This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

PQ
1643
.V54

Digitized by Google

FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Dubost 7+1 5e

Montaigne

ÉTUDE

LITTÉRAIRE ET PHILOLOGIQUE

SUR MONTAIGNE

OU

La lecture des ESSAIS DE MONTAIGNE

RENDUE FACILE ET ATTRAYANTE

PAR VERNIER

Sénateur, membre de plusieurs Sociétés savantes.

NIORT

TYPOGRAPHIE L. FAVRE

1888

Digitized by Google

Digitized by Google

Library
of
H. P. Thieme
2-8-41

AVIS DE L'ÉDITEUR

Au commencement de ce siècle, un habitant de Besançon, M. le sénateur Vernier, admirateur passionné de Montaigne, eut l'excellente idée de publier des observations afin de faciliter la lecture des *Essais*. « Je n'entreprends point « ici, dit-il dans son introduction, de donner « l'abrégé des *Essais* de Montaigne, bien moins « encore de le traduire, d'en changer le texte et « et les expressions, d'en détacher les maximes, « d'en extraire l'esprit et les pensées ; mon « unique objet est de mettre ce précieux ouvrage « à la portée de tous les lecteurs et d'apprendre « à lire Montaigne sans le tronquer, sans le « dénaturer, en le présentant tel qu'il est, tel « qu'il doit être. »

M. Vernier a complétement réalisé sa pensée. L'exécution de son projet était très difficile, mais il s'est tellement pénétré de son auteur qu'il en a reproduit tous les traits. On peut

Digitized by Google

assurer qu'après avoir lu son livre, on connaît Montaigne intimement et que ses maximes, si vraies, si profondes, restent gravées dans l'esprit,

Le travail de M. Vernier nous a paru renfermer certaines longueurs que nous avons cru devoir faire disparaître afin de donner plus de clarté à ses observations. Nous avons cherché à lui donner la forme d'un *Bréviaire des honnêtes gens*, afin de le mettre à la portée de tous les âges et de toutes les intelligences.

Digitized by Google

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER.

Par divers moyens on arrive à pareille fin.

MONTAIGNE, dès l'entrée de ce chapitre, met en avant une question très intéressante sur la conduite à tenir lorsqu'on a offensé quelqu'un qui est en état d'en tirer vengeance. Voici comment il la propose :

« La plus commune façon d'amollir les cœurs de ceux qu'on a offensés, lorsqu'ayant leur vengeance en main, ils nous tiennent à leur merci, c'est de les émouvoir par submission, à commisération et à pitié. Toutefois la braverie, la constance et la résolution, moyens tout contraires, ont quelquefois servi à ce même effet. »

Sans autre discussion, il cite nombre de faits historiques assez curieux, à l'appui de l'une et de l'autre solution. Tel est l'ensemble, tel est l'entier développement de ce chapitre.

Il donne ensuite son avis, qui serait « de se rendre plus « naturellement à la compassion qu'à l'estimation. » C'est dire équivalamment qu'il vaut mieux se laisser émouvoir par la pitié et la commisération, que de paraître céder au

Digitized by Google

courage, à la fermeté, à la résolution de celui qui veut obtenir grâce.

Il adopte cette opinion, quoiqu'il n'ignore pas que la pitié, aux yeux des stoïciens, soit une passion vicieuse. Ils veulent, ajoute-t-il, « qu'on secourt les affligés, mais non « pas qu'on fléchisse et compâtisse avec eux. » Cependant on aura lieu de remarquer, en lisant ce chapitre, que la plupart de ses citations, tendent à faire voir que la fermeté, le courage et l'audace ont communément produit des effets plus heureux, et cela doit arriver lorsque celui qui se croît offensé n'est pas dominé par de violentes passions, et que sa générosité l'emporte sur la pitié.

Personne n'ignore que par divers moyens tout-à-fait opposés on arrive aux places, aux dignités, que le succès ou l'insuccès produisent souvent le plus juste étonnement. Sans entrer dans des détails superflus, il nous suffira de dire que les voies légitimes sont les seules que l'on puisse adopter; elles n'entraînent ni inconvénients, ni remords; si par elles on obtient ce que l'on désire, on en jouit sans trouble. Dans le cas contraire, on n'a point à rougir de sa conduite et des moyens que l'on a employés pour parvenir à son but.

CHAPITRE II.

De la Tristesse.

Montaigne attaque ici une erreur commune, une espèce d'hypocrisie, qui de son temps s'est malheureusement perpétuée jusqu'à nous. Elle est la triste ressource de ces gens, sans génie, sans moyens, sans talents, qui affectent le silence, la gravité, un langage sentencieux, une humeur sombre et noire pour se montrer sectateurs de la sagesse,

Digitized by Google

de la vertu, et pour se faire considérer comme des hommes méditatifs et profonds, tandis qu'ils ressemblent à ceux que La Bruyère a peints d'un seul trait. Ils cachent la bêtise, la stupidité réfugiées dans le sanctuaire du silence.

C'est ainsi qu'il faut entendre les expressions de Montaigne. « Je n'aime point cette passion, quoique le monde ait entrepris, comme à prix fait, de l'honorer de faveurs particulières. Ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience, bizarre habillement, toujours nuisible et toujours fâcheux ! »

On comprend aisément qu'on ne peut donner d'autre sens à la pensée de l'auteur ; car s'il s'agissait de la tristesse vraiment dite, de cette passion de l'âme, de ce sentiment douloureux qu'elle éprouve par un mal présent, réel ou imaginaire, on ne pourrait que compatir à son état de souffrance.

C'est une erreur de croire que, pour être heureux en ce monde et en l'autre, il faille commencer par s'accabler de tristesse. C'est rendre hommage à la Providence et seconder ses vues, que de jouir avec sagesse et modération des biens qu'elle nous a prodigués.

CHAPITRE III.

Nos affections s'emportent au-delà de nous.

Il est malheureusement trop vrai que nos affections ou nos passions, l'espérance, la crainte, l'amour ou la haine nous emportent au-delà de nous, et nous entraînent forcément avec elles, de telle sorte que l'homme n'est jamais dans l'assiette et le calme où il pourrait et devrait naturel-

Digitized by Google

lement se trouver, ce qui est un des plus grands obstacles à son bonheur.

Montaigne applaudit à ceux qui accusent les hommes d'aller toujours béant après les choses futures, et qui leur apprennent à se saisir des biens présents, à se rasseoir en eux comme n'ayant aucune prise sur ce qui est à venir, voire assez moins que nous n'avons sur ce qui est passé.

C'est là, suivant notre auteur, le vœu de la nature qui nous achemine vers ce but pour le service de la continuation de son ouvrage. De suite, il ajoute : « Nous ne sommes jamais chez nous : nous sommes toujours au-delà : la crainte, le désir, l'espérance nous enlacent vers l'avenir, et nous dérobent le sentiment et la considération de ce qui est pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus. »

On ne doit pas donner trop d'attention à ces derniers termes *voire quand nous ne serons plus.* L'auteur n'entend parler ici, comme on le verra par les exemples cités, que de la faiblesse et de la pusillanimité de ces hommes qui s'occupent sans cesse et avec anxiété de leurs derniers instants, de leur pompe funèbre et de leur mausolée ; de ces hommes qui voudraient éterniser leur nom et conserver sur les vivants un injuste empire. C'est dans ce sens qu'il dit : celui-là est vraiment à plaindre qui s'inquiète continuellement des choses futures :

Calamitosus est animus, futuri anxius.

Platon, dit notre auteur, allègue souvent un grand précepte ; *fais ton fait et te connais ;* d'où il tire les deux inductions suivantes : « La première que l'homme doit connaître ce qu'il est et ce qui lui est propre ; la seconde que celui qui se connaît ne prend plus l'étranger fait pour le sien.

Digitized by Google

Octroyez à la folie ce qu'elle désire, elle ne sera pas contente, tandis que la sagesse satisfaite du présent, ne se déplaira jamais de soi. »

Que l'on ne s'étonne pas si Montaigne classe en premier ordre le soin que l'homme doit avoir de lui-même, de pourvoir à sa sûreté et à son bonheur : en effet, il faut exister avant de modifier son existence de telle ou telle manière. Si on a donné une classification inverse aux devoirs de l'homme en règlant d'abord ce qu'il doit à Dieu, à ses semblables et à lui-même, c'est par le respect dû au créateur de tous les êtres, dont cependant l'idée ne s'établit que par le perfectionnement de notre raison, et d'après la connaissance et la contemplation des merveilles qu'il a opérées.

Suivons l'homme dans l'état de nature, nous verrons qu'il s'occupe d'abord de son existence, de sa conservation, de son bien-être. De là, il passe aux relations nécessaires qui le lient avec ses semblables ; et à mesure que ses idées se développent et s'agrandissent, il s'élève enfin à la connaissance d'une puissance suprême qu'il se plaît à adorer sous différents emblêmes et sous différents attributs ;

> De cet Etre infini qu'on sert et qu'on ignore ;
> Sous des noms différents le monde entier l'adore.

Par une transition assez inattendue, l'auteur témoigne ses regrets sur la désuétude de la loi qui soumettait la vie et les actions des princes à être examinées après leur mort. Toujours juste dans ses opinions, il s'explique ainsi :

« Nous devons la sujétion et obéissance également à tous rois ; car elle regarde leur office : mais l'estimation non plus que l'affection nous ne la devons qu'à la vertu.

Digitized by Google

Notre commerce fini, la mort ayant rompu nos liens, nos obligations, ce n'est pas raison de refuser à la justice et à notre liberté l'expression de nos vrais sentiments. »

Après avoir cité différents exemples qui décèlent la faiblesse humaine, en ce que plusieurs hommes se sont persuadés que les faveurs particulières dont ils avaient joui pendant leur vie, les accompagnaient au tombeau, et se trouvaient même attachées à leurs reliques.

Après avoir fait sentir le ridicule de ces hommes graves qui s'occupaient pendant une grande partie de leur vie du soin de leurs funérailles, il taxe de démence l'égarement qui nous porte à troubler nos jouissances présentes par des opinions, des prévoyances ou des craintes chimériques; il veut à l'égard de la pompe funèbre qu'on s'en rapporte à la coutume ou à la discrétion des gens qui nous sont attachés. Il cite ce beau mot de Sénèque : « Veux-tu savoir en quel lieu tu seras gisant après la mort ? c'est où gissent les choses qui ne sont pas encore nées. »

Non-seulement l'homme existe presque toujours hors de lui-même, mais il adresse souvent au ciel des prières ou des vœux indiscrets, sans connaître quel en sera le résultat. Bornons-nous, dit le satirique Romain, à demander une âme saine, dans un corps sain; un esprit fort, affranchi des terreurs de la mort; bornons-nous à demander la vertu, et tout ce qui peut nous affermir dans la pratique de nos devoirs. Le Ciel connaît mieux que nous-mêmes ce qui peut nous être utile. Cessons d'adorer la fortune; cette aveugle déesse est indigne de notre culte.

La Fortune n'est rien, c'est en vain qu'on l'adore;
La Prudence est le Dieu qu'il faut que l'on implore.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Comment l'âme décharge ses passions sur des objets faux, quand les vrais lui manquent.

L'auteur retrace ici le ridicule et la sottise de ces hommes, qui contrariés par les événements, déchargent leur colère sur des êtres insensibles comme s'ils étaient la cause efficace du chagrin et du mécontentement qu'ils ont éprouvés. La raison qu'il en donne est que l'âme a besoin d'un objet où elle *s'abute et agisse.*

Il fait à cette occasion, d'après Plutarque, une remarque aussi piquante que judicieuse sur ceux qui s'affectionnent aux guenons, aux petits chiens, et dit : « Que la partie amoureuse qui est en nous, à faute de prise légitime plutôt que de demeurer en vain, en forge ainsi une fausse et frivole ; nous voyons que l'âme en ses passions se pique plutôt elle-même, se dressant un faux sujet et fantastique, voire contre sa propre créance que de n'agir contre quelque chose. « C'est ainsi que les bêtes déchargent leur rage à s'attaquer au fer ou à la pierre qui les a blessées, et à se venger à belles dents sur soi-même du mal qu'elles sentent. »

Après avoir parlé de ceux qui, dans leur aveugle douleur, déchirent leurs tresses blondes, frappent cruellement leur poitrine, qui mâchent et engloutissent les cartes, avalent les dés, il donne des exemples frappants de cette démence : Xercès fouettant la mer de l'Hellespont, adressant un défi au mont Athos ; Cyrus amusant plusieurs jours son armée entière à se venger de la rivière de Gyndus pour la peur qu'il avoit eue en la passant. Il cite encore un trait plus bizarre : César Auguste, après avoir été battu sur mer

Digitized by Google

d'une violente tempête, provoquant Neptune, et en la pompe des jeux du cirque, faisant ôter son image du rang qu'elle tenait parmi les autres dieux.

Suivant Montaigne, ceux-là surpassent toute folie, qui, par impiété, s'adressent à Dieu même, ou à la fortune, comme si elle avait des oreilles pour entendre nos plaintes.

Les citations faites par Montaigne sur les genres de folie et de faiblesse qu'il retrace, donnent lieu à des réflexions bien tristes, mais malheureusement trop vraies. Si les plus grands hommes n'en sont point exempts, que peut-on attendre, que peut-on se promettre des mortels ordinaires ? En effet, tout ce qui s'écarte de la droite raison, soit par une erreur du jugement, soit par l'excès d'une violente passion qui offusque nos lumières, doit être considéré comme un acte de folie : elle sera partielle, mais elle n'en sera pas moins folie.

CHAPITRE V.

Si le chef d'une place assiégée doit sortir pour parlementer.

Montaigne met en avant la question intéressante de savoir, s'il importe peu de surmonter son ennemi par ruse ou par valeur. A cette occasion, il rappelle les préceptes rigoureux des premiers Romains, qui étaient de combattre par vertu, et non par finesse, par surprises et rencontres de nuit ; il cite à l'appui les traits du médecin de Pyrrhus, de l'infâme et déloyal maître d'école de la jeunesse des Phalisques, qui l'un et l'autre furent renvoyés aux ennemis pour faire justice de leur perfidie. Il termine ces

Digitized by Google

citations, en disant : « Il appert bien par le langage de ces bonnes gens, qu'ils n'avaient pas encore reçu cette belle sentence :

» *Dolus an virtus quis in hoste requirat ?*

» Qu'importe qu'on surmonte ses ennemis par ruse ou par valeur ? »

Ce langage prouve assez que Montaigne ne doutait pas que les ruses ne fussent permises dans la guerre ; ce qu'il confirme plus bas bien expressément, en disant : « Quant à nous, moins superstitieux, qui tenons celui avoir l'honneur de la guerre, qui en a le profit, et qui, après Lysander, disons : qu'où la peau du lion ne peut suffire, il y faut coudre un lopin de celle du renard. » De suite il ajoute : « les plus ordinaires occasions de surprise se tirent de cette pratique ; et n'est heure, disons-nous, où un chef doive avoir plus l'œil au guet que celle des parlements et traités d'accord. »

CHAPITRE VI.

L'heure des parlements dangereuse.

Ce chapitre est en quelque sorte une continuation du précédent, Montaigne, par nombre d'exemples, fait voir que les chefs des villes assiégées ont été le plus souvent victimes de leur trop grande confiance.

Nulle autorité, nul exemple ne peuvent justifier le manque de foi et la violation des traités. Ils doivent être religieusement observés même à l'égard des ennemis qui auraient suscité la guerre la plus injuste. L'auteur dans

Digitized by Google

ces deux chapitres ne s'est pas écarté de ces principes invariables.

CHAPITRE VII.

Que l'intention juge nos actions.

L'intention décide tellement de la moralité de nos actions que plusieurs d'entr'elles qui nous paraissent coupables seraient souvent justifiées par la pureté des motifs qui les ont déterminées. Quelquefois aussi les plus nobles et les plus généreuses en apparence, seraient trouvées blâmables, si l'on dévoilait les causes abjectes et perverses qui les ont produites ; mais pour l'honneur de l'humanité, ne les dépouillons pas de leur trompeuse enveloppe.

Il n'appartient qu'à Dieu seul de lire dans le fond des cœurs, de pénétrer nos intentions les plus secrètes ; nul mortel ne peut se soustraire à ses regards, bien moins encore à sa justice. Au tribunal de la conscience, et dans le for intérieur, une âme pure n'a rien à redouter de ce juge incorruptible.

Montaigne parle de quelques abus qui se reproduisent encore de nos jours ; les uns concernent ceux qui, par leur testament, font des restitutions tardives des biens dont la mort va les dépouiller, les autres frappent sur ces hommes lâches et vindicatifs, qui, au moment de la mort, manifestent leur haine contre ceux dont ils croient avoir été offensés ; il termine par cette sage réflexion : « Je me garderai si je puis que ma mort dit chose que ma vie n'ait premièrement dite et apertement ».

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

De l'Oisiveté.

Les dangers de l'oisiveté sont tellement reconnus, que l'homme oisif est regardé comme un méchant commencé. On l'assimile à ces liqueurs pernicieuses, qui corrodent tôt ou tard le vase où elles déposent. On remarque constamment qu'elle engendre toutes les passions, la mollesse qui est une paresse voluptueuse, l'amour déréglé, et tous les genres de corruption ; aussi Ovide dit-il : « vous demandez pourquoi un tel est devenu adultère; la cause est facile à deviner, c'était un homme oisif ».

On en sentira mieux le danger, si on le met en opposition avec le travail qui seul procure les vraies jouissances, qui donne à l'homme de la force, de la vigueur, du courage, et qui émousse les flèches de la volupté, ce qui est plus précieux encore. Il ne faut pas confondre la paresse avec l'oisiveté, celle-ci absorbe l'homme dans le désœuvrement et la fainéantise : l'homme oisif n'est pas toujours dans l'inaction. Le joueur de profession, les hommes livrés à toutes sortes de débauches, ou à des occupations inutiles, sont de vrais oisifs, quoiqu'occupés. La paresse est cette disposition habituelle à rester dans le repos et l'inaction, à s'abandonner mollement à une lâche et coupable inertie.

Il ne faut pas non plus la confondre avec ce doux loisir, ce repos attrayant, ce calme heureux, où l'homme, maître de son temps, de son travail, de ses occupations, peut se livrer à celles qui flattent davantage son cœur, ses goûts et ses penchants, ce qui a fait dire à Labruyère : Je voudrais

Digitized by Google

qu'écrire, méditer, converser, s'appelât travailler. C'est dans ce même sens qu'un de nos poètes a dit :

La paresse pour l'homme est presque le bonheur.

Montaigne compare ici l'oisiveté à des terres fertiles, abandonnées, sans culture, dont la fécondité naturelle ne sert qu'à produire avec plus d'abondance des herbes inutiles ou pernicieuses.

Il observe judicieusement que l'âme qui n'a point de but déterminé, se perd et se jette dans le vague de l'imagination qui l'entraîne loin des bornes, et ne lui présente que des chimères, des monstres et des êtres fantastiques. Lui-même en a fait la triste épreuve: ayant un jour formé le dessein de laisser son esprit en pleine oisiveté, il arriva au contraire que, semblable à un cheval échappé, il se donna cent fois plus de carrière à lui-même; mais il abandonna bientôt ce projet, et prit la résolution de recueillir ses pensées vagabondes pour en faire honte à son esprit.

On ne peut trop se pénétrer des dangers de l'oisiveté; indépendamment des tristes et fâcheux effets qu'elle entraîne à sa suite, elle prive celui qui s'y livre de toute espèce de bonheur, de jouissance et de considération. L'homme oisif est un poids inutile sur la terre; il n'est regardé dans la société que comme une plante parasite, et nuisible à celles qui pourraient être utiles.

CHAPITRE IX.

Des Menteurs.

L'abandon avec lequel Montaigne écrivait, tient à la manière plus ou moins directe dont il liait ses idées. Au

Digitized by Google

lieu de s'occuper d'abord des menteurs, annoncés par son texte, il parle très-longuement de son défaut de mémoire, et de manière à convaincre tout lecteur éclairé, que réellement elle était ingrate, qu'il ne doit les nombreuses citations dont il a enrichi ses ouvrages qu'aux notes extraites de ses lectures.

C'est donc à tort que quelques critiques l'ont accusé d'avoir cherché, par un vain déguisement, à atténuer chez lui cette faculté. Il était si pénétré de la débilité de sa mémoire qu'il va jusqu'à dire « qu'il ne pense pas qu'il y en ait au monde une autre si merveilleuse en défaillance ».

Il fait remarquer combien sont dangereux les vieillards à qui la souvenance des choses passées demeure, et qui ont perdu le souvenir de leurs redites. Il en vient enfin aux menteurs; suivant lui, ce n'est pas sans raison qu'on dit « que qui ne se sent pas assez ferme de mémoire, ne doit point se mêler d'être menteur. »

Il adopte la définition commune du mensonge, qui est d'affirmer une chose contraire à la vérité, et à sa propre conscience. Mais comme cette définition est défectueuse en certains cas, on en a donné une plus exacte, en disant que c'est taire une vérité que l'on doit révéler, ou une fausseté déshonnête et illicite, qui consiste à s'exprimer de propos délibéré, en paroles ou en signes d'une manière fausse, en vue de faire du mal ou de causer des dommages. On a fait une distinction essentielle entre mentir et dire une fausseté. Mentir est une action déshonnête et condamnable; mais on peut dire une fausseté indifférente et quelquefois nécessaire.

L'auteur parle ensuite de différents motifs qui portent les hommes corrompus au mensonges; les uns s'y livrent dans la vue de tromper et de nuire, ou par un funeste penchant, les autres par une détestable habitude; ceux-ci

Digitized by Google

mière est celle où l'on est invité pour faire compagnie à des voyageurs de marque qui sont attendus, et dont on ne peut fixer précisément le moment de l'arrivée ; les convives étant prévenus qu'ils seront peut-être obligés d'attendre, n'ont point à se plaindre, pourvu que l'on abuse pas trop de leur complaisance.

La seconde est dans le cas où l'on est prié avec des personnes constituées en dignité, qui elles-mêmes ne sont pas libres de leurs moments. Hors ces cas ou d'autres équivalents, après la demi-heure donnée aux absents, il est inconvenant de faire languir dans l'attente des convives présents.

Revenons à Montaigne ; il nous apprend qu'il s'affranchissait souvent dans sa maison de ces cérémonies, sans s'inquiéter de savoir si quelqu'un s'en offensait. Il vaut mieux, dit-il, que je l'offense pour une fois, que moi tous les jours, ce serait une sujétion continuelle. Ce qui lui fournit une réflexion bien sage : à quoi faire fuit-on la servitude des cours, si on l'entraîne jusque dans sa tannière ?

Montaigne nous fait observer que non seulement chaque pays, mais chaque cité et chaque *vacation* a sa civilité particulière.

En homme sage, il aime à s'y conformer, mais non pas si *couardement* que sa vie en demeure contrainte.

On l'en croira aisément, quand il affirme avoir vu souvent des hommes incivils par trop de civilité, et importuns de courtoisie. Ce n'est pas là un des moindres fléaux de la société.

« Au demeurant, ajoute-t-il, c'est une très utile science que la science de l'entregent. Comme la grâce et la beauté, elle est conciliatrice du premier abord, et par conséquent nous ouvre la porte à nous instruire par l'exemple d'autrui, à nous communiquer nous-mêmes, et à faire valoir les talents et les agréments que nous possédons. »

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

On est puni pour s'opiniâtrer en une place sans raison.

Montaigne développe cette importante vérité, que les plus grandes vertus ont un terme en-deçà et au-delà duquel on ne trouve que vices, erreurs, ou fausse gloire; il en fait l'application à ces hommes téméraires qui, contre toutes les apparences, les probabilités et les lois de la guerre, s'obstinent sans moyens, sans raisons, à défendre une place assiégée; ce n'est plus alors de leur part qu'une témérité imprudente, inconsidérée qui franchit toutes les bornes. Delà est venu le droit rigoureux, mais nécessaire de punir même de mort les assiegés qui, dans cette triste position et sans aucune espérance raisonnable, refusent de se rendre. Il observe avec raison que s'il en était autrement, il n'y aurait poullier qui n'arrêtât une armée sous l'espoir de l'impunité; il cite nombre d'exemples où les vainqueurs ont été forcés d'user de ce droit rigoureux de la guerre, pour punir une audacieuse et coupable témérité.

La rigueur de ces lois peut encore s'appliquer aux violations des traités. Que servirait en effet au vainqueur généreux d'avoir obtenu des victoires au prix de son sang et de celui de ses braves compagnons d'armes, que lui servirait d'avoir accordé la paix aux vaincus qu'il pouvait anéantir, si ceux-ci, abusant de sa générosité et de sa clémence, pouvaient impunément violer les traités sur la foi desquels ils ont obtenu leur grâce? Otez cette barrière sacrée, supprimez cette loi respectable des nations, on ne voit plus de terme aux guerres et aux désolations qu'elles traînent

Digitized by Google

après elles; c'est par cette violation que le vainqueur acquiert le droit de s'emparer des pays conquis.

Observons avec Montaigne, qu'il est difficile de fixer les bornes qui séparent la valeur de la témérité, et jusqu'à quel point la résistance est permise. Suivant lui, tout doit entrer dans la balance, la grandeur du prince conquérant, sa réputation, le respect qu'on lui doit. Mais aussi il ne veut pas que le vainqueur s'enivre d'une fausse gloire, et qu'il se persuade qu'il n'y ait rien qui doive lui résister. A cette occasion, il cite une loi singulière que les Portugais trouvèrent établie dans les Indes, lorsqu'ils y pénétrèrent; cette loi voulait que tout ennemi vaincu par le roi, en présence ou par son lieutenant, fût hors de composition, de rançon et de merci.

L'auteur conclut qu'il faut surtout se garder de tomber entre les mains d'un juge ennemi, victorieux et armé.

CHAPITRE XV.

De la punition de la couardise.

Les vertus ne sont estimées et appréciées dans leur degré de mérite qu'en proportion des biens et des avantages qu'elles procurent à la patrie, à la société, aux individus. Par la même raison, les vices sont avilis, dégradés ou punis en proportion des désordres qu'ils causent.

C'est d'après cette base d'évaluation, que le courage, la valeur, l'intrépidité, la noble audace et toutes les vertus guerrières dirigées par la justice, obtiennent le premier rang dans le temple de la gloire, c'est au prix de leur sang, de leurs fatigues et de leurs travaux que les vrais militaires

Digitized by Google

illustrent leur patrie, qu'ils la font jouir de la tranquillité, du bonheur, et qu'ils parviennent enfin à lui procurer une paix glorieuse. Faut-il donc s'étonner que la couardise ou la lâcheté qui produit des effets tout contraires soit avilie, méprisée ? Le lâche ne peut soutenir l'idée du danger, tandis que le poltron s'y expose quelquefois malgré la crainte dont il est affecté ; mais le brave voit de sang froid le péril et le surmonte avec intrépidité.

Montaigne examine la punition que l'on doit infliger à la couardise : après avoir rapporté différentes opinions sur les peines plus ou moins sévères qu'on peut lui faire subir, il constate qu'il se trouve une grande différence entre les fautes qui viennent de notre faiblesse et celles qui viennent de notre malice. Dans celles-ci rien ne peut nous justifier, tandis que dans les premières il semble que nous puissions appeler à garant cette même nature pour nous avoir laissés en telle imperfection et défaillance.

Il nous apprend que « la façon la plus commune est de la châtier par honte et ignominie ». Cette peine est assez sévère quand la lâcheté n'est point accompagnée de trahison.

CHAPITRE XVI.

Un trait de quelques Ambassadeurs.

Montaigne dit que les ambassadeurs connaissent les menées, intelligences, pratiques et manières de conduire les négociations, il en vient ensuite au trait annoncé par son titre : ce trait est puisé dans l'histoire écrite par le seigneur de Langey. Celui-ci rapporte que l'empereur Charles V, dans des remontrances faites au consistoire à Rome, pré-

Digitized by Google

sents l'évêque de Macon et le seigneur de Vellinos, ambassadeurs, proféra plusieurs paroles outrageantes contre leur souverain, entr'autres, que si ses capitaines et soldats n'étaient d'autre fidélité que ceux du roi, il s'attacherait la corde au col pour lui aller demander miséricorde. « Et de ceci, dit Montaigne, il semble qu'il en crut quelque chose, car deux ou trois fois en sa vie, il lui advint de redire ces mêmes mots, aussi qu'il défia le roi de le combattre en chemise, avec l'épée et le poignard, dans un bateau. »

Sur quoi le seigneur de Langey remarque dans son histoire que ces ambassadeurs faisant une dépêche au roi, lui dissimulèrent la plus grande partie des faits et même les deux précédens.

Montaigne a raison de trouver bien étrange qu'ils se fussent dispensés d'instruire leur maître de ces deux faits et des propos tenus en si grande assemblée : quelle que fut leur intention, il ne les excuse point d'avoir caché la vérité ; je ne voudrais pas, ajoute-t-il, être servi de cette façon à mon petit fait. Il trouve la cause de ce procédé dans ce penchant naturel qui nous porte à usurper la liberté et l'autorité, et rien, suivant lui, ne doit être plus utile et plus cher aux princes que la simple et naïve obéissance de ses serviteurs. Mais il modifie cette opinion en disant que d'autre part on doit considérer que cette obéissance si contrainte n'appartient qu'au commandement précis et préfixe, et il atteste avoir vu de son temps des ambassadeurs blâmés de s'être plutôt attachés rigoureusement à la lettre qu'à la nature des ordres et des affaires dont ils avaient été chargés.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

De la Peur.

Montaigne débute par ce vers si connu de l'Enéide.

Obstupui, steteruntque comæ et vox faucibus hæsit.

« Saisi de peur, mes cheveux se hérissèrent et ma voix se glaça dans mon palais. »

Racine a très-heureusement imité, en parlant de l'amour, les effets produits par la surprise et les passions violentes.

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue,
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.

La peur est, dans l'homme, cette disposition habituelle de l'âme à s'effrayer sans cause évidente, et même sans apparence de raison, principalement pendant la nuit et dans l'obscurité.

Montaigne avoue qu'il n'est pas bon naturaliste, et qu'il ignore par quels ressorts la peur agit en nous ; il la considère uniquement dans les étranges et dangereux effets qu'elle produit et dont il cite de nombreux exemples ; il s'appuie de l'opinion des médecins, qui pensent qu'il n'est aucune passion qui emporte plutôt notre âme hors de son assiète naturelle.

On doit à la vérité convenir que les effets de la peur sont encore plus prompts et plus subits que ceux produits par les passions de l'amour, de l'ambition et de la religion, qui, cependant, agissent si puissamment sur nos organes ; car pour peu qu'on y fasse attention, on voit que presque

Digitized by Google

démonstration, heureux si à l'aide de ce guide éclairé nous pouvons faire passer dans l'âme de nos lecteurs les sentimens dont nous sommes nous-mêmes pénétres, et sans lesquels on peut se flatter dans tout le cours de la vie d'aucune espèce de bonheur ! La plupart des hommes, troublés par la seule idée de la mort, n'osent arrêter leur pensée sur des objets funèbres. Nous serons consolés si, dans le grand nombre, quelques-uns peuvent mettre à profit les vérités que nous offrons à leur méditation.

Il convient d'abord de bien poser la question : Philosopher, c'est apprendre à mourir ; ou en d'autres termes, méditer souvent sur la mort, se familiariser avec son idée, c'est apprendre à soutenir son aspect d'un front serein, à se garantir de ses surprises, à se prémunir contre ce passage nécessaire et inévitable ; c'est apprendre à dissiper les terreurs, les illusions, les vains fantômes, qui troublent l'imagination des mortels.

Nous sommes cependant loin de penser que l'on doive mépriser la vie ; c'est la mort sur laquelle le mépris doit frapper. Apprendre aux hommes à mourir, c'est leur apprendre à vivre. Ne ressemblons point à ces gens timides et lâches, dont la raison est tellement altérée par la crainte, que tout se dénature à leurs yeux. Gardons-nous également de ressembler à ces faux braves qui la défient par une vaine et ridicule ostentation. Le vrai brave, guidé par la raison, méprise plutôt la mort, qu'il ne haît la vie ; sa plus grande crainte est de perdre sa mort, et de la rendre inutile à sa patrie. On doit imiter le vrai sage, qui l'attend sans la désirer ni la craindre ; ce vrai sage est celui que la Fontaine a peint d'un seul trait.

> Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
> Rien ne trouble sa fin ; c'est le soir d'un beau jour.

Pour dissiper les vaines terreurs qui nous assiègent, con-

Digitized by Google

sidérons d'abord les sinistres effets que produit la crainte excessive de la mort et, par opposition, les avantages qui résultent d'une fermeté, d'une sécurité raisonnable. Nous reviendrons ensuite aux réflexions aussi judicieuses que profondes de Montaigne.

La crainte excessive et désordonnée de la mort empoisonne tous les moments de notre existence, altère tous nos plaisirs, corrompt toutes nos jouissances. Non-seulement elle n'opère rien pour la conservation de nos jours, mais elle les abrége par les inquiétudes et les agitations continuelles où elle nous jette.

Revenons aux principales réflexions de Montaigne, elles doivent être saisies et approfondies sous leur véritable point de vue.

« De vrai, ou la raison se moque, ou elle ne doit viser qu'à notre contentement, et tout son travail tendre en somme à nous faire bien vivre et à notre aise, comme dit la Sainte-Ecriture », *et cognovi quod non esset melius nisi lætari et facere bené in vitâ suâ.* J'ai reconnu qu'il n'y avait rien de mieux que de se réjouir et de faire le bien pendant sa vie. (Ecclésiaste, chap. 3, vers. 12.)

« Quoi qu'ils disent, en la vertu même, le dernier but de notre visée, c'est la volupté ». Sous ce terme volupté, il n'entend parler que du plaisir et du contentement qui naissent de la vertu. Or, ajoute-t-il, « un des principaux bienfaits de la vertu, c'est le mépris de la mort, moyen qui fournit notre vie, d'une molle tranquillité, et nous en donne le goût pur et aimable, sans qui, tout autre volupté est éteinte ».

En effet, quel espoir de plaisir et de bonheur peut exister pour celui qui est sans cesse agité par la crainte, troublé par la frayeur, qui ne voit à chaque instant que la destruction et le néant. Aussi Montaigne ne conçoit-il pas, « qu'il

Digitized by Google

puisse aller un pas en avant, sans fièvre ». Il improuve avec raison le remède du vulgaire, qui est de n'y penser pas ; il veut, au contraire, qu'· l'imitation des Romains et des anciens philosophes, on s'en occupe habituellement, pour lui ôter « son avantage et son étrangeté ». Il veut qu'au milieu même des plaisirs et des festins, on la retrace à sa mémoire, comme les Egyptiens, qui dans les repas les plus somptueux, plaçaient un squelette pour servir d'avertissement aux convives.

Après avoir cité différens exemples, de gens surpris par une mort inattendue, il fait cette sage réflexion, « comme il est incertain où la mort nous attend, attendons-la partout ».

On remarquera en lisant ce chapitre qu'il avait mis en usage les conseils qu'il donne. Qu'il s'était constamment et sérieusement occupé de sa dernière heure, que loin de craindre les surprises de la mort, « il était persuadé que les plus mortes morts, sont les plus saines », ce qui dans son langage énigmatique, signifie que plus nous arrivons rapidement et inopinément au terme de la vie, moins ce passage doit nous coûter.

Il se moque avec raison de ceux qui se plaignent des surprises à eux faites par la mort. L'un lui reproche de l'avoir frappé au moment même où il allait obtenir une belle victoire, l'autre avant d'avoir marié sa fille, réglé sa famille et fait son testament. Celui-ci regrette les douceurs dont une tendre épouse et une famille chérie le faisaient jouir. comme si ces regrets devaient le suivre au tombeau. Celui-là oubliant que son âme est une pure émanation de la divinité, à laquelle elle doit tôt ou tard se réunir, flotte dans l'incertitude et dans un doute désespérant. La plupart des hommes expient au moment de la mort leur imprévoyance ou leur fausse sécurité.

Digitized by Google

Montaigne veut qu'en pensant souvent à cette dernière heure on se mette à l'abri des surprises, que l'on soit toujours préparé ; et pour se servir de ses termes, « il faut toujours être botté et prêt à partir. »

Montaigne rappelle une objection que l'on renouvelle sans cesse. Ce moment, dit-on, est si terrible, qu'il n'est tel courage qui ne se perde en y réfléchissant.

Il est vrai, et il faut en convenir sans déguisement, telle est la faiblesse humaine, tels sont les liens secrets qui nous attachent à l'existence, que l'homme le plus courageux, qui cent fois a vu de près la mort avec intrépidité, ne peut s'assurer d'être tel qu'il le désire à son dernier moment, il sait que la force ou la faiblesse dépend souvent des circonstances et du genre de maladie. Mais il n'est pas moins vrai qu'il est infiniment utile d'être préparé de loin contre cet évènement. Ecoutons Montaigne : « Laissez-les dire, le préméditer donne grand avantage ; et puis, n'est-ce rien d'aller du moins jusques-là sans altération et sans fièvre. »

Ce raisonnement porte la conviction ; car, en admettant que l'homme le plus sage, le plus ferme, le plus courageux, ne puisse s'assurer lui-même, comment il subira cette dernière épreuve, et s'il la soutiendra dignement ; n'est-ce rien, comme le dit Montaigne, que la préméditation ? n'est-ce rien que d'aller jusqu'au terme sans frayeur et sans alarmes ?

Si la mort est inévitable, si la loi fatale de la subir nous est imposée au moment même de notre naissance, si notre premier soupir est un pas vers la mort, comment et par quelle démence peut-on négliger de s'y préparer et de se familiariser avec son idée ?

On ne manque jamais de se disposer de loin à un voyage volontairement projeté, et l'on dédaignerait de se préparer à celui qui devient nécessaire et inévitable ! C'est là le com-

Digitized by Google

ble de la folie ; elle est portée au point que la plupart des hommes, comme le fait observer Montaigne, répugnent à faire leur testament, jusqu'à ce que le médecin leur ait donné l'extrême sentence ; « et Dieu sait alors entre la douleur et la frayeur de quel jugement ils vous le pastissent. » Telle est la cause des absurdités, des inconséquences que présentent souvent les dispositions dernières.

Nous craignons la mort comme les enfants craignent les ténèbres ; « ceux-ci ont peur de leurs amis même quand ils les voient masqués : il faut ôter le masque aussi bien des choses que des personnes. »

« Si la mort était un ennemi qui puisse s'éviter, je conseillerais d'emprunter les armes de la couardise ; mais, puisque cela ne se peut, attendons cet ennemi de pied ferme. Comme la mort nous menace de tant de manières, n'y a-t-il pas plus de mal à les craindre toutes que d'en subir une seule ? »

En dernier résultat, nos craintes ne viennent que des erreurs de notre jugement et de notre imagination. Nous confondons presque toujours ce qui précède la mort et ce qui la suit ; si l'on sait l'apprécier, elle n'est pas aussi formidable que nous le supposons.

Quant aux suites de la mort, pourquoi, dit Montaigne, craindrions-nous de perdre une chose, « laquelle perdue ne peut être regrettée ? »

Pour mourir dans la paix et le calme, il faut avoir conservé pendant la vie une âme saine et un cœur pur, et avoir fait le bien qui était en notre pouvoir.

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

De la force de l'imagination.

Montaigne, dans ce chapitre, a entassé une multitude de faits aussi bizarres que singuliers, pour prouver que l'imagination fortement exaltée produit des accidents extraordinaires.

Telle est la force de l'imagination, que si l'on parvient à persuader à un nouveau marié que l'on a jeté sur lui un maléfice, et qu'il n'obtiendra pas le triomphe de l'hymen, la crainte qu'on lui fait éprouver produit le fâcheux accident qu'il redoute. Montaigne, qui savait que ce n'est là que l'effet d'une imagination abusée et vivement frappée, usa, comme il l'atteste lui-même, d'une contre-batterie; il persuada au patient qu'il avait un talisman efficace pour détruire le charme, et réussit par ce moyen à guérir l'imagination abusée. La raison de ce succès est qu'il dissipa la crainte et la fausse persuasion.

L'imagination est moins dans l'âme une faculté particulière qu'une manière d'exercer la perception et le jugement. On en distingue deux sortes, l'une passive et l'autre active; la première n'est, à vrai dire, qu'une perception simple qui retient l'image des objets qui l'ont frappée plus ou moins vivement; la seconde, qui est l'imagination proprement dite, est celle qui joint la réflexion et le jugement à la mémoire; elle enfante ses tableaux en assemblant, divisant, recomposant des objets sensibles dont elle a été antérieurement frappée; elle en crée de nouveaux qu'elle sait diversifier et embellir sous des formes variées à l'infini. C'est elle qui, portée à un certain degré, produit cet

Digitized by Google

enthousiasme, cette vive émotion qui anime tous les objets, au point qu'ils font illusion, et que l'on croit voir les choses ou entendre les personnes même qu'elle nous représente.

L'imagination est sage, heureuse, riche, féconde ou stérile, faible ou déréglée; celle qui touche de plus près à l'enthousiasme est la plus exposée à franchir les justes bornes. Amante de la liberté, il ne faut pas trop la contraindre, mais aussi il ne faut pas lui laisser une trop libre carrière.

CHAPITRE XXI.

Le profit de l'un est dommage de l'autre.

Une seule idée étayée par une expérience journalière forme la base de ce chapitre.

« Marchand, dit Montaigne, ne fait bien ses affaires, qu'à la débauche de la jeunesse; le laboureur les fait à la cherté des blés; l'architecte, à la ruine des maisons; les officiers de justice, aux procès et querelles des hommes; l'honneur même et pratique des ministres de la religion, se tirent de notre mort et de nos vices. Nul médecin ne prend plaisir à la santé de ses amis même, dit l'ancien comique grec, ni le soldat à la paix de sa ville; ainsi du reste. »

Montaigne, par une suite de sa première idée, observe, ce qui est incontestable, que dans la nature une chose ne se nourrit et ne s'augmente que par la destruction d'une autre.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

De la Coutume, et de ne changer aisément une loi reçue.

Ce titre renferme deux propositions étroitement liées: la première, sur la force et l'empire de la coutume; la seconde, sur le danger de changer une loi reçue. Montaigne les établit l'une et l'autre par une multitude de faits plus ou moins avérés, plus ou moins concluants. Nous ne le suivrons pas dans ses nombreuses citations; qu'il nous suffise de dire qu'il n'est rien de si étrange, de si absurde, de si révoltant, que la dépravation des hommes n'ait consacré par des coutumes ou des lois.

Nous pensons avec Montaigne, « qu'il ne tombe en imagination humaine aucune fantaisie si forcenée qui ne rencontre l'exemple de quelqu'usage public, et par conséquent que notre raison n'étaie et ne fonde. »

Il appuie cette observation par quantité d'exemples, en disant que: « l'assuéfaction endort la vue de notre jugement. Que chacun se fait un dieu de ce qui lui plaît; le chasseur d'un lion ou d'un renard, le pêcheur de certains poissons; et des idoles de chaque action ou passion humaine: le soleil, la lune et la terre sont les dieux principaux. »

La raison qu'il en donne est « que nous humons ces erreurs avec le lait, dès notre naissance, et que le visage du monde se présentant en cet état à notre première vue, il semble que nous soyons nés à la condition de suivre ce train. Par où il advient, que ce qui est hors des gonds de la coutume, on le croit hors des gonds de la raison ». C'est

Digitized by Google

par une suite de cette erreur, confirmée par l'habitude, que nous canonisons nos vices, et que nous portons la démence jusqu'à les ériger en vertus.

On remarquera que dans les exemples cités, Montaigne ne s'attache pas assez à distinguer l'habitude, l'usage et la coutume ; cependant ces distinctions sont nécessaires. L'*habitude* concerne plus particulièrement les individus : les uns par des actes réitérés et multipliés de justice, de bonté, de bienfaisance, acquièrent plus ou moins de propension, ou goûtent plus ou moins de plaisir à faire des choses louables ; les autres, insensiblement familiarisés avec l'erreur, le crime et la dépravation, ne voient plus rien qui les arrête ou qui leur répugne.

Il en est de même au physique pour les attitudes ou les exercices du corps : on exécute aisément ce que l'on a pratiqué souvent, et on ne remédie que bien difficilement aux mauvaises habitudes. Heureux ceux qui, au moral comme au physique, n'en contractent que de bonnes ! Il sera toujours vrai de dire qu'elles sont pour eux une seconde nature.

L'*usage* est plus général : il appartient aux cités, aux provinces, aux nations, il séduit par l'exemple, il prépare, il introduit la coutume par des actes fréquents et réitérés, et parvient enfin à se faire admettre et à ne plus laisser de doute et d'incertitude sur son existence. Aussi arrive-t-il souvent que, pour justifier une action quelconque, on se contente de dire, c'est l'usage. Le sage s'y conforme quand il ne blesse point l'honneur et la délicatesse.

Montaigne, pénétré des dangers et des mauvais effets de l'habitude ou de la coutume, blâme avec raison la faiblesse, l'orgueil, l'inconséquence ou la stupidité des pères, qui regardent comme un passe-temps de voir leurs enfants « tordre le cou à un poulet, et s'ébattre à blesser un chien

Digitized by Google

et un chat. Tel père, ajoute-t-il, est assez insensé pour prendre à bonne augure d'une âme martiale, quand il voit son fils gourmander un paysan ou un laquais qui ne se défend point, et à gentillesse quand il le voit affiner son compagnon par quelques malicieuses déloyautés et tromperies. Ce sont pourtant là les vraies semences de la cruauté, de la tyrannie, de la trahison ; elles se germent là, et s'élèvent après gaillardement, et profitent à force, entre les mains de la coutume ».

Il ne veut pas qu'on les excuse par la faiblesse de l'âge. Suivant lui, « c'est la nature qui parle, de qui la voix est lors d'autant plus pure et plus naïve, qu'elle est plus grêle et plus neuve », delà, il tire cette conséquence que les enfants qui trompent aux épingles, tromperaient également aux écus, et qu'il faut leur apprendre soigneusement à haïr le vice par sa propre difformité, de telle sorte qu'ils l'aient en horreur, et que la pensée même leur en soit odieuse. Ce sont là des vérités, malheureusement confirmées par des expériences journalières, et que des parents sages et éclairés ne doivent jamais perdre de vue.

Quant aux lois qui portent l'empreinte majestueuse et le caractère d'une vraie législation, elles sont plus dignes de notre vénération que la coutume.

De sages lois politiques et civiles sont le chef d'œuvre de l'esprit humain ; elles procurent une justice prompte et assurée, qui attire la vénération des peuples, assure la fortune des particuliers, affermit l'ordre public, et fait la gloire du règne d'un souverain.

Quand on a le bonheur d'avoir de telles lois, quel homme serait assez insensé, assez présomptueux, pour oser porter une main téméraire sur l'arche sacrée. Montaigne compare ces lois réunies et combinées les unes avec les autres, à un bâtiment de diverses pièces, jointes en-

Digitized by Google

semble d'une telle liaison, qu'il est impossible d'en ébranler une que tout le corps ne s'en sente. Voilà les vrais dangers auxquels on s'expose par le changement et l'innovation. La première idée du législateur doit donc se porter sur ces inconvénients ; ce n'est pas assez de voir ceux de la loi existante, il faut encore scruter et approfondir tous ceux qui pourraient résulter de la loi projetée.

A cette occasion, Montaigne cite le législateur de Thuriens qui, pénétré de ce danger, ordonna que quiconque voudrait abolir une des vieilles lois, ou en établir une nouvelle, se présenterait au peuple la corde au cou, afin que si la nouvelleté n'était pas approuvée d'un chacun, il fût incontinent étranglé. Il cite encore le fait si connu de Licurgue, législateur de Lacédémone, qui se dévoua à un exil volontaire et perpétuel, après avoir tiré des citoyens une promesse solennelle de n'enfreindre aucune de ses ordonnances jusqu'à son retour.

Il faut avouer que malgré tous les dangers de l'innovation, il est des lois qui sollicitent, disons plus, qui nécessitent un changement ; telles sont les lois de circonstances faites à la hâte pour le seul moment du pressant besoin et sans prévoyance pour l'avenir, à peu près comme on répare les brèches d'une ville assiégée.

Montaigne recommande expressément la soumission aux lois, sous quelque gouvernement que l'on puisse vivre.

CHAPITRE XXIII.

Divers événements de même conseil.

Montaigne retrace ici deux traits semblables de générosité et de clémence, qui cependant n'ont pas produit les

Digitized by Google

mêmes effets. L'un est celui du duc de Guise qui, à l'époque de nos guerres de religion et dans le temps qu'il dirigeait le siège de Rouen, fut instruit par la reine-mère du projet formé de l'assassiner. Celui qui devait porter le coup mortel était un gentilhomme angevin qui, dans ce dessein, fréquentait ordinairement la maison de ce prince. Celui-ci, se promenant le lendemain au mont Sainte-Catherine, où était placée une batterie de siège, ayant à ses côtés Jacques Amyot, grand aumônier de France, et un autre évêque, reconnut ce gentilhomme d'après le signalement exact qui lui en avait été donné ; il le fit appeler et lui retraça si exactement les circonstances de cet affreux complot, qu'il le détermina à en faire l'aveu. Il lui demanda alors quelle raison avait pu le porter à jurer sa mort. L'accusé, d'une voix tremblante, répondit qu'il n'avait d'autre motif que l'intérêt de la cause générale de son parti, et que quelques personnes l'avaient persuadé que ce serait une exécution pleine de piété d'extirper, en quelque manière que ce soit, un si puissant ennemi de leur religion.

Je veux, dit le duc, vous montrer combien ma religion est plus douce que celle dont vous faites profession. La vôtre vous a conseillé de me tuer, la mienne me commande de vous pardonner, tout convaincu que vous soyez d'avoir voulu m'assassiner.

Et à l'instant il le renvoya, en l'invitant de prendre par la suite dans ses entreprises des conseils plus sages.

On doit remarquer que cet acte de clémence ne le garantit point de l'attentat dont il avait été menacé ; car il fut, quelque temps après, assassiné au siège d'Orléans, par un autre chef de parti, nommé Poltrot.

Le second des faits retracés par Montaigne est la fameuse conjuration de Cinna contre Auguste, qui a fourni à Corneille le sujet d'un de ses chef-d'œuvres. Ces deux évène-

Digitized by Google

ments furent à peu près semblables; les mêmes reproches, les mêmes réflexions eurent lieu à l'égard des deux chefs de complot. Auguste, bien instruit de la conjuration, flottait incertain sur le parti qu'il devait prendre. Livia, son épouse, lui fit observer que la sévérité et la rigueur lui ayant été jusqu'alors inutiles, il fallait imiter les médecins qui, dans le cas où leurs premiers remèdes n'ont pas réussi, en essaient de contraires. Elle lui conseilla donc la douceur et la clémence : Par là, lui dit-elle, vous pourrez désarmer Cinna et augmenter votre propre gloire. Il suivit cet avis; et Cinna, vaincu par la grandeur d'âme et les bienfaits d'Auguste, devint son ami et le fit son héritier. Tel fut l'effet de cet acte de clémence, qu'il ne se forma dans la suite, contre Auguste, aucune autre conjuration.

Ces deux évènements ne présentent pas divers effets produits par le même conseil. C'est de son propre mouvement que le duc de Guise usa de clémence, et il ne fut point assassiné par celui à qui il avait pardonné. Il est seulement vrai que la clémence de l'un et de l'autre n'eut pas le même résultat, puisqu'il se forma de nouvelles conjurations contre le duc. Mais il est peu exact de dire que ces deux évènements dérivent du même conseil ou de la même cause. Montaigne en fait équivalemment l'aveu, en disant : Quand le duc de Guise eût pris le parti contraire, il n'eût point échappé à sa destinée, et il eût perdu la gloire attachée à la clémence.

Quoi qu'il en soit, le parti de la clémence est toujours le plus sage, le plus digne d'un grand cœur, quand il ne s'agit uniquement que d'une offense personnelle. Car si l'intérêt public est compromis, il faut suivre rigoureusement cette maxime : C'est nuire aux bons que de pardonner aux méchants.

Montaigne examine jusqu'à quel point il est utile et

Digitized by Google

avantageux de montrer de l'audace et de la fermeté dans les dangers les plus imminents. Suivant lui, la crainte et la défiance attirent l'offense et la convient.

Il conseille aux souverains d'éloigner les soupçons, les défiances qui seraient pour eux un merveilleux tourment.

Il applaudit au procédé de Dion, qui étant averti que Callipus épiait les moyens de le faire périr, dédaigna d'en informer, en disant qu'il aimait mieux mourir que de vivre en cette misère, d'avoir à se garder, non de ses ennemis seulement, mais de ses amis.

Il élève jusqu'à l'héroïsme le trait d'Alexandre qui, malgré l'avis qu'il avait reçu par une lettre de Parménion, que Philippe son médecin devait l'empoisonner, ne laissa pas d'avaler le breuvage, en même temps qu'il lui remettait la lettre.

Il blâme surtout ces vils courtisans qui, sous prétexte de veiller à la sûreté du prince, le nourrissent de soupçons, de défiance et de terreurs.

Ce que l'on peut recueillir de tous ces faits, c'est que l'homme sage, après avoir pris les précautions que la prudence exige, doit, sans trop se confier à l'aveugle fortune, se mettre au-dessus de la crainte, bannir les soupçons, les vaines terreurs, et se reposer avec sécurité sur la Providence qui veille à ses destinées.

CHAPITRE XXIV.

Du Pédantisme.

L'engeance des pédants s'est rendue, dans tous les temps, si insupportable à la société, qu'ils en sont devenus

Digitized by Google

le fléau ; on les évite, on les fuit comme des gens atteints d'une maladie pestilentielle.

On les reconnaît dans la définition qu'en a donnée un auteur moderne : « Un pédant est un homme d'une présomption babillarde, qui fatigue les autres par la parade qu'il fait de son savoir en quelque genre que ce soit. Son ton, son style, ses manières, tout respire chez lui l'affectation et la fatuité. »

Montaigne attribue le ridicule de ces faux savants à cette multitude de faits, qu'ils entassent sans choix, sans ordre et sans discernement. Une comparaison très sensible lui sert à développer son idée : « Je dirais volontiers que comme les plantes s'étouffent de trop d'humeur et les lampes de trop d'huile, aussi fait l'action de l'esprit par trop d'étude et de matières. »

Il fait une digression sur ces prétendus philosophes qui ont cherché à se distinguer par une orgueilleuse affectation, et qui par un cynisme outré ont attiré sur eux le plus juste mépris. « Parlent-ils d'un magistrat ou parlent-ils à lui, c'est d'une liberté irrévérente et incivile. Oyent-ils louer un prince ou un roi, c'est pour eux un pâtre oisif et grossier, occupé à pressurer et tondre ses bêtes. »

Il censure avec raison leur dédain affecté pour les richesses, pour les honneurs et les dignités, pour une origine illustre, pour les fonctions publiques.

Il remarque que dans l'instruction on donne trop à la mémoire, tandis qu'on néglige de cultiver le jugement et de former les mœurs. Le principal, suivant lui, est de s'enquérir qui est mieux savant et non qui est plus savant. Nous ne travaillons, dit-il, qu'à remplir la mémoire, et nous laissons l'entendement et la conscience vides.

On voit ici que réellement il se peignait dans son livre ; en effet, il ne se fait pas grâce à lui-même en se donnant

Digitized by Google

pour exemple de sottises. « Je m'en vais, ajoute-t-il, écorniflant par-ci par-là des livres, les sentences qui me plaisent, non pour les garder, car je n'ai point de gardoire, mais pour les transporter en celui-ci ; elles ne sont non plus miennes, qu'en leur première place. Que nous sert la panse pleine de viandes, si elles ne se digèrent, si elles ne se transforment en nous, si elles ne nous augmentent et fortifient. » C'est de là qu'on a tiré cet adage : Ce n'est pas ce que l'on mange, mais ce que l'on digère qui nourrit.

En dernier résultat, il veut qu'on exerce ses propres forces, qu'on ne se repose pas toujours sur autrui, qu'on s'attache à rectifier ses principes et sa conduite, et surtout qu'on fasse des choses utiles. « Ce n'est pas assez que notre institution ne nous gâte pas, il faut qu'elle nous change en mieux. »

Apprenons à régulariser nos études, cultivons des sciences utiles ou agréables, ne nous enorgueillissons point du peu de connaissances que nous avons pu acquérir ; celles qui nous manquent doivent modérer l'essor de notre amour propre. Rien n'est si juste que la pensée de St-Lambert : « Il faut qu'un homme ait déjà acquis beaucoup d'instruction pour connaître toute son ignorance ; il faut qu'il en ait acquis bien davantage pour juger de ce qu'il pourra apprendre un jour, et de ce qu'il n'apprendra jamais. »

CHAPITRE XXV.

De l'Instruction des enfans ; à madame Diane de Foix, comtesse de Gurson.

Tout ce qui intéresse l'enfance doit captiver l'attention des souverains, des magistrats, des pères, des instituteurs,

Digitized by Google

des maîtres et des élèves. La société entière est chargée de surveiller ce dépôt précieux ; il forme une génération naissante qui doit servir de modèle aux générations à venir.

Le but de l'éducation est de donner à l'homme une manière d'être digne de la prééminence dont il doit jouir, d'étendre, d'agrandir et de perfectionner ses facultés physiques, intellectuelles et morales.

Les idées de Montaigne, sur cet important objet, méritent bien d'être saisies.

Il conseille de choisir un instituteur qui ait plutôt la tête bien faite que bien pleine ; qu'on ne s'enquiert pas qui est le plus savant, mais le mieux savant ; qu'on recherche plutôt les mœurs et l'entendement que la science ; qu'on n'adopte exclusivement les principes d'aucune secte, que l'on puise dans chacune ce qu'elles ont de plus vrai et de plus utile.

Il parle du danger de dresser des enfants, « aux choses auxquelles ils ne peuvent prendre pied ». Cependant, son opinion est qu'on les achemine toujours aux meilleures choses et plus profitables, sans s'arrêter aux divinations et pronostications que nous prenons des mouvemens de l'enfance.

Au physique, il dit que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parents, que cet amour les attendrit trop, et relache même les plus sages. Il conseille les promenades, les voyages, « ce n'est pas assez, suivant lui, de raidir l'âme, il faut aussi raidir les muscles, il veut que l'on bannisse la mollesse, qu'on habitue les jeunes gens à toutes les évolutions du corps, qu'on les voit revenir suans et poudreux de leurs excercices, qu'ils s'accoutument à boire chaud, à boire froid, qu'on les nourrisse grossièrement, que l'on s'attache à vaincre les répugnances prétendues naturelles qu'ils témoignent pour certains aliments, qu'on les

Digitized by Google

plie à toutes façons et coutumes ; il va même jusqu'à dire : « Pourvu qu'on puisse tenir l'appétit et la volonté sous boucle, qu'on rende hardiment un jeune homme commode à toutes les nations et compagnies, voir aux dérèglements et aux excès, si besoin est ; que son exercitation suive l'usage, qu'il puisse faire toutes choses, et n'aime à faire que les bonnes. Je veux, ajoute-t-il, qu'en la debauche même, il surpasse en vigueur et fermeté ses compagnons, et qu'il ne laisse à faire le mal ni à faute de force ni de science, mais faute de volonté ».

Pour appuyer son opinion, il dit que les philosophes improuvent Calisthène d'avoir perdu les bonnes grâces d'Alexandre, pour n'avoir pas voulu boire *d'autant à lui.*

Il ajoute que dans l'idée de faire honneur à un seigneur aussi éloigné de ces débordements qu'il en soit en France, il lui demanda en bonne compagnie, combien de fois en sa vie il s'était enivré en Allemagne, pour la nécessité des affaires du roi ; que ce seigneur ayant pris la question dans son vrai sens, lui répondit que cela lui était arrivé dans trois circonstances dont il donna les détails.

Il admire Alcibiade, « d'avoir su se transformer si aisément à des façons si diverses, sans intérêt de sa santé, surpassant tantôt la somptuosité et pompe Persienne, tantôt l'austérité et frugalité Lacédémonienne, autant réformé en Sparte, comme voluptueux en Ionie. Tel, ajoute-t-il, voudrais-je former mon disciple. »

On doit saisir l'opinion de Montaigne dans son véritable sens ; il se garde bien de conseiller le dérèglement et les excès, puisqu'il veut que son élève n'aime à faire que le bien, qu'il se conforme aux usages reçus, mais en se renfermant dans de justes bornes. Les exemples que nous venons de retracer donnent l'intelligence et la vraie mesure de son opinion.

Digitized by Google

Quant aux facultés intellectuelles relatives aux opérations de l'âme, personne n'ignore que ces facultés se réduisent à la perception, au jugement, à la volonté, à la mémoire. L'imagination que quelques-uns présentent comme une cinquième faculté n'est, à vrai dire, que l'art de mettre les autres en œuvre.

La perception que quelques-uns appellent appréhension, idée, imagination, est l'impression que les objets font sur nos sens, et qui précède toute espèce de jugement, ou c'est la faculté que l'âme a d'appréhender les objets qui viennent se peindre en elle comme dans une glace.

Le jugement est cette faculté par le secours de laquelle l'âme réunit, divise, rapproche les objets conçus et dont elle a reçu l'image, pour décider ensuite s'ils sont bons ou mauvais, utiles ou nuisibles. C'est là proprement l'œil, la lumière de l'âme, la plus distinguée et la plus précieuse de ses opérations. Aussi Montaigne conseille-t-il dans la plus grande partie de ce chapitre, à l'instituteur ou au gouverneur, de s'attacher principalement à cultiver cette faculté. Il est de l'avis de Plutarque qui remarque qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple à l'artifice de composer de vains syllogismes, ou aux principes de géométrie, comme à l'instruire des bons préceptes touchant la vaillance, la prouesse, la magnanimité, la tempérance et l'intrépidité. « Avec cette munition, il l'envoya encore enfant, subjuguer l'empire du monde, à tout trente-mille hommes de pied, quatre mille chevaux et quarante-deux mille écus seulement. »

Pour parvenir à former le jugement, il invite l'instituteur à faire goûter les choses à son élève, à les livrer à son choix, à son discernement ; quelquefois lui ouvrant le chemin, quelquefois le lui laissant ouvrir. Il ne veut pas que l'instituteur invente et parle seul, mais qu'il écoute son disciple parler à son tour ; que celui-ci, « comme les abeilles,

Digitized by Google

pompe le suc des fleurs pour en composer du miel qui sera tout sien, ce ne sera plus thim ni marjolaine : Ainsi les pièces empruntées d'autrui, il les transformera et confondra pour en faire un ouvrage qui sera entièrement le fruit de son jugement ». Les fonctions de l'instituteur, son travail, son étude ne doivent tendre qu'à diriger cette faculté.

La vertu, suivant lui, n'est point plantée à la tête d'un mont coupé, raboteux et inaccessible, mais bien dans une plaine fertile et fleurissante, d'où elle voit le bien qu'elle doit suivre et le mal qu'elle doit éviter.

Il impute les vices du jugement et l'embarras de rendre ses idées, à des conceptions ou perceptions informes qui n'étant point éclaircies en dedans ne peuvent se produire au-dehors. Le travail, comme il l'observe, n'est point à l'accouchement, mais à la conception, sur quoi il s'explique ainsi : « De ma part je tiens, et Socrate ordonne que, qui a dans l'esprit une vive imagination et éclairée, il la produira soit en bergamasque, soit par mimes, s'il est muet ».

Il recommande la brièveté dans le langage et le discours, et pour faire connaître le danger de s'écarter de ce précepte, il cite les deux traits suivants : Le premier de Cleomène, roi de Sparte, que les ambassadeurs de Samos voulaient exciter à la guerre contre le tyran Polycrates, par un beau et long discours qu'ils avaient préparé. Après qu'il les eut écoutés, il leur répondit : « Quant à votre commencement et exorde, il ne m'en souvient plus, ni par conséquent du milieu, et quant à votre conclusion, je n'en veux rien faire. »

Le second porte sur le choix que les Athéniens projetaient d'un architecte pour conduire une grande entreprise. Il s'en présenta deux ; l'un fit un beau discours prémédité, sur le sujet de cette entreprise, qui lui attira d'abord le suf-

Digitized by Google

frage du peuple ; l'autre s'exprima ainsi : « Ce que celui-ci a dit, je le ferai », et il obtint la préférence.

Il veut que ce que l'on exprime frappe tellement l'imagination de celui qui écoute qu'il n'ait aucune souvenance des mots.

« Le parler que j'aime est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche, un parler succulent et nerveux, court et serré, non délicat et peigné, comme véhément et brusque, plutôt difficile qu'ennuyeux, éloigné d'affectations déréglées, décousu et hardi, chaque lopin y fasse corps, non pédantesque, non fratesque, non plaideresque, mais plutôt soldatesque. »

« Je n'aime point ces tissus où les liaisons et les coutures paraissent. Tout ainsi qu'en un beau corps, il ne faut qu'on y puisse compter les os et les veines. »

Il est vrai que ces liaisons parasites et empruntées, ne servent qu'à détourner l'attention et à dégoûter le lecteur. Elles doivent être simples, naturelles et ne former dans le discours que des liens imperceptibles.

En rejetant les ornements superflus, il s'exprime ainsi : « La force et les nerfs ne s'empruntent point ; mais les atours et le manteau s'empruntent. »

Il serait superflu de parler de cette seconde faculté dans toute son étendue. En lisant l'auteur, on pourra se convaincre de la justesse, de la sagacité et de la manière piquante avec lesquelles il a présenté les objets auxquels il s'est arrêté.

Il prétend avec raison que le grec et le latin font perdre un temps précieux, et retardent les connaissances auxquelles on pourrait atteindre avec plus de rapidité. « C'est, dit-il, un bel et grand agancement, sans doute, que le grec et le latin, mais on l'achète trop cher. »

Le jugement éclairé guide la volonté, cette puissance

Digitized by Google

aveugle qui marche à sa suite ; c'est le jugement qui la détermine à souhaiter, à désirer, à vouloir ce qui est bon, à craindre, à rejeter ou éloigner ce qui est mauvais. Elle est versatile, changeante, tenace ou opiniâtre ; elle éprouve toutes les fluctuations du jugement, elle varie avec lui. Montaigne n'a fait qu'effleurer cette troisième opération de l'âme, attendu qu'elle n'est que la suite du jugement auquel il s'est principalement attaché.

La quatrième opération de l'âme, est la mémoire ou la faculté acquise de se ressouvenir de ce que l'on a appris, vu ou entendu. Montaigne ne l'a pas appréciée. Il dit « n'avoir dressé commerce avec aucun livre solide, sinon Plutarque et Sénèque, où il puise comme les Danaïdes ; j'en attache quelque chose à ce papier, à moi si peu que rien. »

Montaigne, malgré son peu de mémoire, nous apprend que l'histoire « était son gibier en matière de livre. » Il avoue qu'il a une particulière inclination pour la poésie, et d'après Cléantes, il la compare à la voix contrainte dans l'étroit canal d'une trompette, qui en sort plus aiguë et plus forte. La raison qu'il en donne est « qu'il lui semble que la sentence pressée aux pieds nombreux de la poésie, s'élance bien plus brusquement, et le fait d'une plus vive secousse. »

Les idées de Montaigne doivent être approfondies et sagement méditées ; on sera forcé pour lors d'avouer qu'elles sont aussi justes qu'utiles. Eviter le pédantisme et toute espèce d'affectation, cultiver toutes les facultés de l'âme, surtout le jugement et la mémoire, s'accommoder aux temps, aux usages, aux circonstances, se mettre en état de servir sa patrie, lui offrir un dévouement sans bornes, tel est le sommaire d'une éducation vraiment nationale.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI.

C'est folie de rapporter le vrai et le faux à notre suffisance.

Montaigne combat tout à la fois deux vices opposés : la crédulité excessive et l'incrédulité outrée. Il ne s'agit point ici de l'incrédulité en matière de foi.

Il attribue le premier de ces vices à une faiblesse d'esprit qui nous dispose à croire, sans examen et sans motifs suffisants, les choses les plus fausses et les plus invraisemblables. « Voilà pourquoi les enfants, le vulgaire, les femmes et les malades, sont plus sujets à être menés par les oreilles. »

Il attribue le second à un trop grand éloignement de croire les choses possibles, et par là même croyables, ou à cette espèce d'amour-propre qui nous fait prendre, pour règle de nos jugements, les bornes de notre capacité, ce qui nous détermine à ne croire que ce qui est frappé au coin de l'évidence.

Montaigne justifie son texte par de nombreuses citations et par les raisonnements les plus convaincus. Il démontre qu'il y a le même danger à tout rejeter et à tout admettre indistinctement, sans raison et sans motifs suffisants, ce qui a fait dire : Avant de juger, mesure tes propres forces, ton industrie et tes talents.

Il conclut par dire que la vaine gloire et la curiosité sont les fléaux de notre âme. « Celle-ci nous conduit à mettre le nez partout, et celle-là nous défend de rien laisser d'irrésolu ni d'indécis. » Concluons nous-mêmes que l'homme sans prudence, sans modération, est toujours loin des limites de la raison, de la justice et souvent mêmes des convenances.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII.

De l'Amitié.

Montaigne, inspiré par l'amitié qui l'identifiait avec son ami Laboëtie, prend ici un essor vraiment sublime. On éprouve en le lisant cette chaleur, cet enthousiasme qui élèvent l'âme et portent la plus vive émotion dans le cœur. Il considère cette noble passion comme tellement au-dessus des hommes vulgaires, qu'il désespère d'être entendu de la plupart de ses lecteurs. En effet, il faut avoir éprouvé ce sentiment délicieux, non-seulement pour le peindre comme il le fait, mais encore comme il le dit lui-même, pour en bien juger. « Je souhaiterais aussi parler à des gens qui eussent essayé ce que je dis ; mais sachant combien c'est chose éloignée du commun usage qu'une telle amitié, et combien elle est rare, je ne m'attends pas d'en trouver aucun bon juge ; car les discours même que l'antiquité nous a laissés sur ce sujet, me semblent lâches, au prix du sentiment que j'en ai ; et en ce point les effets surpassent les préceptes même de la philosophie. »

Montaigne entre en matière d'une manière inattendue et commence par dire qu'un peintre qui travaillait chez lui « choisissait le milieu de la toile pour y loger un tableau élaboré de toute sa suffisance et plaçait dans les contours des objets grotesques, fantasques, aussi variés qu'étranges, n'ayant ordre, suites et proportions que fortuites. » Il s'assimile à son peintre en ce qui regarde les contours du tableau et avoue qu'il demeure court en l'autre et meilleure partie, et que sa suffisance ne va si avant que d'entreprendre un tableau riche, poli et formé selon l'art. »

Digitized by Google

L'amitié qui existait entre Montaigne et Laboëtie fut portée au plus haut degré. Il faut avoir éprouvé ses délicieux effets et goûté ses douceurs et ses charmes pour la peindre comme Montaigne, « qu'il faut tant de rencontres à la bâtir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siècles. » Dans l'amitié dont il parle, les âmes se mêlent et se confondent l'une dans l'autre, d'un mélange si universel qu'elles ne trouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse, continue-t-il, de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant, parce que c'était lui, parce que c'était moi. Il ne peut définir la force inexplicable de cette union que par une ordonnance du ciel plus forte encore que les rapports ordinaires. Dès leur première entrevue, ils se trouvèrent si pris, si connus, si obligés entr'eux, « que rien dès lors ne leur fut plus proche que l'un à l'autre. »

Il ajoute que leur amitié ne se peut comparer qu'à elle-même ; « ce n'est pas une spéciale considération, ni deux, ni trois, ni quatre, ni mille ; c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce mélange, qui, ayant saisi toute ma volonté, la mena se perdre et se plonger dans la sienne, et produisit dans mon ami les mêmes effets, ne nous réservant rien qui nous fût propre, ni qui fût ou sien ou mien. » Tout était commun entr'eux, volontés, sentiments, jugements, biens, femmes, enfants, honneur et vie ; ce n'était qu'une âme en deux corps. Si en amitié semblable l'un pouvait donner à l'autre, ce serait celui qui recevrait le bienfait qui obligerait son compagnon.

Il ne permet point qu'on lui compare ces liaisons ordinaires, formées par l'intérêt, par le plaisir, par la conformité des goûts, par les rapports d'état, de société, ou par tout autre considération.

Il ne pense pas qu'elle puisse exister entre les pères et

Digitized by Google

les enfants, ni que la qualité de frère soit un titre pour l'établir. Il en donne des raisons plausibles ; cependant le nom de frère leur parut si beau, qu'ils l'adoptèrent comme le gage sacré de leur amitié.

Il ne croit pas qu'on puisse lui comparer l'affection pour les femmes, quoiqu'elle naisse de notre choix. « Je confesse dit-il, que le feu de l'amour est plus actif, plus cuisant et plus âpre. Mais c'est un feu téméraire et volage, ondoyant et divers, feu de fièvre sujet à accès et remises, tandis qu'en amitié c'est une chaleur générale, universelle constante et rassise, toute douceur et polissure qui n'a rien d'âpre et de poignant ». L'amour s'évanouit et languit avec le temps ; l'amitié au contraire, comme spirituelle, s'accroît et s'affermit par sa durée.

Quant au mariage, Montaigne ne le croit pas compatible avec l'amitié dont il parle. « La suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour répondre à cette confiance, ni leur âme ne semble assez ferme pour soutenir l'étreinte d'un nœud si pressé et si durable ». Cependant il est forcé de convenir que ce serait un lien enchanteur, s'il pouvait exister.

« Et certes sans cela s'il se pouvait dresser une telle accointance libre et volontaire, où non-seulement les âmes eussent cette entière jouissance, mais encore où les corps eussent part à l'alliance, où l'homme fut engagé tout entier : il est certain que l'amitié en serait plus pleine et plus comble. Mais ce sexe, par nul exemple, n'y est encore pu arriver, et par les écoles anciennes en est rejeté. »

Suivant l'opinion de Montaigne, « telle est la nature et la force de l'amitié qu'elle décout tout autre obligation ; qu'on peut, sans être parjure, confier à son ami le secret qu'on a juré de ne révéler à personne, parce qu'il n'est pas autre que soi-même. »

Digitized by Google

Il va plus loin, l'amitié est à ses yeux un sentiment tellement unique qu'il est convaincu qu'elle ne peut exister au même degré entre trois personnes. « C'est un assez grand miracle de se doubler, et ne connaissent pas la hauteur de ce sentiment ceux qui parlent de se tripler. »

Les peines qu'il témoigne avoir éprouvées de la perte de son ami lui fournissent de nouvelles preuves de la réalité de ce sentiment. Depuis l'instant où il le perdit, tout ne fut pour lui que fumée, qu'une nuit obscure et ennuyeuse ; il ne fit que traîner une vie languissante ; les plaisirs même qui s'offraient à lui, au lieu de le consoler, redoublaient sa peine et ses chagrins. Comme ils étaient de moitié dans tout, il lui semblait qu'il lui dérobait sa part et qu'il n'existait qu'à demi.

CHAPITRE XXVIII.

Vingt-neuf sonnets d'Etienne de Laboëtie à madame de Grammont, comtesse de Guissen.

Ce chapitre est en quelque sorte une suite du précédent. Par un prestige heureux, tout s'embellit aux yeux de l'amitié. Montaigne, séduit par ce sentiment, fit imprimer vingt-neuf sonnets de son ami Laboëtie ; il les trouve si admirables, qu'en les dédiant à madame de Grammont, il l'assure « que ces vers méritent qu'elle les chérisse, qu'elle sera de son avis, qu'il n'en est point sorti de Gascogne qui eussent plus d'invention et de gentillesse. » Il l'invite à ne point éprouver de jalousie de ce qu'il avait déjà dédié d'autres vers de ce même ami à M. Defoix, parent de cette dame, car, certes, ajoute-t-il, « ceux-ci ont je ne sais quoi de plus vif et de plus bouillant, vu qu'il les fit en sa plus verte jeu-

Digitized by Google

nesse, échauffé d'une belle et noble ardeur pour une dame qu'il se proposait de lui nommer un jour à l'oreille, ce qui fait assez conjecturer qu'elle avait été l'objet de la belle et noble ardeur de Laboëtie. Les autres furent faits en faveur de sa femme, au moment où il allait obtenir sa main, et sentaient déjà je ne sais quelle froideur maritale. Et moi, ajoute-t-il, je suis de ceux qui tiennent que la poésie ne rit point ailleurs comme elle fait dans un sujet folâtre et déréglé. »

CHAPITRE XXIX.

De la Modération.

La tempérance prise dans un sens général renferme en elle la modération, vertu qui règle nos désirs, qui les circonscrit dans de justes bornes et ne laisse au plaisir des sens que l'essor permis par l'auteur de la nature. La tempérance est mise au nombre des quatre vertus cardinales ou principales : la prudence, la justice, la force et la tempérance. Elles sont ainsi nommées, parce qu'elles vivifient toutes les autres ; la prudence les dirige, la justice les met en œuvre, la force les soutient, la modération ou la tempérance les fixe dans un juste milieu, en-deçà et au-delà duquel on ne trouve plus de rectitude.

Il est hors de doute, comme le pense Montaigne, qu'il peut y avoir excès dans la vertu même. Il faut être sage avec prudence, *sapere ad sobrietatem*, ne soyez pas plus sage qu'il ne le faut, dit Saint-Paul, mais soyez sobrement sage.

La tempérance dans une acception restreinte est un frein à nos désirs sensuels, elle les contient dans un juste milieu, également éloigné de deux excès opposés, ce qui

Digitized by Google

rend nos jouissances, non-seulement innocentes, mais utiles et louables. C'est en ce sens que Montaigne l'envisage dans la suite de ce chapitre. Il veut qu'elle règle nos actions les plus licites, que le mariage même ne soit point affranchi de ses lois. La modération est le point qui nous rapproche le plus du bonheur; elle produit les heureux effets de la médiocrité en tout genre. La tempérance généralement prise est ce qui convient le mieux au sage. Dès que l'on est sorti des justes bornes, il est difficile d'y rentrer.

Voyez l'ambitieux tourmenté nuit et jour d'une soif que rien ne peut éteindre, il sacrifie tout à sa passion, parents, amis, honneur même; rien ne lui coûte, rien ne le rebute, rien ne l'arrête. Pour s'élever, il ne craint pas de ramper; il essuie tous les dédains, toutes les humiliations, tous les outrages; dans l'espoir d'écarter des rivaux plus dignes, il n'hésite pas d'employer le mensonge, la calomnie et la trahison, rien n'est sacré pour lui.

Voyez les hommes sensuels se porter par degrés aux plus révoltants excès et, par suite, tomber dans le mépris et l'avilissement; s'ils osent se montrer, c'est pour offrir à tous les yeux l'image sensible de leurs honteux égarements; la difformité de ces hommes offre à tous les yeux une leçon vivante de modération.

CHAPITRE XXX.

Des Cannibales.

Les Cannibales ou Caraïbes, peuples de l'Amérique Septentrionale, sous la Zône Torride, habitent les Antilles, découvertes par Colomb en 1492. Il n'est pas surprenant

Digitized by Google

que Montaigne, né en 1533, quarante-un ans seulement après cette fameuse époque, ait fixé son attention sur un évènement qui agitait alors tous les esprits. Son opinion sur cette prétendue conquête est assez curieuse. Après avoir dit que cette découverte d'un pays très vaste paraît d'une grande considération, il ajoute : « J'ai peur que nous n'ayons les yeux plus grands que le ventre et plus de curiosité que nous n'avons de capacité. Nous embrassons tout, mais nous n'étreignons que du vent. »

Montaigne raconte que trois hommes de ce nouveau monde, dont l'un était capitaine, vinrent à Rouen, où se trouvait alors Charles IX, qui leur parla longtemps. On leur fit voir la pompe et l'éclat qui environnaient le souverain, en leur faisant aussi observer la beauté des villes. Quelqu'un leur ayant demandé ce qu'ils avaient trouvé de plus admirable, ils répondirent trois choses. Montaigne n'en rapporte que deux et regrette d'avoir oublié la troisième.

Ils trouvaient étrange que tant de grands hommes portant barbe, forts et armés, qui environnaient le roi, se soumissent à un enfant et qu'on ne choisisse plutôt quelqu'un d'entr'eux pour les commander.

Montaigne les ayant lui-même entretenus, mais avec un truchement qui le servait mal, tout ce qu'il put apprendre des privilèges du capitaine fut qu'il n'en avait point d'autre que de marcher le premier à la guerre, et que hors delà, son autorité expirait; que la seule distinction qu'il conservait était qu'en allant visiter les villages qui étaient dans sa dépendance, on lui traçait des sentiers à travers les bois et les haies.

« Tout cela, dit Montaigne, ne va pas trop mal : Mais quoi ! ils ne portent point de haut-de-chausse ». Suivant lui, ils n'étaient pas si barbares, et la différence, entr'eux

Digitized by Google

et nous, n'était pas si grande qu'on le pense communément. Nous pouvous bien les appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous qui les surpassons en toute espèce de barbarie ».

CHAPITRE XXXI.

Il faut sobrement se méler de juger les ordonnances divines.

Quel homme, dit Montaigne, fondé sur le texte même de l'ecriture, peut pénétrer les desseins de la divinité, ou imaginer ce que veut le seigneur ? *Quis hominum potest scire, consilium Dei ? aut quis poterit cogitare quid velit Dominus.* Sap. Ch. 9.

Il est en effet des abîmes, il est des profondeurs que l'on tenterait vainement de sonder, tels sont les motifs qui déterminent les décrets de l'éternelle Providence. Un voile impénétrable les dérobe à nos yeux ; il ne reste qu'à les respecter en silence. C'est ce qui fait dire à notre auteur, « que le vrai champ et sujet de l'imposture, sont les choses inconnues, d'autant mieux que leur étrangeté même leur donne crédit, et que n'étant point sujettes à nos discours ordinaires, elles nous ôtent le moyen de combattre. Il cite à ce sujet Platon, qui dit qu'il est plus aisé de satisfaire, parlant de la nature des dieux, que la nature des hommes, parce que l'ignorance des auditeurs prête une large carrière et toute liberté au maniement d'une matière cachée ».

« Delà il advient qu'il n'est rien cru si fermement que ce que l'on sait le moins, ni gens si assurés que ceux qui nous content des fables, comme alchimistes, pronostiqueurs, astrologues, chiromanciens, médecins et tous les gens de

Digitized by Google

cet ordre, auxquels, ajoute-t-il, je joindrais volontiers, si j'osais, un tas de gens interprètes et contrôleurs ordinaires des desseins de Dieu, faisant état de trouver les causes de chaque accident, et devoir dans les secrets de la volonté divine, les motifs incompréhensibles de ses œuvres ».

En homme sage, il conseille de ne point chercher à affermir ou à étayer notre religion, par la prospérité de nos entreprises, vu que notre créance a assez d'autres fondements, sans l'autoriser par les évènements ; parce que le peuple étant accoutumé à ces arguments plausibles et proprement de son goût, il est dangereux quand les évènements viennent à leur tour contraires et désavantageux, qu'ils n'ébranlent sa foi.

Plus orthodoxe qu'on ne le suppose, il s'explique ainsi : « suffit à un chrètien croire toutes choses venir de Dieu, les recevoir avec reconnaissance de sa divine et inscrutable sapience, pourtant les prendre en bonne part, en quelque visage qu'elles lui soient envoyées ».

CHAPITRE XXXII.

De fuir les voluptés au prix de la vie.

Les apophtegmes ou sentences des philosophes de l'antiquité sur les circonstances où il était permis de désirer la mort, se réduisaient en quelque sorte à celles ci-après :

Ou une vie tranquille, ou une mort heureuse.

Il est beau de mourir lorsque la vie est à charge.

Il vaut mieux cesser de vivre, que de vivre dans la misère.

Montaigne, à qui ces sentences étaient connues, entre en matière de la manière suivante :

Digitized by Google

« J'avais bien vu convenir en ceci la plupart des anciennes opinions, qu'il est heure de mourir, lorsqu'il y a plus de mal que de bien à vivre. C'est choquer les lois même de la nature, comme disent ces vieilles règles, que de conserver notre vie à notre tourment et à notre incommodité. Mais de pousser le mépris jusqu'à tel degré que de l'employer pour se distraire des honneurs, richesses, grandeurs et autres faveurs et biens que nous appelons la fortune, je ne l'avais vu ni commander, ni pratiquer, jusqu'alors que ce passage de Senèque me tomba dans les mains ».

Sénèque conseille à Lucinius, personnage puissant qui vivait à la cour, honoré des faveurs de l'Empereur, de changer cette vie voluptueuse et pompeuse, et de se retirer de cette ambition du monde, à quelque vie solitaire, tranquille et philosophique. Lucinius alléguant quelques difficultés, Sénèque insiste en ces termes :

« Je suis d'avis que tu quittes cette vie-là, ou la vie tout à fait, bien te conseillé-je de suivre la plus douce voie, et de détacher, plutôt que de rompre ce que tu as mal noué, pourvu que s'il ne se peut autrement détacher, tu le rompes. Il n'y a homme si couard qui n'aime mieux tomber une fois, que d'être toujours en branle ».

Montaigne dit « qu'il eût trouvé ce conseil sortable à la rudesse stoïque ; mais il lui paraît assez étrange qu'il soit emprunté d'Epicure, qui écrit à ce propos chose toute pareille à Idoménée ». Il ajoute qu'il pense avoir remarqué quelques traits semblables parmi nos gens, mais avec la modération chrétienne.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIII.

La fortune se montre souvent au train de la raison.

Montaigne remplit entièrement ce chapitre de citations, pour démontrer que les jeux bizarres de la fortune se rencontrent souvent au train de la raison ; qu'elle opère alors ce que la justice elle-même aurait prescrit, ou ce que l'on aurait pu attendre de la faveur spéciale du ciel. Mais pour peu qu'on y réfléchisse, on demeure bientôt convaincu que la fortune, cette aveugle déesse, est plus souvent encore en opposition apparente avec la justice et la raison, ce qui a fait dire que le peu de mérite de ceux qu'elle honore de ses faveurs, doit consoler de ses disgrâces. Il semble en effet qu'elle veuille que personne ne puisse douter que ses favoris les plus chers, ne doivent qu'à elle seule tous les biens qu'elle leur a prodigués.

Qu'est-ce donc que cette divinité chimérique dont on parle sans cesse, sans attacher aucune idée claire et distincte à son existence ? On l'invoque, on l'implore, on lui attribue tous les évènements heureux ou malheureux : si elle est favorable, on encense ses autels, elle est contraire, on la blâme, on l'accuse d'injustice, d'aveuglement, d'inconstance et de perfidie.

Les uns veulent qu'elle ne soit qu'une suite des lois de la nature, les autres qu'elle ne soit que l'effet nécessaire d'une fatalité inévitable. Ceux-ci la considèrent comme un génie employé par la toute-puissance, pour opérer les choses qui paraissent fortuites aux hommes, Saint-Augustin ne s'éloigne pas de ce sentiment lorsqu'il dit « que les choses *fortuites*, dont la fortune a tiré son nom, ne sont

Digitized by Google

pas privées de causes ; mais que ces causes nous sont cachées, et qu'elles doivent être rapportées à Dieu, aux bons ou aux mauvais anges ». Ceux-là regardent tout ce qui existe dans la nature comme un pur effet du hasard, produit par le choc, le mouvement et le concours des atômes.

Pour peu qu'on soit de bonne foi, on conviendra que l'on ne voit rien de satisfaisant dans ces différentes opinions. Abandonnons-les donc à la téméraire présomption des philosophes, pour en revenir à la plus sage et à la seule vraie : savoir que les évènements de la bonne ou mauvaise fortune procèdent de causes inconnues aux mortels, et qui seront toujours au dessus de leur faible intelligence.

CHAPITRE XXXIV.

D'un défaut de nos polices.

Montaigne nous apprend que son père, qui n'avait pour lui que l'expérience et un jugement naturel bien net, lui avait dit autrefois qu'il avait désiré qu'il y eût dans les villes certains lieux désignés, auxquels ceux qui auraient besoin de quelque chose se pussent rendre, et faire enregistrer leurs affaires par un officier établi pour cet effet.

Il raconte que son père pour la police économique de sa maison tenait registre, non-seulement de ses recettes et dépenses, mais encore de tout ce qui s'y passait d'heureux ou de malheureux. En applaudissant à cet usage, il se fait un reproche de ne l'avoir pas suivi. Cependant quelqu'utile qu'il puisse être, il laisse entrevoir qu'il lui eût été difficile de s'y asservir. Ceux qui sont naturellement portés comme

Digitized by Google

lui à l'observation et aux travaux de l'esprit éprouveront toujours la même difficulté.

CHAPITRE XXXV.

De l'usage de se vêtir.

Montaigne est allé trop loin en supposant que dans tous les lieux et dans tous les climats, on pourrait se dispenser de vêtements comme on le fait pour le visage, les mains et quelquefois les pieds. L'habitude, il faut en convenir, nous rend beaucoup de choses plus faciles et plus supportables, mais sa force ne peut être telle, qu'elle puisse dans certains climats nous dispenser d'habillements pour nous garantir du froid, ou nous en faire supporter de trop pesants, malgré la chaleur.

CHAPITRE XXXVI.

Du jeune Caton.

Montaigne, dans le préambule de ce chapitre, nous apprend qu'il est heureusement affranchi de l'erreur commune de juger des autres par soi-même ; il se met à leur place et les honore d'autant plus qu'ils sont autres que lui.

« Quoique rampant sur le limon de la terre, il ne laisse pas d'observer jusque dans les nues la hauteur inimitable d'aucunes âmes héroïques et s'applaudit d'avoir le jugement réglé si les effets ne le peuvent être. »

Il se plaint de ce que dans le siècle où il vivait, la vertu n'était plus « qu'un jargon de collège, un affiquet à pendre en un cabinet ou au bout de la langue comme au bout de

Digitized by Google

l'oreille pour ornement; il avoue à regret qu'il ne reconnaissait plus d'actions vertueuses et que celles qui en portaient le visage n'en avaient pas pourtant l'essence, attendu qu'elles étaient produites par la gloire, la crainte, l'accoutumance et autres causes étrangères, tandis que la vertu n'admet rien que ce qui se fait par elle et pour elle seule. »

Montaigne cite ce qui se passa après la bataille de Platée que les Grecs commandés par Pausanias gagnèrent contre les Perses. Lorsqu'il fut question, suivant l'usage, de répartir entr'eux la gloire de cette journée, ils l'attribuèrent aux Spartiates; mais ces derniers, excellents juges de la vertu, quand ils vinrent à décider à quel guerrier de leur nation devait être décerné l'honneur d'avoir le mieux fait dans cette action, reconnurent qu'Aristodème s'était le plus courageusement hasardé. Cependant, sa valeur resta sans récompense, parce qu'elle avait été incitée par le désir de se purger du reproche qu'il avait encouru au pas des Thermopyles et par un appétit de mourir courageusement pour couvrir sa honte passée.

La réflexion que ce fait lui suggère est que nos jugements suivent la dépravation de nos mœurs. Il inculpe la plupart des hommes de son temps d'employer tout leur esprit à obscurcir la gloire des actions généreuses en leur prêtant des causes vaines et futiles. « Qu'on me donne l'action la plus excellente et pure, je m'en vais y fournir vraisemblablement cinquante vicieuses intentions. »

Il en vient au jeune Caton. Comme Plutarque, il est révolté de ce que quelques-uns attribuaient la cause de sa mort à la crainte qu'il avait de César. Ce personnage était à ses yeux « un vrai patron que nature avait choisi pour montrer jusqu'où l'humaine vertu et fermeté pouvaient atteindre. »

Digitized by Google

CHAPITRE XXXVII.

Comme nous pleurons et rions d'une même chose.

Il n'eut pas été absolument exact de dire que nous pleurons et rions de la même chose : il est seulement vrai que nous nous réjouissons, que nous nous affligeons par suite d'un même évènement ; mais c'est en le considérant sous différents aspects et sous différents rapports.

« Nous avons poursuivi avec résolue volonté, dit Montaigne, la vengeance d'une injure, et ressenti un singulier contentement de la victoire ; nous en pleurons pourtant, ce n'est pas de cela que nous pleurons, il n'y a rien de charge ; mais notre âme regarde la chose d'un autre œil, et se la représente par un autre visage : car, chaque chose a plusieurs biais et plusieurs lustres. La parenté, les anciennes accointances et amitiés saisissent notre imagination et la passionnent pour l'heure, selon leur condition ; mais, le contour en est si brusque, qu'il nous échappe. »

En effet, les mouvements de notre âme sont si prompts, si rapides, qu'ils semblent produire des contrastes et des effets opposés, tandis qu'ils ne sont que le résultat des différentes manières d'envisager les choses, ce qui opère dans l'âme des impressions contraires sur le même objet ; elles ne sont cependant que la suite de diverses idées qui nous affectent.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXVIII.

De la Solitude.

Montaigne ne s'attache pas à examiner la grande question de savoir si, pour le bonheur, il convient mieux à l'homme de choisir ou la vie solitaire, ou la vie active ; mais il attaque de front ces hypocrites qui, pour colorer leur avarice, leur ambition, et justifier le choix qu'ils ont fait de la vie active, se couvrent du principe généreux que Lucain met dans la bouche de Caton d'Utique : « Nous ne sommes pas nés pour nous, mais pour le public. »

Il les invite à interroger leur conscience pour les forcer de s'avouer à eux-mêmes : qu'ils n'ont cherché les places, les fonctions publiques que pour en faire leur profit particulier. Il juge de leur intention par les indignes moyens qu'ils ont employés pour y parvenir, « ce qui montre bien que la fin n'en vaut guère. »

« Répondons à l'ambition que c'est elle-même qui nous donne du goût pour la solitude, car que fuit-elle tant que la société ? que cherche-t-elle tant que ses coudées franches ? »

On remarquera que Montaigne joue en quelque sorte sur le mot *solitude ;* il n'entend point parler ici de la retraite du sage, mais du désir de l'ambitieux qui, pour jouir exclusivement, voudrait écarter tout ce qui lui fait ombrage.

Dans le tourbillon de la société, il faut, ou imiter les vicieux ou les haïr, ce qui est également dangereux. C'est en ce sens que Champfort a dit : « Pour vivre au milieu du monde, il faut que le cœur se brise ou se bronze. »

Digitized by Google

« Ce n'est pas, continue Montaigne, que le sage ne puisse partout vivre content et même seul en la foule d'un palais ; mais s'il peut choisir, il en fuira même la vue. Il saura cependant s'astreindre à cette vie tumultueuse si la nécessité l'y contraint ; mais s'il est libre d'opter, il se décidera pour la solitude. »

Les hommes n'ont qu'un seul et même but, de vivre heureux et indépendants ; mais ils en recherchent rarement les vrais moyens.

Ce n'est pas assez de quitter la cour, de s'éloigner du tumulte, il faut faire divorce avec ses passions : « Elles ne nous abandonnent point pour changer de contrée, elles nous suivent souvent jusque dans les cloîtres et les écoles de philosophie ; ni les déserts, ni les rochers creusés, ni la haire, ni les jeûnes ne nous en affranchissent. Montaigne rappelle une réponse de Socrate à qui l'on rapportait qu'un tel homme ne s'était aucunement amandé dans son voyage : « Je le crois bien, il s'était emporté avec soi. »

En insistant sur cette idée, il ajoute : « Nous emportons nos fers avec nous, nous ne jouissons pas d'une entière liberté, nous tournons encore la vue vers ce que nous avons laissé, nous en avons la fantaisie pleine. » Il faut commencer par régler son âme, la ramener, la retirer en soi ; autrement, nous serions exposés à des combats et à des tourments continuels. C'est là cette vraie solitude dont on peut jouir au milieu des cours, des villes, et même près des rois ; mais on en jouit plus délicieusement dans la retraite.

Montaigne remarque qu'il y a des complexions plus propres à la solitude les unes que les autres, « que les natures plus raides et plus fortes font leur cachette même, glorieuse et exemplaire. »

Il est vrai que l'homme qui aime le travail et qui connaît

Digitized by Google

l'emploi du temps, sait le rendre utile dans la retraite même la plus obscure, et jouir du repos avec dignité, *otium cum dignitate*.

Il conseille d'user des biens que la Providence a mis à notre disposition, et il n'estime pas qu'Arcesilaüs le philosophe fut moins renommé pour avoir usé de ses ustensiles d'or et d'argent, selon que la condition de sa fortune le lui permettait.

En parlant de l'occupation que l'on doit se choisir dans la retraite, il dit qu'elle ne doit être ni pénible, ni ennuyeuse, le genre de vie que l'on peut choisir dépend du goût de chacun.

Quant à lui, il n'aime pas les détails du ménage; il invite ceux qui s'y livrent à ne le faire qu'avec modération et à tenir un juste milieu entre les soins minutieux et une extrême insouciance.

A l'égard des religieux solitaires, il dit « que celui qui peut embraser son âme de l'amour d'une vive foi et espérance réellement et constamment, se bâtit en la solitude une vie voluptueuse et délicieuse au-delà de tout autre sorte de vie. »

Il examine ensuite jusqu'à quel point on peut s'appliquer à l'étude pour s'immortaliser par de beaux ouvrages. Il pense que cette occupation est tout aussi pénible que d'autres et surtout ennemie de la santé, qui doit être principalement considérée ; il observe qu'il ne faut point se laisser endormir au plaisir qu'on y prend, que c'est ce même plaisir qui perd le ménager, l'avare, le voluptueux et l'ambitieux. En un mot, il ne veut d'occupation qu'autant qu'il en est besoin « pour nous tenir en haleine et pour nous garantir des incommodités que tire après soi l'autre extrémité d'une lâche oisiveté et assoupie. »

Zélé partisan de toutes les jouissances permises, il veut

Digitized by Google

que nous retenions par tous les moyens possibles « l'usage des plaisirs de la vie que nos ans nous arrachent des poings les uns après les autres. »

Enfin, il se déclare hautement contre l'opinion de Pline et de Cicéron qui conseillent de travailler pour la gloire, même dans la retraite : « C'est bien loin de mon compte, ajoute-t-il, la plus contraire humeur à la retraite, c'est l'ambition. La gloire et le repos sont choses qui ne peuvent loger en même gîte. Il ne faut chercher que le monde parle de vous, mais comme il faut que vous parliez à vous-même, retirez-vous en vous, mais préparez-vous premièrement de vous recevoir. Ce serait folie de vous fier à vous-même si vous ne vous savez gouverner. »

« Voilà le conseil de la vraie et naïve philosophie, non d'une philosophie ostentatrice et parlière comme est celle de Pline et de Cicéron. »

CHAPITRE XXXIX.

Considération sur Cicéron.

Montaigne a combattu l'opinion de Pline et de Cicéron sur les conseils qu'ils donnent de travailler dans la retraite à s'acquérir une gloire immortelle. Il les ramène ici sur la scène et les inculpe d'avoir l'un et l'autre, par une vanité et une ambition démesurées, sollicité les historiens de leur temps de ne pas les oublier. Sur quoi il observe que la fortune, comme par dépit, a fait durer jusqu'à nous la vanité de leurs requêtes et perdre dès longtemps les histoires où ils demandaient d'être classés honorablement.

Dans l'opinion de Montaigne, il ne convenait point à deux consuls romains « d'employer leurs loisirs à ordon-

Digitized by Google

ner et fagotter gentiment une belle missive pour en tirer la réputation de bien entendre le langage de leurs nourrices. Que ferait pis, ajoute-t-il, un simple maître d'école qui en gagnât sa vie ? »

Ce qu'il vient de dire le reporte à cette réflexion plus générale : « C'est une espèce de moquerie et d'injure que de louer quelqu'un par des qualités mésadvenantes à son rang, comme qui louerait un roi d'être bon peintre ou bon architecte, ou encore bon arquebusier et bon coureur de bagues. Ces louanges ne font honneur si elles ne sont présentées en foule et à la suite de celles qui lui sont propres, à savoir de la justice et de la science de conduire son peuple en paix et en guerre. »

Il ajoute que Plutarque va plus loin, en disant que les louanges données à des qualités minutieuses ou peu nécessaires, fournissent la preuve que celui qu'on veut louer a mal dispensé son loisir et ses études, qui devaient être employées plus utilement. Il cite nombre d'exemples, entre lesquels il en est un qui fixera plus particulièrement l'attention. Il dit qu'un roi doit pouvoir répondre comme Iphicrates à l'orateur qui le pressait de cette manière : « Eh bien ! qu'es-tu pour faire tant le brave ? Es-tu homme d'armes ? Es-tu archer ? Es-tu piquier ? — Je ne suis rien de tout cela, mais je suis celui qui sait commander à tous ceux-là. »

Montaigne parle ici du jugement que l'on portait sur ses Essais. Il n'est point content de ceux qui ne s'arrêtaient qu'à son langage; il eût préféré qu'ils gardassent le silence, parce que « ce n'est pas tant élever les mots comme déprimer le sens d'une manière aussi piquante qu'oblique. »

Il avoue qu'il serait trompé si d'autres donnaient plus à prendre que lui à la matière. C'est dire équivalemment

Digitized by Google

qu'il donne plus qu'aucun autre écrivain à penser et à réfléchir.

Ses citations « portent souvent hors de son propos la semence d'une matière plus riche et plus hardie et souvent à gauche un ton plus délicat. » Quant à lui, il ne veut pas en exprimer davantage ; il croit que cela doit suffire à ceux qui rencontreront son air, c'est-à-dire qui saisiront sa pensée et qui entreront dans ses vues.

CHAPITRE XL.

Que le goût des biens et des maux dépend en bonne partie de l'opinion que nous en avons.

Combien sont sages, l'on peut même dire combien sont heureux ceux qui ont en partage un jugement assez sain, une âme assez forte et tranquille pour apprécier les biens, les maux et les réduire à leur juste valeur. Tout dépend en grande partie de la manière de les envisager, de jouir des uns et de supporter les autres ; c'est ce qui, en dernier résultat, règle presque toujours nos plaisirs et nos peines. Il est cent fois plus aisé d'être réellement heureux que de le paraître si l'on sait arracher de son cœur les biens et les maux d'opinion. Mais il semble que l'homme soit destiné à se nourrir le plus souvent d'illusions, à se repaître de chimères et à s'y attacher obstinément.

Pour bien saisir le sens de la proposition mise en avant par Montaigne, le lecteur remarquera qu'il n'est point ici question de ce que perdent les choses en passant du désir et de l'espérance à la réalité, de dévoiler les erreurs des hommes sur la nature des vrais biens ou des vrais

Digitized by Google

maux, de la vérité ou de la fausseté des opinions de leur diversité ou de leur contrariété sur les mêmes objets. Il s'agit uniquement de la force de l'opinion, de ce qu'elle ajoute ou retranche à nos biens, à nos maux, du plus ou moins d'influence ou d'impression que les biens et les maux font sur notre âme, ce qui dépend en partie de l'idée que nous nous en formons.

Rien n'est plus vrai que cette proposition modifiée de la manière suivante : On est heureux ou malheureux quand on croit l'être.

L'homme s'égare de plus en plus dans la recherche des faux biens, et va par la force de l'opinion jusqu'à méconnaître les véritables. Pour peu qu'on y réfléchisse, on verra comment le cœur humain se laisse entraîner par les égarements de l'imagination.

L'amour est notre premier séducteur ; rien n'est au-dessus du bonheur qu'il promet. Mais le voile dont il se couvre est bientôt déchiré, et le prestige s'évanouit.

L'hymen vient à son tour nous faire illusion ; le sentiment nous exagère ses douceurs, et le plus souvent une triste expérience nous désabuse.

L'ambition qui attend la maturité de l'âge semble nous ouvrir les routes de la félicité. On travaille avec ardeur pour la satisfaire, rarement on y parvient ; et si elle est couronnée par le succès, on reconnaît avec douleur que l'on n'a poursuivi que des chimères, et l'on meurt à la peine.

Enfin, désabusés de nos fausses opinions, nous nous rejetons sur l'amitié si propre à répandre des charmes et des consolations sur notre vie. Nous ne voyons alors rien qui lui soit comparable, et nous mettons tous nos soins à découvrir le mortel priviligié avec lequel nous pouvons former ce lien sacré. Mais la cruelle épreuve du temps

Digitized by Google

ne tarde pas à dissiper l'illusion, qui se change aussitôt en regrets et en amertume.

Par tout ce que l'on vient de dire, on peut voir qu'il est également dangereux de trop exagérer le prix et les avantages des biens que l'on possède, ou d'atténuer les plaisirs qu'ils peuvent procurer, quand on sait en faire un bon usage.

L'idée du mal, comme opposé du bien, renferme tout ce qui devient nuisible à l'homme, à sa conservation, à son bien-être et à ses plaisirs. Sous ce rapport, c'est une chose haïssable que l'on doit fuir.

Montaigne oberve que nous regardons la mort, la pauvreté et la douleur comme nos principales ennemies, et combat avec force nos fausses idées à cet égard.

Il s'attache à prouver par l'exemple de plusieurs martyrs qu'on peut braver la mort, même au milieu des tourments et des supplices, que cette opinion est assez forte pour se faire épouser au mépris de la vie. Quant à la douleur, il avoue de bonne foi que tout ici ne consiste pas dans l'imagination, que nos sens même en sont juges. Il nous fait remarquer que le philosophe orgueilleux, qui dans la crise de ses douleurs s'écriait : Tu as beau faire, douleur, je n'avouerai jamais que tu sois un mal, montrait par cette exclamation même, qu'il ressentait vivement les impressions qu'il affectait de mépriser.

Il ajoute deux observations qui demandent à être bien saisies : l'une, que la crainte de la mort ajoute infiniment à nos douleurs, et nous les fait supporter plus impatiemment ; l'autre, que la douleur emprunte sa principale force de notre lâcheté, et, pour nous servir de ses propres termes, « s'enorgueillit souvent de nous voir trembler sous elle ».

Quelqu'empire que puisse avoir la douleur, il sera toujours vrai de dire que la fermeté et le courage atténuent

Digitized by Google

ses effets, que la crainte et la pusillanimité les aggravent et les redoublent.

CHAPITRE XLI.

De ne communiquer sa gloire.

Montaigne, d'après les plus graves autorités, affirme que « nous prêtons nos biens et nos vies aux besoins de nos amis ; mais de communiquer son honneur et d'étrenner autrui de sa gloire, il ne se voit guères ».

De toutes les rêveries du monde, la plus universellement reçue est, suivant lui, le soin de la réputation et de la gloire, que « nous épousons jusqu'à quitter les richesses, le repos, la vie et la santé, qui sont biens effectuels et substancieux, pour suivre cette vaine image et cette simple voix, qui n'a ni corps ni prise ».

On a beau dire que la renommée, qui paraît si ravissante, et qui par la douceur de sa voix enchante les faibles mortels, n'est qu'un écho, un songe, ou plutôt l'ombre d'un songe qui se dissipe et s'évanouit en un moment, chaque homme en est jaloux : les philosophes, et ceux même qui ont affecté de la mépriser, cherchent à tirer de la gloire de ce mépris même, et placent leurs noms à la tête des livres qu'ils ont écrits, pour la combattre et la désavouer. La raison qu'il en donne est « qu'elle a ses racines si vives en nous, qu'il ne sait si jamais aucun s'en est pu nettement décharger ». Il termine en citant pour et contre nombre d'exemples auxquels on pourrait en ajouter beaucoup d'autres assez généralement connus, et qui fourniraient la preuve que des écrivains peu favorisés de la fortune ont refusé ses dons, plutôt que sacrifier la gloire qu'ils avaient à se promettre de leurs productions.

Digitized by Google

CHAPITRE XLII.

De l'inégalité qui est entre nous.

Plutarque, parlant des qualités qui distinguent et différencient les âmes, ne trouvait pas une aussi grande différence de bête à bête que d'homme à homme.

Montaigne enchérit sur cette idée et croit « qu'il y a plus de distance de tel homme à tel homme qu'il n'y en a de tel homme à telle bête, et qu'il y a autant de degrés d'esprit qu'il y a d'ici au ciel de brasses, et autant innumérables. »

Par une de ces digressions qui lui sont familières et qu'il qualifie d'à propos, il attaque une erreur malheureusement très commune, c'est d'estimer et d'apprécier les hommes, non pas par eux-mêmes, mais par tout ce qui les entoure et leur est absolument étranger, et pour se servir de ses termes : Nous les estimons *tout enveloppés et empaquetés*. « C'est merveille, que sauf nous, aucune chose ne s'estime que par ses propres qualités. C'est le fourreau que nous estimons et non l'épée. » Il reproduit cette idée sous plusieurs faces différentes.

Pour désabuser le crédule vulgaire sur le prétendu bonheur des grands de la terre, il considère que, vu derrière le rideau, ce ne sont que des hommes ordinaires, agités par toutes les passions qui tyrannisent les faibles mortels et sujets comme eux à toutes les infirmités qui les assiègent.

Il va plus loin : Il prétend que leurs principaux avantages ne sont qu'imaginaires, et qu'ils éprouvent des misères de toute espèce et des inconvénients réels.

Digitized by Google

Il observe que la satiété et l'abondance émoussent tous leurs plaisirs, que les incommodités attachées à leur rang, les enveloppent d'une fâcheuse presse et les constituent comme prisonniers dans les limites de leur pays, que dans la jouissance des voluptés même, les rois sont de pire condition que les hommes privés, d'autant que l'aisance et la facilité leur ôtent *l'aigre-douce pointe* que nous y trouvons. Pour appuyer cette assertion, il se sert de la comparaison suivante : « Celui qui ne se donne pas le loisir d'avoir soif, ne saurait prendre plaisir à boire. »

Il nous fait remarquer que les princes sont privés des douceurs de l'amitié, qu'il n'en peut exister où il y a si peu de relations et de correspondance, qu'ils ne voient autour d'eux que des hommes fardés ou masqués, des courtisans et de vils flatteurs. Il cite à ce sujet plusieurs traits remarquables.

Le premier est de l'empereur Julien. De bas adulateurs le louaient de faire bonne justice. — Je m'enorgueillirais volontiers de ces louanges, leur répondit-il, si elles venaient de personnes qui osassent accuser ou improuver ce que je fais de mal.

Le second est du grand Alexandre. De méprisables flatteurs s'attachaient à lui persuader qu'il était fils de Jupiter; mais ayant été blessé, et regardant couler le sang de sa plaie : — Eh bien ! qu'en dites-vous ? N'est-ce pas un sang vermeil et purement humain ? Il n'est pas de la trempe de celui qu'Homère fait couler de la plaie des Dieux.

Le troisième est d'Antigonius. Un poëte le qualifiait de fils du soleil; il n'hésita pas à lui répondre : Celui qui vide ma chaise percée sait bien qu'il n'en est rien.

Montaigne fait une réflexion dont nombre d'auteurs se sont prévalu au point qu'elle est passée en maxime.

« Quels que soient les biens dont la fortune nous favo-

Digitized by Google

rise, encore faut-il avoir le sentiment propre à les savourer ; c'est le jouir et non le posséder qui nous rend heureux. »

CHAPITRE XLIII.

Des lois Somptuaires.

Montaigne combat le luxe et les lois qui le favorisent. Il voudrait qu'on le proscrivît sans retour, moins par des prohibitions expresses qui ne serviraient qu'à le mettre en crédit, que par l'avilissement et le mépris dont on le frapperait par des lois indirectes qui défendraient à toute espèce de gens, sauf aux bateleurs et aux courtisanes, le cramoisi et l'orfèvrerie. L'exemple de la part des souverains surtout est à ses yeux le moyen le plus efficace ; ils semblent commander ce qu'ils font eux-mêmes.

Il applaudit aux lois de Zeleucus qui défendaient à tout autre qu'aux femmes publiques de porter des joyaux d'or ou des robes enrichies de broderies. Il attaque avec raison différents abus qui existaient de son temps, tels que la manière de se vêtir « qui montre si à découvert nos membres occultes, ces pourpoints qui nous font tous autres que nous sommes, ces longues tresses de poil efféminées, cet usage de baiser ce que nous présentons à nos compagnons et nos mains en les saluant, celui de porter l'épée dans une assemblée publique ou de s'y présenter tout esbraillé. » Il veut surtout, d'après les lois de Platon, qu'on ne laisse pas à la jeunesse la liberté de changer sans cesse la forme de ses vêtements, ses exercices, de faire des railleries indirectes contre les modes qu'ils ont quittées et celles qui les suivent ; « tout occupés de ces nouvelletés, ils négligent les choses essentielles et leurs mœurs se corrompent. » Il ne

Digitized by Google

rejette pas les marques de distinction ; il les croit, au contraire, nécessaires dans un état, et ne proscrit que celles qui tendent à la corruption des mœurs.

CHAPITRE XLIV.

Du Dormir.

La pensée que Montaigne présente à l'entrée de ce chapitre paraîtra d'abord obscure, mais avec quelqu'attention on la saisira parfaitement.

« La raison nous ordonne bien d'aller toujours même chemin, mais non toutefois même train, et quoique le sage ne doive donner aux passions humaines de se fourvoyer de la droite carrière, il peut bien, sans intérêt de son devoir, leur quitter aussi cela, d'en hâter ou retarder son pas, et ne se planter comme un colosse immobile et impassible. Quand la vertu même serait incarnée, je crois que le pouls lui battrait plus fort allant à l'assaut qu'allant dîner : voire il est nécessaire qu'elle s'échauffe et s'esmeuve. »

Montaigne est bien éloigné de supposer que le sage peut quelquefois s'écarter des sentiers de l'honneur et de la vertu, il fait entendre seulement que, sans blesser ses devoirs et sans dévier de ses principes, il peut hâter ou retarder son pas. C'est dire équivalemment qu'il peut admettre les tempéraments que l'humanité commande, que les circonstances autorisent et céder jusqu'à certain point aux impulsions de la nature.

Ce préambule de Montaigne ne sert qu'à préparer le lecteur à ce qu'il va dire relativement au sommeil.

Il a remarqué comme chose rare « que de grands per-

Digitized by Google

sonnages dans les plus hautes entreprises et importantes affaires, se tenaient si entiers dans leur assiette, que de n'en accourcir pas seulement leur sommeil. » Il en donne nombre d'exemples, entr'autres celui d'Alexandre-le-Grand qui, le jour assigné pour la bataille contre Darius, dormit si profondément qu'on fut obligé de l'éveiller.

Et celui de l'empereur Othon qui, ayant résolu de se tuer, « après avoir mis ordre à ses affaires, n'attendant plus que le moment où chacun de ses amis se serait retiré pour être plus libre, se prit si profondément à dormir, que ses valets de chambre l'entendirent ronfler. »

Il assimile ce fait à celui de Caton, dont le calme fut aussi profond. Il cite le trait du jeune Marius, qui lui paraît bien plus extraordinaire : « Le jour de sa dernière journée contre Scylla, après avoir ordonné son armée et donné le mot et signe de la bataille, il se coucha à l'ombre sous un arbre pour se reposer, et s'endormit si serré, qu'à peine se put-il éveiller de la route et fuite de ses gens, n'ayant rien vu du combat ; et disent que ce fut pour être si extrêmement aggravé de travail et faute de dormir, que nature n'en pouvait plus. »

A ce propos, ajoute-t-il, les médecins aviseront si le dormir est si nécessaire que notre vie en dépende, et d'après Hérodote, il assure qu'il y a des nations auxquelles les hommes dorment et veillent par demi-année ; mais on a très-bien compris que Hérodote ne parle de ce fait que par ouï-dire, et que cet historien l'avait pris trop littéralement, qu'il voulait seulement faire entendre que les peuples qui habitent sous le pôle, sont privés pendant six mois de la lumière du soleil, et qu'ils en jouissent ensuite pendant six mois consécutifs.

Les réflexions à faire ici sont que le sage, sans quitter le même chemin, ne doit pas se tenir totalement inactif, mais

Digitized by Google

suivre de l'œil les évènements, pour se garantir des surprises, et profiter des chances favorables.

Il est des âmes si élevées, si supérieures aux évènements, qu'elles regardent avec indifférence la mort qui les attend, sans éprouver d'interruption dans leur sommeil, tandis que des âmes faibles et pusillanimes, vivement agitées par la crainte, en perdent le dormir. Rien ne démontre mieux combien tous les extrêmes sont dangereux, et que l'on doit s'en garantir.

CHAPITRE XLV.

De la bataille de Dreux.

A l'occasion de cette bataille, donnée en 1552, sous le règne de Charles IX, et gagnée par la valeur et la sage conduite du duc de Guise, Montaigne fait une observation très importante sur la tactique militaire, savoir, « que le but et la visée, non-seulement d'un capitaine, mais de chaque soldat, doit regarder la victoire en gros, et que nulles occurrences particulières, quelqu'intérêt qu'il y ait, ne le doivent divertir de ce point là. » Il s'appuie sur la conduite du duc de Guise qui préféra de souffrir et supporter d'abord un échec assez grand pour jouir ensuite de tous les avantages qu'il pouvait se promettre, ce qui lui fit obtenir un très grand succès.

Il rapporte un fait semblable de Philopémène contre Machanidas, ce qui fait dire à notre auteur : « Ce cas est germain à celui de M. de Guise. »

Digitized by Google

CHAPITRE XLVI.

Des Noms.

Montaigne annonce avec raison qu'il va faire ici une *galimafrée* de divers articles ; le lecteur reconnaîtra en effet qu'il s'abandonne totalement à son genre et à sa manière d'écrire par *sauts et par bonds* ; mais l'on pourra néanmoins recueillir ici d'utiles et piquantes vérités. Non-seulement il est très avantageux « d'avoir un beau nom, c'est-à-dire crédit et réputation, il y a encore quelque commodité à avoir un nom qui puisse aisément se prononcer et mettre en mémoire, car les rois et les grands nous en connaissent plus facilement et oublient moins volontiers ; et de ceux même qui nous servent, nous commandons plus ordinairement et employons ceux desquels les noms se présentent le plus facilement à la langue. » Il s'autorise de Socrate qui estime digne du soin paternel de donner un beau nom aux enfants.

Il se moque d'un gentilhomme, son voisin, qui, enthousiasmé du vieux temps, « n'oubliait pas de mettre en compte la fierté et magnificence des noms de l'antique chevalerie, Dom Grumedan, Quidragan, Agésilan, et qu'à les ouïr seulement sonner, il sentait qu'ils avaient été bien autres gens que Pierre, Guillot et Michel. »

Il censure avec raison la mauvaise habitude de changer de nom, par caprice, par orgueil, ou sous prétexte de la plus mince possession de terre, ce qui fait perdre totalement l'origine des familles, et expose souvent les individus qui s'arrogent ces nouveaux noms, à être méconnus dans leur pays même, ou à de piquantes et amères plaisanteries.

Digitized by Google

CHAPITRE XLVII.

De l'incertitude de notre jugement.

Montaigne, au lieu de parler, comme le porte son texte, de l'incertitude de notre jugement, considérée en elle-même, se restreint à des opérations militaires, et principalement au point de savoir quand il est utile et avantageux au vainqueur de profiter sans ménagement du fruit de sa victoire, ou quand il lui est nuisible et désastreux de trop se prévaloir de ses avantages, et de réduire son ennemi au désespoir; ce qui lui fait dire que la nécessité est une violente maîtresse d'école, que le désespoir peut opérer ce que le courage n'avait pu faire.

Il ouvre ce chapitre par un texte d'Homère, qui affirme que dans toutes les choses il y a de quoi parler pour et contre; aussi le lecteur pourra-t-il remarquer que notre auteur ne prend décidément aucun parti, que les différents faits qu'il cite autorisent l'une et l'autre opinion. Sans analyser tous les exemples qu'il rapporte, nous nous bornerons à indiquer les réflexions importantes qu'il fait naître.

L'expérience, suivant lui, prouve que la fortune seconde tantôt l'un, tantôt l'autre parti; qu'elle ne favorise pas toujours la bonne cause, et qu'elle ne s'asservit point aux règles de la prudence.

Nec fortuna probat causas, sequiturque merentes.

L'observation la plus digne de méditation, est celle qu'il fait d'après Manillius, qu'il y a une providence supérieure qui nous maîtrise, et qui tient sous sa dépendance tous les événements humains.

Digitized by Google

Il examine ensuite s'il vaut mieux tenir les soldats richement et pompeusement armés, ou seulement pourvus de l'absolu nécessaire. Il appuie d'autorités l'une et l'autre opinion, et cite un trait remarquable: Antiochus montrant à Annibal l'armée pompeuse et magnifique qu'il préparait contre les Romains, lui demanda si ceux-ci se contenteraient de cette armée. — S'ils s'en contenteront, répondit-il, vraiment oui, pour avares qu'ils soient.

CHAPITRE XLVIII.

Des destriers.

Ce chapitre comprend une suite de faits sur d'anciens usages relatifs à la manière de dresser les chevaux, de s'en servir, soit en paix, soit en guerre; on y trouve aussi la comparaison des armes des anciens avec les nôtres.

Montaigne raconte que les Romains appelaient Destriers *funales* ou *dextrarios*, les chevaux qui se menaient à droite ou à relais, pour les reprendre tout frais au besoin; ce sont ceux que nous nommons aujourd'hui *chevaux de main*. Ces mêmes Romains appelaient *desultorios equos* « des chevaux dressés de façon que courant de toute leur raideur, accouplés côte à côte, à côté l'un de l'autre, sans bride, sans selle, des gentilshommes romains, voire tous armés au milieu de la course, se jetaient et rejetaient de l'un à l'autre. »

Il parle ensuite de la surprise qu'il a éprouvée « en voyant un cheval dressé à manier à toute main, avec une baguette, la bride avallée sur ses oreilles, ce qui était ordinaire aux Massilliens qui se servaient de leurs chevaux sans selle et sans bride ».

Digitized by Google

Il ajoute : J'ai vu un bomme donner carrière à deux pieds sur sa selle. démonter sa selle, et au retour la relever, raccommoder et s'y rasseoir, fuyant toujours à bride avallée, ayant passé par dessus un bonnet, et tirer par derrière de bons coups de son arc, amasser ce qu'il voulait, se jetant d'un pied à terre, tenant l'autre en étrier, et autres pareilles singeries de quoi ils vivaient ».

Il continue ainsi : « On a vu de mon temps à Constantinople, deux hommes sur un cheval, lesquels, en sa plus raide course, se rejetaient tour à tour à terre et puis sur la selle, et un qui seulement des dents bridait, enharnachait son cheval ; un autre qui, entre deux chevaux, un pied sur une selle, l'autre sur l'autre, portant un second sur ses bras, piquait à toute bride, ce second tout debout sur lui, tirant en la course des coups bien certains de son arc ; plusieurs qui les jambes contre mont donnaient carrière la tête plantée sur leurs selles entre les pointes des cimeterres attachés aux harnois ».

Ceux qui ont vu les exercices des écuyers modernes avoueront qu'ils ne l'ont cédé à aucun des anciens par la force, la vitesse, l'adresse et la légèreté.

Montaigne passe en revue les différentes manières de combattre, soit à pied, soit à cheval, il parle aussi des *engins* et machines de guerre en usages chez différentes nations.

CHAPITRE XLIX.

Des coutumes anciennes.

Montaigne ouvre ce chapitre par une réflexion très-vraie, et qui peut se renouveler chaque jour, sur la singularité et la promptitude des effets de la mode, surtout parmi

Digitized by Google

les Français, où l'imagination peut à peine fournir à cette nouveauté. Les formes ci-devant dédaignées reviennent en crédit, et celles-ci sont bientôt méprisées à leur tour ; ce qui a fait dire qu'en vain Montaigne a montré aux Français l'incertitude, l'inconstance, la faiblesse de leurs jugements sur ce qu'ils appellent modes ; leur mobilité à cet égard subsiste toujours. Volontaires esclaves de cette fantaisie, ils n'ont point cessé d'en être le jouet, et paraissent l'être encore plus aujourd'hui qu'autrefois.

Montaigne rappelle ensuite des modes anciennes en les comparant aux nôtres. « afin qu'ayant en l'imagination, cette continuelle variation des choses humaines, nous en ayons le jugement plus éclairci et plus ferme ». C'est au lecteur à comparer ; il remarquera sans doute avec Montaigne, que le luxe, les recherches, les raffinements en tous genres ont été anciennement portés aussi loin qu'ils le sont aujourd'hui, et observera avec lui qu'en toutes sortes de magnificences, de débauches, d'inventions voluptueuses, de mollesses et de somptuosités, nous n'oublions rien pour les égaler, « car notre volonté est bien aussi gâtée que la leur, mais notre sufffisance n'y peut arriver, Nos forces, continue-t-il, ne sont non plus capables de les joindre en ces parties là, vicieuses qu'aux vertueuses : » la raison qu'il en donne doit être bien saisie, c'est que les unes et les autres partent d'une vigueur d'esprit sans comparaison plus grande en eux qu'en nous, et les âmes à mesure qu'elles sont moins fortes, ont d'autant moins de moyens de faire ni fort bien ni fort mal.

Digitized by Google

CHAPITRE L.

De Démocrite et d'Héraclite.

Les pensées de Montaigne sont si pressées, si vives, si énergiques dans ce chapitre, qu'elles ne peuvent être bien rendues que par lui-même ; il semble laisser de côté et Démocrite et Héraclite, pour parler d'abord du jugement, qui, suivant lui, « est un outil propre à tous les objets, et qui sert partout ». On reconnaîtra particuliérement ici l'auteur tel que nous l'avons annoncé, tel qu'il s'est dépeint lui-même.

« Si c'est un sujet que je n'entende point, à cela même je l'essaie, sondant le gué de bien loin, et puis le trouvant trop profond pour ma taille je me tiens à la rive ; et cette reconnaissance de ne pouvoir passer outre, c'est un trait de son effet, ouï de ceux dont le jugement se vante le plus. Tantôt à un sujet vain et de néant, j'essaie voir s'il trouvera de quoi lui donner du corps et de quoi l'appuyer, l'étançonner. »

Sa manière d'écrire se trouve en résumé dans le morceau suivant : « De cent membres et visages qu'à chaque chose, j'en prends un, tantôt à lécher seulement, tantôt à effleurer, et par fois pincer jusqu'à l'os ; j'y donne une pointe, non pas le plus largement, mais le plus profondément que je sais, et aime plus souvent à les saisir par quelque lustre inusité ».

Après avoir fait une digression sur le jeu d'échecs, qu'il haïssait et fuyait parce qu'il nous attachait sérieusement, « ayant honte d'y fournir l'attention qui suffirait à quelques bonnes choses ». Il ajoute que toutes les passions s'exercent dans le jeu, « la colère, le dépit, la haine, l'impatience, et

Digitized by Google

une véhémente ambition de vaincre en chose en laquelle il serait plus excusable de se rendre ambitieux d'être vaincu ». La raison qu'il en donne est que la précellence rare et au-dessus du commun, messied à un homme d'honneur, en choses frivoles. De là il conclut que « chaque parcelle, chaque occupation de l'homme l'accuse et le montre également ».

Il revient enfin à Démocrite et à Héraclite. « Le premier, trouvant vaine et ridicule l'humaine condition, ne sortait en public qu'avec un visage riant et moqueur ; le second, ayant pitié et compassion de cette même condition, en portait le visage continuellement triste et les yeux chargés de larmes ». Montaigne aime mieux l'humeur du premier, non parce qu'il est plus plaisant de rire que de pleurer, mais parce qu'elle est plus dédaigneuse, et qu'elle nous condamne plus que l'autre ; car il semble que nous ne pouvons jamais être assez méprisés selon notre mérite. Il va plus loin, il estime que la plainte et la commisération sont mêlées à quelque estimation de la chose, tandis qu'on n'attache aucun prix à celle dont on se moque.

CHAPITRE LI.

De la vanité des paroles.

Montaigne fait sentir le ridicule de ces discoureurs indiscrets, de ces mauvais rhéteurs qui sacrifient tout à une vaine ostentation de paroles. Il plaisante celui qui disait que son métier était, « de choses petites les faire paraître et trouver grandes » ; il le compare à un cordonnier qui sait faire de grands souliers à un petit pied.

Il nous rappelle que les fameuses républiques de Thè-

Digitized by Google

bes, de Lacédémone ne faisaient pas grand cas des orateurs; que Socrate et Platon regardaient cet art comme n'étant propre qu'à tromper et flatter; que les mahométans défendaient cette instruction à leurs enfants, en raison de son inutilité; que les Athéniens, s'apercevant combien cet usage était pernicieux, ordonnèrent que sa principale partie, qui était d'émouvoir les affections, fût ôtée, ainsi que les exordes et les péroraisons.

Il regarde cet art comme un outil inventé pour manier et agiter une tourbe et une populace déréglée, ou comme un remède qui ne s'emploie, ainsi qu'on le fait en médecine, que dans les états malades. Cependant il est forcé de convenir que dans ces républiques on voit peu de personnes qui se soient poussées en grand crédit sans le secours de l'éloquence. Il s'autorise de Pompée, de César, de Crassus, Lucullus, Lentulus, Metellus, qui, par ce moyen plus que par les armes, sont parvenus au plus haut degré d'autorité.

Il constate que « l'éloquence a fleuri le plus à Rome, lorsque les affaires ont été en plus mauvais état, et que l'orage des guerres civiles les agitait, comme un champ libre et indompté porte les herbes plus gaillardes ».

Pour tourner en ridicule l'éloquence déplacée, il cite l'exemple d'un maître d'hôtel du cardinal Caraffe, qui lui fit « un discours *de science de gueule* avec une gravité et contenance magistrale, comme s'il eût parlé de quelque grand point de théologie, ou de quelques affaires importantes d'un empire ».

Il attache le même ridicule à ces architectes qui s'enflent « de ces gros mots de pilastres, architraves, corniches, d'ouvrages corinthiens, doriques et autres semblables, tandis qu'il ne s'agit que des chétives pièces de la porte de sa cuisine ».

Digitized by Google

Il n'oublie point l'affectation de ces prétendus orateurs ou grammairiens, qui n'ont dans la bouche que les mots de métonimie, métaphore, allégorie et autres tels noms de la grammaire, qui semblent annoncer qu'on parle de quelque forme de langage fin, poli et délicat. Il regarde cette *piperie* « comme voisine à celle d'appeler les offices de notre état par les titres superbes des Romains, encore qu'ils n'aient aucune ressemblance de charge, encore moins d'autorité et de puissance ».

Il dit qu'on reprochera à son siècle « d'employer indignement les surnoms les plus glorieux dont l'antiquité ait honoré un ou deux personnages en plusieurs siècles ».

Montaigne censure avec raison la vaine ostentation, la pompe, l'enflure des mots, l'affectation dans le langage, l'érudition déplacée et tout ce qui sort des bornes de la raison. Quant à la véritable éloquence, elle peut être regardée comme un des plus précieux dons de la nature ; c'est d'elle seule que l'on tient le vrai talent, l'art sublime de convaincre, de toucher, d'émouvoir ; l'étude, l'usage, les règles peuvent la perfectionner, mais ne la donnent pas.

CHAPITRE LII.

De la parcimonie des anciens.

Montaigne, pour prouver que les anciens Romains se contentaient du stricte nécessaire, et proscrivaient toute espèce de luxe, cite, d'après Valère Maxime, le trait si connu d'Attilius Régulus, général de l'armée romaine en Afrique, dont la famille vivait sur sept arpents de terre, qu'un valet de labourage faisait valoir ; celui-ci s'étant enfui avec les outils d'agriculture, ce général, au milieu de sa

Digitized by Google

gloire et de ses victoires, se vit obligé de demander à la République son rappel pour mettre ordre à ses affaires et pourvoir à la subsistance de sa femme et de ses enfants ; ce qui décida le Sénat à commettre quelqu'un à la conduite de son modique patrimoine, et à statuer que sa femme et ses enfants seraient nourris aux dépens du public.

Il rapporte aussi le trait du vieux Caton, consul, qui, revenant d'Espagne, vendit son cheval de service, pour épargner l'argent qu'il lui en aurait coûté pour le ramener par mer en Italie. Il ajoute, qu'étant au gouvernement de Sardaigne, il faisait ses visites à pied, n'ayant avec lui qu'un officier public qui lui portait sa robe et un vase à faire des sacrifices, et que le plus souvent il portait sa malle lui-même.

Il fait aussi remarquer que les gens les plus distingués dans la république, se contentaient d'un très-petit nombre de domestiques. Cependant, pour ne point porter la censure à l'excès et se renfermer dans de justes bornes, il convient que le sage doit se conformer aux temps et aux mœurs.

CHAPITRE LIII.

D'un mot de César.

Montaigne prélude à son texte par une grande et importante vérité, savoir : que « si nous employions le temps que nous mettons à contrôler autrui, à nous considérer nous-mêmes, à scruter nos plus secrètes pensées, à fouiller dans le fond de nos cœurs, nous sentirions aisément combien toute notre contexture est bâtie de pièces faibles et défaillantes. »

Digitized by Google

En effet, quand on s'étudie soi-même, on est vraiment étonné de découvrir les misères, les faiblesses, les contrastes qui sont l'apanage de la triste humanité.

Notre auteur en recherche les causes, et il trouve d'abord que « c'est un singulier témoignage d'imperfection de ne pouvoir rasseoir notre contentement en aucune chose, d'être dans l'impuissance de choisir, même par nos désirs et l'effet de notre imagination, ce qu'il nous faut ». De là, suivant lui, est survenue entre les philosophes, cette éternelle et interminable dispute, pour fixer en quoi consiste le souverain bien de l'homme.

Il poursuit ainsi : « Quoi que ce soit qui tombe en notre connaissance et jouissance, nous sentons qu'il ne nous satisfait pas, et allons béant après les choses à venir et inconnues, d'autant que les présentes ne nous satisfont point ; non pas à mon avis qu'elles n'aient de quoi nous satisfaire, mais c'est que nous les saisissons d'une manière fausse et déréglée. »

Il en donne encore une autre raison, savoir, que « notre appétit est irrésolu et incertain ; il ne sait rien tenir ni rien jouir de bonne façon ». C'est dire qu'il ne sait ni posséder, ni jouir convenablement.

Pour donner plus de développement à cette idée, il fait remarquer que l'homme se persuade que cette irrésolution dans ses vœux, ce défaut de contentement vient du vice des choses qu'il possède, ce qui le porte à en désirer d'autres qui lui sont totalement inconnues, vers lesquelles il dirige ses espérances en les prenant en honneur et révérence, comme dit César ; tel est le mot annoncé dans le titre.

Il faut en revenir à la réflexion de Lucrèce, citée par Montaigne ; les hommes ont à peu près tout ce qui leur est nécessaire, mais quelqu'heureuse que soit leur position, ils

Digitized by Google

sont rongés de chagrin, et se plaignent avec amertume de leur état; ce qui a fait dire à Epicure que tout le mal vient du vase qui, étant gâté, aigrit et corrompt tout ce qu'on y verse de plus exquis.

CHAPITRE LIV.

Des vaines subtilités.

Montaigne censure ici ces occupations subtiles, mais frivoles et vaines, par le moyen desquelles les hommes cherchent quelquefois à acquérir de la considération et de la célébrité. Il cite à cet égard, les poëtes qui font des vers commençant par une même lettre, entr'autres les poëtes Grecs qui, en allongeant ou accourcissant leurs vers, représentent tel ou tel être sensible.

Telle était, ajoute-t-il, la science de celui qui s'amusa à compter en combien de sortes se pouvaient ranger les lettres de l'alphabet, et qui y trouva le nombre incroyable que l'on voit dans Plutarque.

Il n'oublie pas la ridicule application de cet homme qui s'exerçait fort sérieusement à faire passer par le trou d'une aiguille des grains de mil, en les jetant d'assez loin, sans en manquer un, et que César récompensa plaisamment, suivant son mérite, en lui faisant donner deux ou trois minots de mil, afin qu'un si bel art ne demeurât pas sans exercice.

L'auteur fait ici une réflexion aussi sage que vraie; « c'est un témoignage merveilleux de la faiblesse de notre jugement, qu'il recommande les choses par la rareté, ou nouvelleté ou encore par difficulté, si la bonté et utilité n'y sont jointes ».

Digitized by Google

Il nous apprend qu'un jour on fit chez lui le défi amusant à qui pourrait trouver plus de choses qui se tinssent par les deux extrémités, tels que les mots *Sire, Dame,* qui s'appliquent aux deux extrêmes, laissant intactes les intermédiaires. Là-dessus il cite Démocrite qui disait que les Dieux et les bêtes avaient le sentiment plus aigu que les hommes qui sont au moyen étage, et il observe que la peur extrême et l'extrême ardeur du courage troublent également le ventre et le lâchent.

Après quelques autres citations, il nous fait remarquer que « la bêtise et la sagesse se rencontrent en même point de sentiment et de résolution à la souffrance des accidents humains, avec cette différence que les sages gourmandent et commandent le mal, et les autres l'ignorent. Ceux-ci sont en-deça des accidents, les autres au-delà ».

Il a très-bien vu que l'enfance et la décrépitude se rencontrent en imbécilité de cerveau, l'avarice et la profusion en pareil désir d'attirer et d'acquérir ; il est important de nous bien convaincre que rien n'est si utile et si précieux que la manière d'employer le temps, en se livrant à des occupations convenables, également profitables à nous-mêmes et aux autres ; car il est à peu près égal de ne rien faire ou de faire des riens ; ces riens subtilement élaborés et travaillés, déshonorent l'esprit ; le sot en est la dupe, et le savant en rit. On a comparé avec raison les sciences inutiles à ces toiles d'araignées qui, quoique travaillées avec art et dans la plus grande perfection, sont toujours méprisées et méprisables.

Digitized by Google

l'on doit éviter, parce que rien ne peut ensuite réveiller les sens émoussés et produire les agréables sensations que les parfums peuvent nous procurer. En un mot, il faut en tout user et ne point abuser, sans jamais aller trop loin dans la recherche du luxe et de la mollesse.

CHAPITRE LVI.

Des Prières.

Montaigne, en annonçant qu'il propose des rapsodies, des fantaisies informes et irrésolues, comme font ceux qui publient des questions douteuses, répand le plus grand intérêt sur la matière qu'il traite. Il attaque de front et avec autant de réserve que de sagacité les erreurs, les contradictions, les inconséquences où nous tombons si fréquemment lorsque nous adressons des prières à l'Être suprême. Ces erreurs sont communes à tous les cultes, à toutes les religions, ou plutôt c'est un véritable abus commun à toutes les sectes religieuses ; il est important de l'exposer au grand jour.

Pour se garantir des persécutions du faux zèle et du fanatisme qui ont été à redouter dans tous les temps, il commence par une profession de foi solennelle sur la pureté de ses vues, de ses intentions, sur sa soumission parfaite à l'église catholique, apostolique et romaine, dans laquelle il proteste vouloir vivre et mourir.

Peu de personnes connaissent la nature, le vrai caractère de la prière, et les dispositions où l'on doit être lorsque l'on prie. Cependant les législateurs et les philosophes même de l'antiquité ne s'étaient pas dissimulé ce qu'elle

Digitized by Google

devait être, ce qui en formait le mérite, l'essence et l'efficacité.

Les lois des douze tables ordonnent de n'approcher des dieux qu'avec une âme pure et des intentions pieuses, ce qui leur est plus agréable que de riches offrandes, et déclarent que Dieu même sera le vengeur des outrages qu'on lui fera, si l'on agit autrement : *Divos adeunto caste ; pietatem adhibento, opes amovento. Qui secus faxit Deus ipse vindex erit.*

Les philosophes voulaient qu'on se contentât de demander simplement aux dieux ce qui est bon, parce qu'ils savent mieux que nous ce qui nous convient, et quelles choses sont véritablement bonnes; ce que Juvénal exprime avec précision : « Bornons-nous à demander une âme saine dans un corps sain ».

Sénèque a enchéri sur cette pensée en disant : Vivez avec les hommes comme étant vus des dieux, et priez les dieux comme étant entendus des hommes. Les pytagoriciens voulaient que les prières fussent publiques et entendues de chacun, afin qu'on ne demandât point de choses indiscrètes et injustes.

Montaigne, pour caractériser la vraie prière, la considère « comme une religieuse réconciliation de nous à Dieu, qui ne peut tomber en une âme impure et soumise lors même à la domination de Satan ». Il compare celui qui, dans cet état, implore l'assistance divine à un coupeur de bourses, qui appellerait la justice à son aide, ou à ceux qui profanent le nom de Dieu en témoignage du mensonge. Il va plus loin encore, et dit que « l'assiette d'un homme, mêlant une vie exécrable à la dévotion, semble aucunement plus condamnable que celle d'un homme conforme à soi et dissolu partout ».

Quel est l'homme sensé qui, au moment d'adresser ses

Digitized by Google

vœux au ciel, ne se dit pas intérieurement : Que veux-tu, qu'oses-tu demander, lors même que tu crains d'être exaucé, et que tu n'as nulle intention de changer de vie ?

Suivant lui, il est peu d'hommes qui osassent mettre en évidence leurs prières secrètes et les vœux qu'ils adressent à la divinité. Il ne faut donc pas s'étonner si quelquefois elle nous exauce dans sa colère.

Si celui qui prie est malheureusement plongé dans l'habitude du vice, il ne peut implorer la divinité que pour lui demander son aide à l'effet de sortir de l'état où il se trouve. Mais il doit être dans l'intention sincère de faire tous ses efforts pour réformer sa conduite et ses mœurs.

C'est alors qu'il est vrai de dire que le malheureux qui prie est déjà, sinon consolé, du moins soulagé par la confiance qu'il témoigne en la bonté suprême : une douce espérance se glisse dans son cœur, ranime ses forces, son courage, et verse un baume salutaire sur ses plaies.

Si celui qui prie est assez heureux pour marcher déjà dans le sentier de la vertu, il ne doit demander la protection du ciel que pour obtenir la persévérance et se garantir des faiblesses humaines.

Montaigne dit que la plus grande des inconséquences est de recourir à Dieu dans toutes nos entreprises, bonnes ou mauvaises, et dans toutes nos actions, quelque vicieuses qu'elles soient, sans considérer si les vœux que nous faisons sont justes ou injustes, comme si nous pouvions oublier que sa clémence et sa justice sont inséparables, ce qui lui fait dire « que par telles demandes nous lui présentons nous-mêmes les verges pour nous châtier. »

Il ne conteste point à l'église le droit d'étendre et de diversifier les prières pour l'instruction des fidèles ; il prétend même « que la patenôtre que nous tenons de la bonté divine, mérite une faveur particulière ; qu'elle dit

Digitized by Google

tout ce qu'il faut, qu'elle est très propre à toute occasion. » C'est l'unique prière qu'il avait adoptée et qu'il répétait souvent.

Pour rendre plus sensibles les inconséquences dont il a parlé, il nous fait remarquer que dans la patenôtre nous disons à Dieu de nous pardonner nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés, tandis que nous avons l'âme encore remplie de fiel, d'amertume et d'un ardent désir de vengeance. Il poursuit ainsi :

« L'avaricieux le prie pour la conservation vaine et superflue de ses trésors ; l'ambitieux pour ses victoires et la conduite de sa fortune ; le voleur l'appelle à son aide pour franchir le hasard et les difficultés qui s'opposent à l'exécution de ses méchantes entreprises, ou le remercier des succès qu'il a obtenus. »

Pour mieux développer sa pensée, il présente l'exemple d'un prince qui, en se rendant chez une femme adultère où il allait habituellement, était forcé de traverser une église, et ne passait jamais dans ce lieu saint, en allant ou retournant, sans faire ses prières et oraisons. « Je vous laisse à juger, dit Montaigne, l'âme pleine de ce beau pensement, à quoi il employait la faveur divine ».

Léandre, qui traversait un bras de mer pour voir une amante adorée, et qui, au milieu des flots agités et d'une affreuse tempête, se bornait à demander aux dieux de ne le noyer qu'au retour, nous paraît moins coupable que ceux qui veulent asservir la divinité à leurs coupables projets.

Un poëte qui vivait avant Platon, faisait cette prière qui nous a été transmise par ce philosophe : « Dieu tout puissant, tout bon, qui connais mes faiblesses, soutiens-moi dans ma carrière ; daigne indifféremment répandre tes largesses sur ceux dont la prière a pénétré les cieux, et

Digitized by Google

sur ceux qui vers toi ne portent point leurs vœux. Daigne encore, ô bonté suprême ! ne point accorder les maux qu'un insensé, dans sa fureur extrême, pourrait te demander. »

Montaigne fait une très longue digression sur la question de savoir, s'il a été utile et avantageux de traduire les saintes écritures en langue vulgaire, et de les mettre dans les mains de tout le monde. Suivant lui, « c'étaient des mystères ; ce sont à présent des bruits et des ébats ». Il pense que ce ne doit pas être l'étude de chacun, « mais seulement celle des personnes que Dieu y appelle, que les méchants et les ignorants y empirent ».

CHAPITRE LVII.

De l'âge.

Montaigne parle ici de l'incertitude et de la brièveté de la vie. Il ne peut admettre la façon de penser de ceux qui établissent sur sa durée, un je ne sais quel cours qu'ils nomment naturel, et qui promettrait quelques années au delà d'un terme quelconque. Il observe qu'ils ne pourraient le faire qu'autant qu'ils auraient un privilège qui les affranchirait des nombreux accidents auxquels chacun de nous est sans cesse exposé.

« C'est une rêverie, une illusion de s'attendre à mourir d'une défaillance de force que l'extrême vieillesse apporte, et de se proposer ce but à notre durée, vu que c'est l'espèce de mort la plus rare de toutes, et la moins en usage. »

Il cite l'exemple de Caton qui, à l'âge de 48 ans, répondit à ceux qui voulaient l'empêcher de terminer ses

Digitized by Google

jours : « Suis-je donc à cette heure dans un âge où l'on puisse me reprocher d'abandonner trop tôt la vie ? »

La réflexion la plus juste et la plus frappante sur la courte durée de la vie, est celle de l'empereur Marc-Antoine : « Si quelque dieu te disait, tu mourras demain au plus tard, tu ne ferais pas grand cas de ce délai, à moins que tu ne sois le plus lâche de tous les hommes, et tu ne serais pas plus aise que ce fût après demain que demain même ; car quel serait ce délai ? » En effet, si l'on regarde l'immensité du temps qui a précédé et qui doit suivre dans cet abîme sans fond qui doit nous engloutir, quelle différence peut-on mettre entre celui qui a vécu 20, 30 ou 60 ans, et celui qui a traversé l'espace d'un siècle ?

Montaigne fait remarquer que les lois même ont adopté cette fausse opinion sur l'attente d'une longue vie, en ne voulant pas « qu'un homme soit capable du maniement de ses biens avant 25 ans, tandis qu'il conservera à peine jusques-là le maniement de sa vie »

A son avis, on n'appelle pas assez tôt les citoyens aux fonctions publiques, et on les fait quitter trop tard. Il dit très plaisamment qu'Auguste, qui à 19 ans avait été maître du monde, voulait qu'on eût 30 ans pour être juge du placement d'une gouttière.

A l'appui de cette opinion, il dit que les âmes sont développées à 20 ans ce qu'elles doivent être, et qu'elles promettent tout ce qu'elles pourront jamais tenir ; que celui qui, à cet âge, n'a pas donné des gages assurés de sa force, n'en produira jamais. La preuve qu'il en donne est que, de toutes les belles actions faites dans les temps reculés et dans celui où il vivait, on peut en compter un plus grand nombre avant 30 ans qu'après ; « que la vivacité, la promptitude, la fermeté et autres qualités plus nôtres, plus importantes et plus essentielles, se fanissent et s'alanguissent

Digitized by Google

après cet âge ». Il remarque que c'est tantôt par le corps, tantôt par l'âme que la vieillesse commence.

Montaigne termine par cette sage réflexion. « Si l'on considère les écueils ordinaires et naturels auxquels notre vie est exposée, on ne doit pas en faire une si grande part à la naissance, à l'oisiveté et à l'apprentissage ».

CHAPITRE LVIII.

De l'inconstance de nos actions.

Montaigne témoigne l'étonnement qu'il éprouve de voir une si étrange contradiction dans les actions humaines ; il lui semble que le cœur de l'homme soit fait pour admettre les incompatibles, ce qui lui donne lieu de dire qu'il a souvent remarqué que les bons auteurs s'opiniâtraient sans raison à former de nous une constante et solide contexture, à choisir une idée principale et universelle, d'après laquelle ils interprétaient toutes les actions du même personnage ou les imputaient à la dissimulation s'ils ne pouvaient assez les tordre pour les faire plier à leurs vues, d'où il conclut avec raison que « qui en jugerait en détail et distinctement pièce à pièce, rencontrerait plus souvent à dire vrai. » Il dit que, dans toute l'antiquité, il est mal aisé de choisir une douzaine d'hommes qui aient dressé leur vie à un certain et assuré train, qui est le principal but de la sagesse.

Telle est, en effet, notre inconstance, que les hommes même les plus fermes et les plus vertueux s'écartent quelquefois de leurs principes et des sentiers que l'honneur et la vertu leur ont tracés. Au lieu de dominer les choses, ce

Digitized by Google

sont les choses qui nous dominent et nous entraînent malgré nous-mêmes.

Recherchant ensuite les causes de notre inconséquence, il les attribue à la perpétuelle mobilité de nos humeurs qui varient comme les mouvements du temps. Si l'on réunit à cette première cause celles qui naissent infailliblement de la différence des saisons, des âges et des positions où nous nous trouvons, on sera peut-être plus étonné de voir encore quelques personnes assez fermes pour suivre constamment les conseils de la sagesse : « Nous n'allons pas, on nous emporte comme les choses qui flottent, tantôt doucement, tantôt avec violence, selon que l'eau est irritée ou bonace. »

Le portrait qu'il trace de lui-même peut à son avis s'appliquer à bien d'autres. Il ne dissimule pas que toutes les contrariétés se trouvent en lui, suivant les occurrences : « Honteux, insolent, chaste, luxurieux, bavard, taciturne, laborieux, délicat, ingénieux, hébêté, chagrin, débonnaire, menteur, véritable, savant, ignorant, libéral, avare et prodigue, tout cela, je le vois en moi, aucunement selon que je me vire, et quiconque s'étudie bien attentivement, trouve en soi et en son jugement même cette volubilité et cette discordance. »

Pour donner plus d'étendue à ses réflexions, il rapporte quelques exemples et pose en principe que la vertu ne veut être suivie que pour elle-même, que si l'on emprunte parfois son masque, elle nous l'arrache du visage à la première occasion, que pour juger un homme il faut suivre longuement et curieusement sa trace, et voir si la variété des occurrences lui fait changer de voie et hâter ou ralentir sa marche. Il conclut que nous sommes tous d'une contexture si informe et si diverse, que chaque pièce, chaque moment fait son jeu, et qu'il se trouve autant de différence

Digitized by Google

de nous à nous-mêmes, que de nous à autrui. Delà cette étrange variété d'opinions, cette fluctuation continuelle dans nos jugements qui tient de si près à celle de nos humeurs et ne permet pas de douter de l'influence du physique sur le moral.

CHAPITRE LIX.

De l'ivrognerie.

Montaigne entre en matière en disant : « Le monde n'est que variétés et dissemblances. » C'est une proposition générale qu'il oppose à l'opinion des Stoïciens qui semblaient regarder tous les vices comme pareils. Il dit que, quoiqu'ils soient également vices, ils ne sont pas vices égaux. Que celui qui a franchi de cent pas les limites est de pire condition que celui qui n'en est qu'à dix pas. Que le sacrilège est pire que le larcin d'un choux, qu'il y a en cela autant de diversité que dans aucune autre chose. C'est là ce qui a donné lieu à la proposition générale dont on vient de parler. Peut-être aussi un de ses motifs a-t-il été de faire connaître que les opinions variaient sur le plus ou le moins de gravité du vice d'ivrognerie, attendu que de puissantes nations la tenaient en grand crédit. Il ajoute que chacun aggrave le péché d'autrui et atténue le sien, que les instituteurs même le rangent souvent mal à son gré ou dans un ordre inverse.

Socrate prétend que le principal office de la sagesse est de distinguer les biens et les maux. Cette distinction fait dire à Montaigne : « Comme parmi nous le meilleur ou ce qui est la même chose, le moins imparfait n'est pas exempt de défauts et de faiblesses, nous devons dire que la science

Digitized by Google

de distinguer les vices est aussi nécessaire que celle de distinguer les biens et les maux. » Autrement, le vertueux et le méchant demeurent mêlés et inconnus.

Il aborde enfin son sujet, en disant : « Or, l'ivrognerie entre les autres me semble un vice grossier et brutal. L'esprit a plus de part ailleurs ; il y a même des vices qui ont, je ne sais quoi de généreux, s'il faut le dire ainsi. Il y en a où la science se mêle, ainsi que la diligence, la prudence, la vaillance, l'adresse et la finesse. Celui de l'ivrognerie est tout corporel et terrestre, les autres atténuent l'entendement, celui-ci le renverse et étonne le corps. Le pire état de l'homme, c'est où il perd la connaissance et gouvernement de soi. Le vin fait débonder les plus intimes secrets à ceux qui en ont pris outre mesure. »

Si ce vice dégrade les hommes, il avilit totalement les femmes, vu que pour elles les suites en sont bien plus funestes. C'est ce qui a fait dire à des voluptueux peu délicats : « Il faut faire usage du vin avec les femmes, parce que dans leur folle gaieté elles croient avoir donné ce qu'on leur a ravi. »

Montaigne convient ensuite que l'antiquité n'a pas fort décrié l'ivresse; que Caton, ce sévère censeur, en était soupçonné. Il rappelle avoir ouï-dire à Silvius, excellent médecin de Paris, que, pour ne pas rendre notre estomac paresseux, il était bon une fois le mois de l'éveiller par cet excès et de le piquer pour le garder de s'engourdir. Cependant, il avoue qu'il trouve ce vice lâche et stupide, mais moins malicieux et dommageable que tous les autres qui, presque tous, choquent plus directement les lois sociales ; que, s'il est reconnu que nous ne pouvons nous donner du plaisir sans qu'il nous en coûte quelque chose, il trouve que celui-ci coûte moins à notre conscience que les autres, outre qu'il n'est point de difficile apprêt, ni mal aisé à trouver.

Digitized by Google

et des liqueurs fortes a trois degrés : le premier, de volupté ; le second, d'ivrognerie ; le troisième, de fureur ou d'hébètement.

Les citations nombreuses que l'auteur fait à la fin de ce chapitre n'ajoutent rien à ce que l'on vient de dire. Le lecteur remarquera seulement que Montaigne, après avoir rappelé les traits de Brutus et de Torquatus qui, par un excès de stoïcisme, immolèrent leurs propres enfants et le courage surnaturel des martyrs, dit que toutes actions hors des bornes ordinaires sont sujettes à sinistres interprétations, d'autant plus que notre goût n'advient non plus à ce qui est au-dessus de lui qu'à ce qui est au-dessous.

Il prétend que les hommes emportés par l'enthousiasme s'étonnent souvent de ce qu'ils ont fait eux-mêmes dans l'effervescence de l'action et dans la fougue de l'imagination. Tels sont les soldats échauffés par la chaleur du combat, les poëtes vivement entraînés par l'amour de la gloire ou épris d'admiration pour leurs propres ouvrages ; souvent ils ne reconnaissent plus les traces par où ils ont passé pour produire des choses aussi extraordinaires. Il s'autorise de Platon et d'Aristote : « Le premier dit que l'homme rassis tente en vain de s'ouvrir les portes de la poésie ; le second affirme qu'aucune âme excellente n'est exempte de mélange de folie et qu'on a raison d'appeler folie tout élancement, tant louable soit-il, qui surpasse notre raison et notre propre jugement. »

Il termine en disant avec Platon que la faculté de prophétiser étant au-dessus de nous, il faut alors que notre prudence soit offusquée par le sommeil, par quelques maladies, ou enlevée de sa place par un ravissement céleste. On ne pouvait donner des idées plus justes sur l'enthousiasme porté à certain degré. La malignité pour-

Digitized by Google

rait abuser de son langage, mais la saine raison ramènera toujours l'homme vraiment sage à l'opinion qu'il manifeste.

CHAPITRE LX.

Coutume de l'île de Céa (1).

Montaigne, par un de ces écarts qui lui sont assez ordinaires, ne parle de cette île qu'à la fin du chapitre et se borne à rapporter le fait suivant :

« Sextus Pompée étant en Asie, s'arrêta quelque temps dans l'île de Céa. Une femme de grande considération, après avoir rendu compte à ses concitoyens des motifs qui la décidaient à sortir de la vie, pria Pompée d'assister à sa mort pour la rendre plus honorable. Celui-ci, malgré son éloquence, n'ayant pu parvenir à la détourner de ce dessein, consentit qu'elle l'exécutât en sa présence. Elle avait vécu plus de quatre-vingt-dix ans en très heureux état d'esprit et de corps ; mais lors couchée sur son lit, mieux parée que de coutume et appuyée sur le coude. Les dieux, dit-elle, ô Sextus Pompée, et plutôt ceux que je laisse que ceux que je vais trouver, te sachent gré de quoi tu n'as dédaigné d'être conseiller de ma vie et témoin de ma mort ; de ma part, ayant toujours essayé le favorable visage de la fortune, de peur que l'envie de trop vivre ne m'en fasse voir un contraire, je m'en vais d'une heureuse fin donner congé aux restes de mon âme, laissant de moi deux filles et une légion de neveux. Cela fait, ayant prêché et exhorté les siens à l'union et à la paix, leur ayant départi ses biens et recommandé les dieux domestiques à sa fille aînée, elle

(1) Aujourd'hui Zia, l'une des îles de l'Archipel.

Digitized by Google

prit d'une main assurée la coupe où était le poison, et ayant fait ses vœux à Mercure et ses prières de la conduire en quelqu'heureux siège en l'autre monde, avala brusquement ce mortel breuvage. »

Pour bien saisir les vues de notre auteur sur cette citation particulière et sur celles qui la précèdent, on doit remarquer que son unique but est d'examiner la grande question de savoir s'il est des circonstances où il soit permis de se donner la mort. Après des exemples pour et contre, il retrace les raisons de ceux qui pensent avec Plutarque « que le sage vit tant qu'il doit, non pas tant qu'il peut, que le présent le plus favorable que la nature nous ait fait et qui nous ôte tout moyen de nous plaindre de notre condition, c'est de nous avoir lâché la clef des champs, qu'elle n'a donné qu'une entrée à la vie et cent mille issues, que la mort est la recette à tous maux, que c'est un port très assuré qui n'est jamais à craindre et qui est souvent à rechercher. »

Le lecteur ne doit pas se laisser abuser par ces premières citations, vu que Montaigne leur oppose des raisonnements propres à établir l'opinion contraire.

« Ceci ne s'en va pas sans contraste, car plusieurs tiennent que nous ne pouvons abandonner cette garnison du monde sans le commandement exprès de celui qui nous y a mis, et que c'est à Dieu qui nous y a envoyés non pour nous seulement, mais pour sa gloire et service d'autrui, de nous donner congé quand il lui plaira, non à nous de le prendre. Qu'il y a plus de constance à user la chaîne qui nous tient qu'à la rompre, qu'attenter à sa vie c'est un trait de lâcheté, qu'il est contre nature de la mépriser, que c'est l'effet d'une maladie particulière, qu'aucune autre créature ne hait et ne dédaigne son existence, qu'il y a grandeur d'âme et courage à savoir supporter ses maux,

Digitized by Google

qu'il y a tant de vicissitudes dans les choses humaines qu'il est mal aisé à juger à quel point nous sommes justement au bout de notre espérance. »

Se reportant à l'histoire il dit qu'elle est toute pleine de ceux qui, de mille façons, ont changé à la mort une vie peineuse, et soutient avec raison qu'il faut moins de courage pour se donner la mort lorsqu'on y est excité par un enthousiame général, que pour se résoudre seul à attenter à ses jours. La raison qu'il en donne est que l'ardeur commune ravit le jugement, et opère ce que la raison pourrait faire sur chacun en particulier.

Rousseau, approfondissant le même sujet, d'après Montaigne, rassemble et met en discussion tous les raisonnements des partisans du suicide, et les détruit par cette seule question : Jeune homme, sais-tu quel bien il te reste à faire, et à quoi te destine la Providence ?

Si nous consultons la nature, nous ne pouvons nous dissimuler qu'elle répugne à sa destruction, qu'elle nous porte à prolonger notre existence autant qu'il est en nous. Telle est l'opinion générale ; elle ne peut être mal fondée, puisqu'elle tient au sentiment intime.

Si nous consultons la raison, elle nous impose l'ordre et le désir de veiller à notre conservation.

Si nous tenons la vie d'une puissance suprême, il faut attendre ses ordres pour en sortir. Vainement suppose-t-on que ces ordres sont présumés être transmis tacitement, lorsque nous n'apercevons plus d'espérance et de soulagement aux maux que nous éprouvons. Est-ce à nous de juger des ressources infinies de la Providence ? D'un instant à l'autre, elle peut changer la position de l'homme le plus malheureux, et du dernier degré d'infortune le porter au comble du bonheur.

Digitized by Google

CHAPITRE LXI.

A demain les affaires.

Les grands hommes, les génies, destinés à entretenir sur la terre le feu sacré qui échauffe et alimente les âmes, savent se connaître et s'apprécier, non-seulement sans jalousie, mais encore avec plaisir. Montaigne se complaît ici à payer un tribut d'éloges à son contemporain Amiot, sur sa traduction de Plutarque. Il lui sait gré d'avoir trié et choisi un livre si digne, et si à propos pour en faire présent à son pays. « Nous autres ignorants, ajoute-t-il, étions perdus, si ce livre ne nous eût relevés du bourbier ; grâce à ses soins, nous osons à cette heure et parler et écrire : les dames en régentent les maîtres d'école, c'est notre bréviaire ; et il invite Amiot à traduire encore Xénophon ».

On doit se rappeler que le cardinal du Perron, rendant à son tour justice à Montaigne, a dit que ses essais devaient être le bréviaire des honnêtes gens. Peut-être aussi nous tiendra-t-on compte de nos efforts pour en faire désirer la lecture et en faciliter l'intelligence. Si la réussite ne couronne pas cette tentative, on excusera du moins l'intention.

Une circonstance donna lieu à notre auteur de faire l'éloge dont nous venons de parler. Il lisait un passage où Plutarque rapporte « que Rusticus dans une assemblée tenue à Rome, et destinée à entendre une de ses déclamations, reçut un paquet de la part de l'Empereur, et temporisa de l'ouvrir jusqu'à ce que tout fut fait ; en quoi, dit Plutarque, toute l'assistance loua singulièrement la gravité de ce personnage ».

Montaigne, d'après sa manière d'écrire par sauts et par

Digitized by Google

bonds, fait ici une digression sur la curiosité, sur cet avide empressement qui nous fait avec tant d'indiscrétion et d'impatience abandonner toutes choses pour entretenir un nouveau venu, et perdre tout respect et contenance; ou pour ouvrir soudain et en quelque lieu que nous soyons, les lettres qu'on nous apporte.

Montaigne, trop sage pour approuver ou improuver sans distinction cet empressement, cette avide curiosité, pense qu'on pouvait louer Rusticus sur sa courtoisie, sur sa civilité ; mais il doute qu'on eût pu donner le même éloge à sa prudence : « car, recevant à l'improviste des lettres d'un Empereur, il pouvait bien advenir qu'il eût porté un grand préjudice en différant à les lire ».

Il dit que le vice contraire à la curiosité, c'est la nonchalance vers laquelle il était lui-même entraîné par un penchant décidé. Il atteste que plusieurs hommes portaient cette nonchalance à un tel excès, que trois ou quatre jours après on retrouvait encore dans leurs poches les lettres toutes closes qui leur avaient été adressées.

Passant de digression en digression, il en fait encore une ici sur le respect que l'on doit au sceau des lettres, et sur l'indiscrète curiosité de ceux qui cherchent à fureter et à surprendre le secret des grands.

Au milieu de ce désordre apparent, on le retrouve toujours lui-même sur le fond des choses. En racontant des faits relatifs à la nonchalance ou à l'empressement d'ouvrir les lettres, il les sème de réflexions précieuses, et dit que l'homme prudent, lorsqu'il ne s'agit que de son propre intérêt ou de son plaisir particulier, peut remettre à entendre les personnes qui surviennent, ou différer de lire ce qu'on lui apporte de nouveau ; mais que, s'il est chargé d'affaires publiques, il serait inexcusable d'agir ainsi, et même de ne pas interrompre son dîner ou son sommeil. Il

Digitized by Google

fait aussi remarquer qu'anciennement les consuls de Rome étaient accessibles même dans les moments qui devaient être pour eux le temps le plus libre, qu'ils s'occupaient alors d'affaires, et ne dédaignaient pas de s'en entretenir avec ceux qui survenaient.

Cependant il déclare qu'il serait difficile de tracer des règles justes de conduite pour toutes les actions et tous les temps de la vie.

CHAPITRE LXII.

De la conscience.

Notre auteur parle assez brièvement des troubles, des craintes, des remords que le crime excite dans l'âme des méchants, et par opposition du calme, du courage, de la fermeté qu'inspire une conscience pure. Elle est pour le sage un sanctuaire divin, dans lequel il se réfugie et coule d'heureux jours, même au milieu des troubles, des agitations d'un monde avili et corrompu. C'est dans ce sanctuaire que l'homme de bien trouve un asile assuré contre la puissance orgueilleuse, contre l'envie et la calomnie constamment attachées à flétrir le mérite et la vertu.

En vain, dit-on, qu'il est des hommes tellement familiarisés avec le crime, qu'ils commettent de sang-froid les plus atroces forfaits.

Pour admettre une telle supposition, il faudait que les lois naturelles et divines gravées dans nos cœurs fussent entièrement effacées ; autrement le remords suit toujours le crime, et comme le fait remarquer Montaigne, d'après Sénèque, quiconque attend la peine, la souffre, et quiconque la mérite, l'attend. Le méchant fabrique donc jour et nuit des tourments contre lui.

Digitized by Google

CHAPITRE LXIII.

De l'exercitation.

Sous le terme d'exercitation, Montaigne parle, non de l'expérience en général, car il a consacré un chapitre particulier à cet objet, mais de celle qui est nécessaire pour se familiariser de plus en plus avec les idées de la mort, et s'aguérir contre ses approches. Suivant lui, ce n'est pas assez de la théorie et de l'instruction ; souvent elles nous deviendraient inutiles, si nous n'avions formé notre âme au train auquel nous la voulons ranger. Ses raisonnements pourront d'abord paraître abstraits, mais avec quelqu'attention on les saisira aisément.

« On peut, par usage et par expérience, se fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence, et tels autres accidents, mais quant à la mort nous ne pouvons l'essayer qu'une fois ; nous y sommes tous apprentis quand nous y venons. Il s'est trouvé anciennement des hommes si excellents ménagers du temps, qu'ils ont essayé en la mort même de la goûter et savourer, et ont bandé leur esprit pour voir ce qu'il en était de ce passage ; toutefois ils ne sont pas revenus nous en dire des nouvelles ».

Cependant il pense qu'il y a quelques façons de nous apprivoiser à elle et de l'essayer, de manière à pouvoir en acquérir une expérience, sinon entière et parfaite, du moins telle qu'elle ne soit pas inutile, et qu'elle puisse nous rendre plus fortifiés et plus assurés contre cet évènement. Ce sont les approches que nous avons à craindre, et celles-là peuvent tomber en expérience. Telle est la pensée à laquelle il s'attache et dont le développement embrasse le chapitre entier.

Digitized by Google

Après avoir comparé la mort au sommeil, il ajoute : Nous passons si subitement du veiller au dormir, que nous perdons sans nous en apercevoir la connaissance de la lumière. Il prétend que la nature nous instruit par là, qu'elle nous a faits pour mourir, comme pour vivre. Il fortifie son opinion sur le passage de la vie à la mort par les évanouissements qui arrivent assez fréquemment, et par ceux qu'il a éprouvés, dont il rend compte. Ayant été rappelé à la vie, après avoir été privé de tout sentiment, il s'aperçut « que les fonctions de l'âme naissaient avec celles du corps ».

Il observe judicieusement que l'imagination exagère et dénature les choses, et que l'expérience nous désabuse. Les épreuves qu'il avait faites, le conduisirent à remarquer que lorsqu'il était en pleine santé, il trouvait si horrible la considération des maladies, que quand il en venait à les expérimenter il trouvait leurs pointures molles et lâches au prix de sa crainte.

Il éprouvait tous les jours que, lorsqu'il était à couvert dans une bonne salle, pendant qu'il se passait une nuit orageuse et tempestueuse, il s'étonnait et s'affligeait pour ceux qui étaient en rase campagne ; mais que s'il y était lui-même, il ne désirait pas seulement être ailleurs.

En santé, il plaignait le malade beaucoup plus que lui-même n'était à plaindre quand il éprouvait des maladies. Il remarque à ce sujet que la force de son appréhension enchérissait près de moitié l'essence et la vérité des choses.

Il espère que par suite des épreuves qu'il avait faites et de sa manière de penser, il lui en arriverait de même à l'égard de la mort, et qu'elle ne valait pas la peine de tous les soins qu'il prenait et de toutes les tentatives qu'il faisait pour se raidir contre elle et soutenir ses derniers efforts. Il conclut que nous ne pouvons trop nous familiariser avec cette idée, ni prendre trop de précaution pour

Digitized by Google

franchir avec fermeté ce dernier passage nécessaire et inévitable, mais moins terrible et moins redoutable qu'on ne le pense. Il assure que telle a été sa constante opinion, quoiqu'opposée à celle de son ami Laboëtie.

Il n'imagine aucun état aussi horrible, aussi insupportable pour lui que d'avoir l'âme vivement affectée et plongée dans l'affliction sans aucun moyen d'épancher ses sentiments et de manifester ses douleurs.

En effet, notre âme a besoin de se répandre, de rencontrer un cœur sensible, auquel elle puisse communiquer ses peines, ses chagrins et ses ennuis.

Mais on trouve rarement de ces âmes douées d'une vive sensibilité qui, en partageant sincèrement nos maux, les affaiblissent de moitié; on craint même quelquefois de trop affliger l'être privilégié qui se rend propre en quelque sorte les peines que l'on éprouve.

Notre auteur fait ensuite une digression sur les morts promptes et imprévues. Parlant à cette occasion de la douleur que l'on souffre en certains accidents, il dit qu'elle n'est pas plus à nous que celle que l'on ressent dans le sommeil où l'âme ne peut donner une attention réfléchie à ses opérations. Il est bien reconnu en effet que dans les plus violentes maladies, telles que les fièvres ardentes avec transport au cerveau, l'âme n'a aucune perception distincte de ses souffrances; l'excès même de la douleur la rend moins cruelle.

Dans le cours de ce chapitre, il se justifie de parler souvent de lui-même et, malgré la prévention défavorable à laquelle il ne se dissimule pas qu'il peut donner lieu, il ne craint point de faire part de ce qu'il a appris en s'étudiant, en se considérant lui-même : « Mon métier et mon art, c'est vivre. Qui me défend d'en parler selon mon sens, expérience et usage, qu'il ordonne à l'architecte de parler

Digitized by Google

des bâtiments, non selon soi, mais selon son voisin, selon la science d'un autre, non selon la sienne. » Cette pensée, aussi solide qu'ingénieuse, nous fait assez connaître quelles étaient ses vues, et doivent suffire pour le justifier du reproche qu'on lui a fait d'avoir parlé si souvent de lui-même.

La pensée, par laquelle il termine ce chapitre, ne contribuera pas peu à détruire les injustes accusations portées contre lui. « Nulle particulière qualité n'enorgueillira celui qui mettra quand et quand en compte, tant d'autres, faibles et imparfaites qui sont en lui et au bout, la nihilité de l'humaine condition. »

On ne peut trop le répéter. Si nous avions le courage de nous scruter intérieurement et de faire notre propre confession, nous aurions pour les autres l'indulgence, dont nous reconnaîtrions nous-mêmes avoir un si grand besoin.

CHAPITRE LXIV.

Des récompenses d'honneur.

L'utilité des récompenses est si généralement reconnue qu'elles forment dans tous les gouvernements le plus puissant des ressorts politiques.

Montaigne, d'après Suétone, dans la vie de César Auguste, loue cet Empereur d'avoir été merveilleusement libéral envers ceux qui le méritaient; mais très parcimonieux dans les récompenses purement honorables, quoique lui-même eût été gratifié par son oncle de toutes les dignités militaires avant qu'il eut paru dans les camps.

Si l'on y réfléchit, on conviendra que la nature des ser-

Digitized by Google

vices doit décider du genre des récompenses. Avec l'or et les richesses, on acquitte les services ordinaires, on salarie toute espèce de travaux ; mais cette monnaie n'est pas digne de servir de prix à la vertu. Elle veut un aliment plus attrayant : tels sont les honneurs, les distinctions, les dignités, les couronnes de chêne, de lauriers ; en un mot, tout ce qui peut flatter une âme délicate, grande et élevée.

Montaigne a remarqué que « si, au prix qui doit être simplement d'honneur, on y mêle d'autres commodités et de la richesse, ce mélange, au lieu d'augmenter l'estimation, la ravale et en retranche. »

Cette observation, vraie en elle-même, admet cependant des exceptions. En accordant des titres et des dignités, il est juste de pourvoir à ce que ceux qui en sont décorés puissent, ainsi que leur postérité, en soutenir l'éclat. Cette base une fois établie, l'observation de Montaigne reprend toute sa force.

Il passe ensuite à une réflexion générale sur la nature des distinctions particulières : « L'honneur qui leur est attaché est un privilège qui tire sa principale essence de la rareté. Il n'échoit pas de récompense à une vertu pour grande qu'elle soit qui est passée en coutume. Puis donc que ces loyers d'honneur n'ont autre prix et estimation que celle-là, que peu de gens en jouissent, il n'est pour les anéantir que d'en faire largesse. »

Toutes les vertus portées à un certain degré méritent des récompenses et des distinctions, mais elles ne doivent être appréciées qu'en raison des avantages qu'elles procurent à la société.

Digitized by Google

CHAPITRE LXV.

De l'affection des pères aux enfants ; à madame d'Estissac.

Le lecteur, après avoir bien médité ce chapitre, demeurera convaincu de l'importance des vérités qu'il renferme et de la nécessité de les mettre en pratique ; mais il reconnaîtra bientôt qu'elles sont aussi négligées, aussi dédaignées, que si elles étaient indifférentes ou totalement méconnues. Notre objet est de fixer l'attention sur les plus essentielles.

Montaigne, après avoir rendu hommage aux différentes qualités de madame d'Estissac, la loue principalement des soins qu'elle avait donnés à l'éducation de ses enfants et de la singulière amitié qu'elle leur avait témoignée en refusant les plus grands, les plus honorables partis, quoique restée veuve dans un âge qui aurait pu justifier de nouveaux engagements. Il la félicite sur les espérances que laisse entrevoir son fils ; mais comme il était encore trop jeune pour apprécier tout ce que sa mère avait fait pour lui, il veut qu'il en soit instruit par cet écrit s'il tombait un jour entre ses mains.

C'est ici que Montaigne dit qu'il s'est présenté à lui-même pour argument et pour sujet de son livre qu'il déclare être « le seul au monde de son espèce et d'un dessein farouche et extravagant. » Mais en le lisant, on sera forcé de rendre justice à la pureté de ses vues, à la sagacité de ses observations. Avant et après lui, on s'est occupé de la plupart des objets qu'il traite ; mais on peut dire qu'il les a saisis sous un point de vue absolument neuf, piquant et agréable, qui donne du prix aux choses qui paraissent les plus communes.

Digitized by Google

Après avoir présenté madame d'Estissac comme le modèle le plus parfait de l'affection maternelle, il rentre ainsi en matière : « S'il y a quelque loi vraiment naturelle, c'est-à-dire quelqu'instinct qui se voit universellement et perpétuellement empreint aux bêtes et en nous, ce qui n'est pas sans controverse, c'est, à mon avis, qu'après le soin que chaque animal a de sa conservation et de fuir ce qui nuit, l'affection que l'engendrant porte à son engeance tient le second lieu en ce rang. »

Il s'attache principalement à la conduite que doivent tenir les pères envers leurs enfants et adopte l'opinion que l'amour des pères prédomine sur celui des enfants. Il en donne pour raison que la nature l'a ainsi réglé pour la perpétuité des espèces : « Que celui qui fait du bien à quelqu'un l'aime mieux qu'il n'en est aimé ; que celui à qui il est dû aime mieux que celui qui doit ; que tout ouvrier aime mieux son ouvrage qu'il n'en serait aimé si l'ouvrage avait du sentiment ; que celui qui donne fait une chose honnête, tandis qu'il n'y a qu'utilité de la part de celui qui reçoit ; que l'honnêteté étant préférable à l'utilité, doit l'emporter ; enfin que les choses nous sont d'autant plus chères, qu'elles nous ont coûté plus de donner que de prendre. »

Il applaudit à l'amitié des pères pour leurs enfants, mais il veut que ce sentiment soit constamment guidé par la prudence, que l'affection qu'ils leur portent s'augmente avec la connaissance de leurs bonnes qualités ; il les invite à résister à la force du penchant naturel qui les aveugle et les empêche de les chérir d'une amitié vraiment paternelle ; il dit « qu'il en va fort souvent au contraire, et que le plus communément nous nous sentons plus émus des niaiseries, trépignements et jeux puérils de nos enfants, que nous ne faisons après de leurs actions toutes formées,

Digitized by Google

comme si nous les avions aimés pour notre passe-temps, ainsi que des guenons, non ainsi que des hommes. Tel fournit bien libéralement des jouets à leur enfance, qui se trouve resserré à la moindre dépense qu'il leur faut étant en âge. Il semble que la jalousie que nous avons de les voir paraître et jouir du monde, quand nous sommes sur le point de le quitter, nous rende plus épargnants et restreints envers eux ; il nous fâche qu'ils nous marchent sur les talons comme pour nous solliciter de sortir. » On devrait cependant considérer que l'ordre des choses le veut autrement et qu'on ne doit pas se mêler d'être père si l'on oublie que les enfants ne peuvent exister qu'aux dépens de notre vie.

De là, il passe à des abus très fréquents, qu'il attaque avec force. C'est, ajoute-t-il, une cruauté et une injustice de ne pas recevoir les enfants en partage et société de nos biens en la manutention de nos affaires domestiques dès qu'ils en sont capables. Il prétend même que les pères doivent retrancher de leurs commodités, afin de pourvoir à celles des enfants auxquels ils ont donné le jour.

Il blâme surtout l'injustice de ces pères « qui, vieux, cassés et demi-morts, veulent jouir obstinément dans le coin de leur foyer de biens qui suffiraient à l'avancement et à l'entretien de leurs enfants, et les laissent, par défaut de secours, perdre leurs meilleures années, sans les pousser au service public et connaissance des hommes. » Il démontre, par nombre d'exemples, l'inconvénient d'une telle conduite, en ce qu'elle porte les enfants à se procurer par toutes sortes de moyens de quoi subvenir à leur nécessaire.

Un père, suivant lui, est bien misérable lorsqu'il croit n'obtenir l'affection de ses enfants que par le besoin qu'ils ont de ses secours : il lui apprend qu'il ne peut se rendre

Digitized by Google

respectable que par sa vertu, par un mérite réel, et devenir aimable que par sa bonté et la douceur de ses mœurs. C'est par la raison et non par la nécessité et le besoin, la force ou la rudesse, qu'il faut accoutumer les enfants à l'amour de leurs devoirs.

Il proscrit les verges, les coups et tous les châtiments manuels, en ce qu'ils ne servent qu'à rendre les âmes plus lâches ou plus malicieusement opiniâtres.

Pour que les pères soient dans la position d'associer leurs enfants à leur fortune et à leurs jouissances, il conseille de ne se marier qu'à 30 ou à 35 ans. Mais, les circonstances de temps, de lieux et de personnes peuvent modifier cette opinion, quelque sage qu'elle soit.

Il recommande à la jeunesse de s'abstenir d'un commerce prématuré et trop intime avec la femme, parce qu'il détruit les forces et amollit le courage.

Il fait des tableaux frappants de ces hommes dont la jeunesse a été impétueuse, et qui, parvenus à un âge avancé, se livrent encore à toute la fougue de leur tempérament, de ceux qui sont dévorés d'inquiétude, de soins et de vigilance. « Tout cela n'est qu'un batelage, contre lequel toute la famille complote; du grenier, du sellier, voire de sa bourse, d'autres ont la meilleure part de l'usage; cependant il en a les clefs en sa gibecière, plus chères que ses yeux : tandis qu'il se contente de l'épargne, de la chicheté de sa table, tout est en débauche en divers réduits de sa maison, en jeu, en dépense, et en l'entretien des contes de sa vaine colère et prévoyance. Chacun est en sentinelle contre lui. Si par fortune quelque chétif serviteur s'y adonne, soudain il lui est mis en soupçon, à quoi la vieillesse mord si volontiers de soi-même. Quelques qualités naturelles ou acquises qu'il puisse avoir pour conserver la maîtrise, il en est déchu comme un enfant. En sa présence tout lui cède;

Digitized by Google

on lui persuade que rien ne résiste à son autorité ; on feint de le croire, de le craindre, de le respecter autant qu'il le désire. Donne-t-il congé à un valet, il plie son paquet, le voilà parti ; mais hors de devant lui seulement. Les pas de la vieillesse sont si lents, les sens si troublés, que ce domestique congédié continuera ses fonctions pendant une année, sans être aperçu, et lorsque le moment propice est arrivé, on fait venir des lettres lointaines, piteuses, suppliantes, pleines de promesses de mieux faire, par où on le remet en grâce ».

« Monsieur fait-il quelques marchés ou quelques dépêches qui déplaisent, on les supprime, forgeant tantôt après assez de causes pour excuser la faute d'exécution ou de réponse : en un mot, on ne lui fait voir que ce qui peut écarter son chagrin et son courroux ».

Montaigne prétend aussi que les femmes sont toujours portées à contredire leurs maris, à saisir à deux mains toutes couvertures de leur contraste, et que la plus faible excuse sert pleinement à leur justification.

Il porte plus loin la critique à l'égard des femmes, en disant « que nul maniement ne leur semble avoir assez de dignité s'il vient de la concession du mari ; il faut qu'elles l'usurpent, ou finement ou fièrement, et toujours injurieusement, pour lui donner de la grâce et de l'autorité. Quand c'est contre un pauvre vieillard et pour des enfants, lors empoignent-elles ce titre pour le faire servir avec gloire à leurs passions, et comme en un commun servage, monopolent facilement contre sa domination et son gouvernement ».

Il ajoute que ceux qui n'ont ni femmes ni enfants, tombent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi et plus indignement. Il cite Caton l'ancien, qui disait en son temps, qu'autant de valets, autant d'ennemis,

Digitized by Google

et nous invite à considérer, « si, selon la distance de la pureté du siècle de ce sage, au sien, il n'a pas voulu nous avertir, que femmes, fils et valets, sont également pour nous autant d'ennemis ».

Nous constatons qu'il n'a pas assez insisté sur la honteuse servitude des veufs sans enfants et des vieux garçons. On excuse en quelque sorte l'esclavage où nous met une épouse légitime ; c'est souvent un sacrifice volontaire fait à la paix. Mais rien ne peut justifier l'avilissement où tombent les veufs et les vieux garçons ; il révolte tous ceux qui en sont témoins. Une servante audacieuse s'émancipant par degrés, vient au milieu du repas se mêler à la conversation, souvent contredire son maître, et quelquefois même lui adresser des propos déplacés ou offensants. Elle veut s'immiscer dans toutes les affaires, et met tous ses soins à faire échouer celles qu'on ne lui a pas communiquées. Il est trop heureux, si elle ne le compromet pas dans des circonstances graves. Le comble de sa démence est de se persuader, que ses revenus seraient insuffisants, sans les économies d'une telle gouvernante ; que sa vie serait abrégée, sans les soins affectés qu'elle met en œuvre pour le captiver. Il n'est pas douteux qu'une telle servitude ne soit plus flétrissante et plus ignominieuse que celle des maris même les plus aveuglés et les plus cruellement trompés.

Montaigne n'a point oublié de parler de l'âpre sévérité de certains pères envers leurs enfants, de ces pères qui croiraient compromettre leur dignité s'ils s'entretenaient familièrement avec eux ; qui ne veulent pas voir qu'une douce communication peut seule nourrir les tendres sentiments qui doivent les unir, et assurer leurs plaisirs et leur contentement mutuel.

Il attaque, par le raisonnement et l'exemple, la faiblesse

Digitized by Google

de ces hommes, qui abandonnent à leurs épouses le soin de disposer de leurs biens entre leurs enfants, « parce qu'il naît rarement des femmes à qui la maîtrise soit due sur des hommes, sauf la maternelle et naturelle ». C'est assez d'assurer aux veuves une existence honnête et proportionnée à leur rang. « On leur doit donner largement de quoi maintenir leur état, selon la condition de leur maison et de leur âge ; la nécessité et l'indigence étant plus mal séantes à supporter à elles qu'aux mâles, il faut plutôt en charger les enfants que la mère ».

Il lui paraît qu'en général la plus sage distribution de nos biens en mourant est celle qui est la plus conforme à l'usage du pays. « Les lois y ont mieux pensé que nous, et vaut mieux les laisser faillir en leur élection, que de nous hasarder de faillir témérairement en la nôtre ».

Il se moque de ces hommes qui ne sont occupés que de leur testament, et qui ne s'en servent que comme de pommes ou de verges, pour gratifier ou châtier chaque action de ceux qui y prétendent intérêt.

Il faut, ajoute-t-il, de grandes causes pour s'écarter de la règle ordinaire. « J'en vois, envers qui c'est temps perdu d'employer un long soin, de bons offices : un mot reçu de mauvais biais, efface le mérite de dix ans. Heureux qui se trouve à point pour leur oindre la volonté sur ce dernier passage ! La voisine action l'emporte, non pas les meilleurs et plus fréquents offices, mais les plus récents et présents font l'opération ».

Déjà il blâmait les substitutions masculines à l'aide desquelles nous proposons une éternité ridicule à nos noms ; il en démontre les inconvénients et les considère comme l'effet d'un orgueil insensé.

Après une digression sur l'éducation physique des enfants et la tendresse des pères et mères, il passe à un autre

Digitized by Google

sentiment de paternité qui, pour être de nature différente, ne lui paraît pas de moindre recommandation. « Ce que nous engendrons par l'âme, les enfantements de notre esprit, de notre courage et suffisance, sont produits par une plus noble partie que la corporelle, et sont plus nôtres; nous sommes père et mère ensemble en cette génération. Ceux-ci nous coûtent bien plus chers, et nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose de bon; car la valeur de nos autres enfants est beaucoup plus leur que nôtre, la part que nous y avons est bien légère. Mais de ceux-ci, toute la beauté, toute la grâce et le prix sont nôtres. Par ainsi ils nous représentent bien plus vivement que les autres ». Après divers raisonnements, il rapporte ce que dit Platon : « ce sont des enfants immortels qui immortalisent leurs pères et même les déifient, comme Licurgue, Solon, Minos ». A l'appui de cette opinion, Montaigne rappelle nombre de traits historiques qu'on relit avec autant d'intérêt que de plaisir : « Je ne sais, ajoute-t-il, si je n'aimerais pas beaucoup mieux avoir produit un enfant parfaitement bien formé, de l'accointance des muses, que de l'accointance de ma femme ».

Ce n'est pas assez de lire, de méditer profondément des observations aussi intéressantes, il faut, en se recueillant soi-même, se garantir des abus et se précautionner contre les dangers qui nous menacent de toutes parts. Mais tel est l'ascendant qui entraîne la plupart des hommes, qu'ils n'ont pas la force d'âme nécessaire pour suivre la vérité qui les éclaire, à laquelle cependant ils donnent leur assentiment : Ils voient le bien, l'approuvent et se laissent entraîner au mal.

> ..... *Video meliora proboque,*
> *Deteriora sequor.*

Digitized by Google

CHAPITRE LXVI.

Des armes des Parthes.

Montaigne, dont le vrai but était de censurer quelques usages abusifs dans la discipline militaire de son temps, surtout parmi les gentilshommes, ne parle que succinctement et vers la fin de ce chapitre, des armes des Parthes.

« C'est, dit-il, une façon vicieuse de la noblesse, et pleine de mollesse, de ne prendre les armes que sur le point d'une extrême nécessité, et de s'en décharger aussitôt qu'il y a tant soit peu d'apparence que le danger soit éloigné; d'où il advient plusieurs désordres ; car chacun criant et courant à ses armes sur le point de la charge, les uns sont à lacer encore leurs cuirasses, que leurs compagnons sont déjà rompus ».

Il blâme le nombre des équipages et des valets qui, pendant la durée de l'action, accompagnaient nécessairement leurs maîtres, dont ils étaient chargés de porter les armes.

Après avoir rappelé que plusieurs nations allaient à la guerre sans se couvrir, ou en ne se couvrant que d'inutiles défenses, il dit que ceux qui les méprisaient, n'empiraient guères pour cela leurs marchés. Que si l'on en voyait quelques uns tués par défaut de harnais, il n'en était guère moindre nombre que l'empêchement des armes avait fait périr, se trouvant souvent engagés, rompus, ou embarrassés par la pesanteur de leur armure dont ils étaient plus chargés que couverts; comme les anciens Gaulois qui se présentaient au combat renfermés dans des prisons de fer, dont à peine ils pouvaient soutenir le faix, n'ayant moyen ni d'offenser, ni d'être offensés, pas même de se relever s'ils étaient abattus, ce qui lui fait dire : « On trouvera

Digitized by Google

bientôt quelque invention de nous emmurer, et de nous faire traîner à la guerre enfermés dans des bastions comme ceux que les anciens faisaient porter à leurs éléphants ».

Depuis Montaigne, la tactique et la discipline militaires ont été successivement mais tardivement améliorées.

CHAPITRE LXVII.

Des livres.

Montaigne, après avoir parlé fort en détail de sa manière d'écrire, dont nous avons déjà fait mention dans les notices préliminaires, rend compte de ses lectures. Parmi les livres, il ne cherchait que ceux qui pouvaient lui donner du plaisir et lui procurer un honnête amusement; ou s'il en faisait une étude, il ne s'attachait qu'à la science qui traite de la connaissance de soi-même, ou qui instruit à bien vivre et à bien mourir, deux points essentiels pour le bonheur de l'homme. C'est là, en effet, où doivent tendre toutes ses vues, et c'est ce qu'il nous rappelle sans cesse dans ses écrits.

Non seulement on doit s'attacher à bien vivre, à ne jamais s'écarter des sentiers tracés par la raison, l'honneur et la vertu, mais tout est perdu sans retour pour le bonheur, si l'on ne s'accoutume à se fortifier contre ces vaines terreurs de la mort, qui agitent la plupart des hommes et les livrent à un tourment perpétuel.

On doit tenir compte à Montaigne de la franchise avec laquelle il parle de ses lectures. « Si je rencontre, en lisant, des difficultés, je n'en ronge pas mes ongles, je les laisse là, après une charge ou deux. Si je m'y plantais, je m'y perdrais, et le temps. Ce que je ne vois de la première

Digitized by Google

charge, je le vois moins en m'y obstinant ». La raison qu'il en donne est qu'il avait un esprit primesautier, qui saisissait les objets de prime abord. Il ne faisait rien qu'en gaîté; la contention trop forte éblouissait son jugement, l'attristait et le lassait. Si un livre lui déplaisait, il en prenait un autre, et n'y revenait qu'aux heures où l'ennui de ne rien faire commençait à le saisir.

Il aimait peu lire les auteurs modernes, parce que les anciens lui paraissaient plus pleins et plus nerveux. Il nous fait entendre qu'il n'avait qu'une légère connaissance de la langue Grecque, parce que son jugement ne savait pas faire les besognes d'une puérile et apprentisse intelligence; de là, son éloignement pour l'étude des langues.

Il annonce qu'il dit librement son avis sur toutes choses, même sur celles qui surpassent sa suffisance et qui ne sont aucunement de sa juridiction; « ce que j'en opine, ajoute-t-il, c'est aussi pour déclarer la mesure de ma vue, non la mesure des choses ».

Il passe ensuite en revue la plupart des auteurs anciens, sans suivre un ordre chronologique. Platon, Esope, Virgile, Lucrèce, Catulle et Horace, ces quatre derniers, et surtout Virgile dans ses Géorgiques, tiennent à son avis le premier rang; il donne la préférence au cinquième livre de l'Enéïde.

Il aime aussi Lucain, moins pour le style que pour le fond des choses et la vérité des opinions.

Il donne à Térence la mignardise, les grâce du langage, et l'art de représenter au vif les mouvements de l'âme et conditions des mœurs.

Il convient que la comparaison de Lucrèce à Virgile est inégale, mais il a bien de la peine à se rendre à cette opinion, quand il tombe sur quelques beaux morceaux du premier.

Digitized by Google

« Que diraient, ajoute-t-il, ceux qui se piquaient de cette comparaison, de la bêtise et stupidité barbaresque de ceux qui lui comparent Arioste, et qu'en dirait Arioste lui-même. O siècle peu sensé et dépourvu de goût ! »

Il improuve ceux qui assimilaient Plaute à Térence, et dit que les anciens poëtes ont évité l'affectation et la recherche qu'on reproche aux espagnols et aux italiens.

Il préfère la douceur et la beauté piquante des épigrammes de Catulle, à tous les aiguillons dont Martial aiguise les siennes.

En comparant l'Enéïde à Roland le furieux, il remarque que le premier prend un vol élevé, suivant toujours sa direction et sa pointe, tandis qu'on voit le second voleter et sautiller de contes en contes, comme de branches en branches, se fiant à ses ailes que pour une bien courte traversée.

Quant aux livres dont il tirait plus de plaisir et de fruit, ce sont Plutarque et Sénèque. Ils avaient pour lui, pour son humeur, cette notable commodité, que la science qu'il recherchait y est traitée à pièces décousues et ne demandait pas l'obligation d'un long travail dont il était incapable. « Ces deux auteurs se rencontrent en la plupart des opinions utiles et vraies ; leur instruction est de la crême de la philosophie, présentée d'une simple façon et pertinente. Plutarque est plus uniforme et constant ; Sénèque plus ondoyant et divers : celui-ci se peine, se raidit et se tend pour armer la vertu contre la faiblesse, la crainte et les vicieux appétits ; l'autre semble n'estimer pas tant leur effort, et dédaigner d'en hâter son pas et de se mettre sur sa garde ».

Quant aux ouvrages de Cicéron qui pouvaient servir à ses vues, ce sont ceux qui traitent particulièrement de la philosophie. « Mais à confesser hardiment la vérité, sa façon d'écrire me paraît ennuyeuse, et tout autre pareille

Digitized by Google

façon : car ses préfaces, définitions, partitions, étymologies, consument la plupart de son ouvrage. Ce qu'il y a de vif et de moëlle, est étouffé par ses longueries d'apprêt. Si j'ai employé une heure à le lire, qui est beaucoup pour moi, et que je ramentoive, (recueille) ce que j'en ai tiré de suc et de substance, la plupart du temps je n'y trouve que du vent, car il n'est pas encore venu aux arguments qui servent à son propos et aux raisons qui touchent proprement le nœud que je cherche. Pour moi qui ne demande qu'à devenir plus sage, non plus savant ou éloquent, ces ordonnances logiciennes et aristotétiques ne sont pas à mon propos. Je veux qu'on commence par le dernier point ; j'éntends assez ce que c'est que mort et volupté, qu'on ne s'amuse pas à les anatomiser. Je cherche des raisons bonnes et fermes, d'arrivée, qui m'instruisent à en soutenir l'effort ; ni les substilités grammairiennes, ni l'ingénieuse contexture de paroles et d'argumentations n'y servent. Je veux des discours qui donnent la première charge, dans le plus fort du doute : les siens languissent autour du pot. Ils sont bons pour l'école, pour le barreau et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller ».

« Je vois volontiers les lettres à Atticus, non-seulement parce qu'elles contiennent une très ample instruction de l'histoire et des affaires de son temps ; mais beaucoup plus pour y découvrir ses humeurs privées. Car j'ai une singulière curiosité de connaître l'âme et les naïfs jugements de mes auteurs. »

Il adopte à l'égard de Cicéron, un jugement qu'il dit être commun, « que hors la science, il n'y avait pas beaucoup d'excellence en son âme. Il était, ajoute-t-il, bon citoyen, d'une nature débonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gausseurs, tel qu'il était ; mais de mollesse et de vanité ambitieuse, il en avait sans mentir beaucoup ».

Digitized by Google

Il ne l'excuse pas d'avoir estimé sa poésie digne de passer à la postérité, et fait cette réflexion : « ce n'est pas grande imperfection que de mal faire des vers ; mais c'est imperfection de n'avoir pas senti combien ils étaient indignes de la gloire de son nom. Quant à son éloquence, elle est du tout hors de comparaison ; je crois que jamais homme ne l'égalera. »

Il passe ensuite aux historiens qu'il dit être sa droite balle (allusion prise du jeu de paume où la balle, qui vient du côté droit, est renvoyée plus naturellement et sans peine.)

C'est dans les historiens qu'il a puisé la connaissance des hommes et surtout dans ceux qui ont écrit des vies particulières, qui se sont plus attachés aux conseils qu'aux évènements, et plus à ce qui part du dehors qu'à ce qui arrive au-dedans. Voilà pourquoi il préferait Plutarque sous tous les rapports.

César lui paraît singulièrement mériter qu'on l'étudie, non pour la science de l'histoire seulement, mais pour lui-même ; tant il a de la perfection et d'excellence par dessus tous les autres. « Certes, je lis cet auteur avec un peu plus de révérence et de respect qu'on ne lit les humains ouvrages : tantôt par la pureté et inimitable polissure de son langage ».

Entre les historiens, il distingue Salluste, et tous ceux qui sont fort simples ou excellents ; les simples, parce que, n'ayant pas de quoi y mettre du leur, ils nous présentent la vérité toute nue ; les excellents, parce qu'ayant la suffisance de choisir ce qui est digne d'être su, ils peuvent tirer de deux rapports celui qui est le plus vraisemblable. De la condition des princes et de leur humeur, ils en concluent les conseils et leur attribuent les paroles convenables. Ils ont raison de prendre l'autorité de régler notre créance à la leur ; mais certes cela n'appartient à guère de gens ».

Digitized by Google

Quant à ceux qui tiennent le milieu et qui sont en plus grand nombre, il dit que ceux-là gâtent tout. « Ils veulent nous mâcher les morceaux ; ils se donnent loi de juger, et par conséquent d'incliner l'histoire à leur fantaisie ; ils entreprennent de choisir les choses dignes d'être sues, et nous cachent souvent telle parole, telle action privée qui nous instruirait mieux ».

« Les seules bonnes histoires sont celles qui ont été écrites par ceux même qui commandaient aux affaires, ou qui étaient participants à les conduire ; telles sont quasi toutes les Grecques et Romaines ».

La recherche de la vérité dans la relation d'une bataille, lui paraît si difficile st si délicate, « qu'on ne peut même se fier à la science de celui qui y a commandé, ni aux soldats, de ce qui s'est passé près d'eux, si, à la mode d'une information judiciaire, on ne confronte les témoignages, et si on ne reçoit les objets sur la preuve des ponctiles ou des plus petites circonstances de chaque évènement ».

Sa mémoire était si défectueuse, qu'il lui est arrivé plus d'une fois de reprendre des livres comme récents et à lui inconnus, quoiqu'il les eût soigneusement lus quelques années auparavant, et même chargés de ses notes, ce qui l'avait déterminé depuis quelque temps à ajouter à la fin de chaque livre dont il ne voulait se servir qu'une fois, des notes qui fixaient le temps où il en avait fait la lecture, et le jugement qu'il en avait porté, « afin que cela lui représentât en substance l'air et l'idée qu'il avait conçu de l'auteur en le lisant ». Il termine ce chapitre en transcrivant quelques-unes de ses notes sur Guichardin, Philippe de Comine, Dubellay et quelques autres.

Les jugements de Montaigne, sur les écrivains anciens et modernes, ont été depuis généralement confirmés, et peuvent être utiles aux jeunes gens jaloux du bon emploi du temps.

Digitized by Google

CHAPITRE LXVIII.

De la cruauté.

Après avoir parlé de la vertu proprement dite, de celle qui forme la vraie grandeur de l'homme, qui l'élève au-dessus de lui-même et le rapproche en quelque sorte de la Divinité, Montaigne la distingue de cette inclination à la bonté, de cette propension naturelle qui nous porte à faire le bien, et même de l'inappréciable privilège dont jouissent ceux qui, par une heureuse complexion, se laissent paisiblement et doucement conduire à la suite de la raison.

Ce bienfait de la nature offre sans doute à la société de précieux avantages ; mais la vraie vertu « sonne quelque chose de plus grand ». Elle veut un dévouement entier, des combats, du courage, des efforts soutenus et presque surnaturels.

Si le prix attaché aux vertus est toujours proportionné à l'utilité et aux avantages que la société en retire, il est incontestable que la bienfaisance doit tenir le premier rang. Elle s'allie parfaitement avec la gloire des armes, lorsque celle-ci est dirigée par l'intention de servir son pays et d'être utile à l'humanité.

Soutenir le faible contre l'homme en crédit et l'oppresseur puissant, défendre l'innocence aux dépens de sa vie et de sa fortune, sacrifier les liens les plus doux, les plus chers, par lesquels on tient à l'existence, compromettre le bien-être d'une épouse chérie, de toute une famille et même jusqu'à sa réputation, pour le salut de sa patrie, tout injuste et tout ingrate qu'elle soit, voilà la vraie vertu et l'héroïsme de la gloire.

Digitized by Google

De ces idées générales, Montaigne passe à l'examen des maximes des stoïciens et des épicuriens, sur ce qui constitue la vraie vertu. Il n'hésite pas à se décider pour ces derniers dont il adopte de préférence les derniers principes. Il prétend que ceux qui les ont calomniés, ont étrangement abusé de leur langage par de fausses subtilités. Nous n'entreprendrons pas de discuter cette grande question depuis si longtemps indécise ; il nous suffira de dire que ces deux sectes tendaient également à la vertu, mais par des routes différentes. L'une plus sévère, plus rigide dans ses opinions, loin d'écarter les obstacles que l'on rencontre dans la pratique de la vertu, et qui exigent des combats, des efforts continuels, mettait sa gloire à les surmonter et même à les rechercher; l'autre, plus rapprochée de l'humaine faiblesse, s'attachait à les écarter, pour goûter dans une tranquille paix les charmes d'une douce volupté.

Montaigne, accoutumé à se peindre lui-même, dit que ses amis appelaient prudence en lui ce qui n'était que fortune ; qu'ils attribuaient au courage et à la patience, ce qui n'était que le fruit du jugement et de l'opinion. Il convient qu'il n'est point arrivé au plus parfait degré d'excellence ou de la vertu, que jamais il n'avait fait de grands efforts pour brider ses désirs, mais qu'il avait naturellement les vices en horreur. Il expose une singularité qui lui est personnelle et qu'il regarde comme véritablement extraordinaire: « Je dirai un monstre, mais je le dirai pourtant. Je trouve en plusieurs choses plus d'arrêt et de règle en mes mœurs qu'en mon opinion, et ma concupiscence moins débauchée que ma raison. L'innocence qui est en moi, est une innocence niaise, peu de vigueur ou point d'art ».

Il revient à son texte en disant : « Je hais, entr'autres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par jugement comme l'extrême de tous les vices. »

Digitized by Google

Il compatissait volontiers aux afflictions d'autrui ; les larmes qu'il voyait répandre faisaient couler les siennes. « Les morts, je ne les plains guère et les envierais plutôt ; mais je plains bien fort les mourants. » Quant aux supplices que la justice même fait subir, il lui semble que ce qui est au-delà de la mort simple est une pure cruauté. Il serait d'avis que les exemples de rigueur, par lesquels on veut effrayer le peuple, ne s'exerçassent que contre les cadavres et non contre les vivants, « contre l'écorce et non contre le vif. »

Les guerres civiles de son temps lui ont fourni tant d'exemples de cruauté portée à l'excès, que les histoires anciennes n'offrent rien de semblable.

Il dit avec raison que « les naturels sanguinaires à l'endroit des bêtes témoignent une propension naturelle à la cruauté. Après qu'on se fut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaux, on en vint aux hommes et aux gladiateurs. »

Il rapporte ensuite les usages de différents peuples relativement aux soins qu'ils avaient des bêtes et particulièrement de celles qui leur avaient été utiles, ou au culte qu'ils leur rendaient ; il remarque judicieusement que ce n'était pas le chat ou le bœuf que les Egyptiens adoraient, qu'ils n'étaient à leurs yeux que des emblêmes de leur reconnaissance envers la bonté divine.

« Quand je considère, ajoute-t-il, la grande ressemblance de nous aux animaux, et combien ils ont de part à nos plus grands privilèges, certes, j'en rabats beaucoup de notre présomption, et me démets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les autres créatures. »

Il ne s'attache point à analyser la cruauté, passion féroce qui renferme en elle la rigueur, la dureté pour les autres,

Digitized by Google

l'incommisération, la vengeance, le plaisir de faire du mal par insensibilité de cœur ou pour la barbare satisfaction de voir souffrir.

Une singularité remarquable dans l'espèce humaine, est que la plupart des hommes frémissent au seul récit des cruautés; cependant, si l'on y fait attention, l'humanité, prise dans un sens étendu, est une vertu plus rare qu'on ne pense. On la rendrait plus commune si, dès nos premières années, on avait soin d'ouvrir nos cœurs à la compassion, à la générosité, à la bienfaisance.

CHAPITRE LXIX.

Apologie de Raymond de Sebonde.

Cette apologie est le premier des ouvrages qu'il donna au public.

Montaigne nous apprend que Raymond de Sebonde, était espagnol de naissance, et professait la médecine à Toulouse. Son ouvrage a pour titre *Théologie naturelle*, ou livre des choses créées.

Il pense que le but de Sebonde est hardi et courageux, en ce qu'il entreprend par raisons humaines et naturelles, d'établir et vérifier contre les athées tous les articles de la religion chrétienne. Il le trouve si ferme et si heureux dans ses raisonnements, qu'il ne croit pas qu'on puisse mieux faire sur ce sujet, dans lequel il prétend que nul ne l'a égalé. L'annotateur de l'édition stéréotype des Œuvres de Montaigne, observe qu'à l'époque où cet auteur écrivait, on n'avait pas encore vu le livre de Grotius: De la vérité

Digitized by Google

de la religion chrétienne, où ce grand homme dit, que ce sujet avait été traité philosophiquement par Raymond de Sebonde, avec beaucoup de subtilité, *philosophicâ subtilitate*.

Comme l'athéisme détruit radicalement toute espèce de religion, Montaigne s'élève avec force contre cet excès d'égarement. Il le regarde comme une chose si dénaturée, si monstrueuse qu'il le croit difficile et mal-aisé à établir dans l'esprit humain, quelque déréglé qu'il puisse être.

Pour confirmer la foi et l'appuyer sur les inductions tirées par Sebonde, des choses créées, il dit que cet univers porte le sceau et les marques de son grand architecte qui a imprimé à ses ouvrages le caractère de sa divinité, et qu'il ne tient qu'à notre imbécillité que nous ne le puissions découvrir. Tel est, ajoute-t-il, l'étude à laquelle s'est livré Raymond de Sebonde, pour nous faire connaître que les plus petites parties de ce grand tout décèlent leur auteur, que le ciel, la terre, les éléments, notre corps et notre âme, concourent de concert à dévoiler la main immortelle qui a opéré toutes ces merveilles.

Il combat l'erreur de ces hommes insensés qui se persuadent que dans l'univers, tout a été fait pour notre misérable espèce.

Il relève une seconde erreur, celle de mettre une si grande distance entre eux et les animaux, auxquels ils ne donnent qu'un instinct très-borné. Pour les désabuser, il retrace l'adresse des animaux, leurs ruses, leur prévoyance, et démontre qu'il y a du raisonnement dans la plupart de leurs opérations, dans l'art de construire leurs nids, leurs habitations, de soigner, de nourrir, d'élever leurs petits, de se garantir de l'intempérie des saisons, de se défendre contre les attaques de leurs ennemis, contre les pièges et les ruses de l'homme, de se guérir eux-mêmes dans leurs maladies. Il prétend que nous leur sommes redevables de

Digitized by Google

la plupart de nos inventions. Il les regarde comme susceptibles d'amitié, de reconnaissance, d'instruction.

En dernier résultat, il adopte cette maxime ancienne : « La seule chose certaine, est que tout n'est qu'incertitude ». C'est-là, peut-être, ce qui a donné lieu à ceux qui n'ont pas assez approfondi Montaigne, de l'accuser de scepticisme, tandis qu'il ne voulait que faire connaître la vanité des connaissances humaines, pour nous ramener à la seule et vraie lumière. C'est dans ce sens qu'il cite le passage de Saint-Pierre. « Dieu résiste aux superbes, et donne la grâce aux humbles ». *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.*

On ne pouvait mieux démontrer par les faits et les exemples, l'incertitude des connaissances humaines, les fluctuations, les contradictions perpétuelles de nos jugements.

Montaigne conclut avec raison que nous devons être perpétuellement en garde et en défiance sur nos prétendues connaissances.

Il nous conseille d'être modérés, tempérants dans nos opinions, nos mœurs, nos discours et nos raisonnements, surtout d'éviter les nouveautés, les choses étrangères, extraordinaires, et tout ce qui paraît extravagant et choquant.

Il nous donne un autre avis bien salutaire en disant : « quoiqu'on nous prêche, quoique nous apprenions, il faudrait toujours se ressouvenir que c'est l'homme qui donne, et que c'est l'homme qui reçoit ».

Il regarde la connaissance de l'homme comme la plus nécesaire et la plus difficile ; quant aux autres, il les considère comme presqu'impossibles, du moins pour attiendre à un certain degré de perfection.

Le lecteur devra méditer cet important chapitre. Il ne regrettera point le temps qu'il y aura employé s'il en retire

Digitized by Google

le précieux avantage d'être convaincu de sa faiblesse, du vide et de la vanité des connaissances humaines.

CHAPITRE LXX.

De juger de la mort d'autrui.

L'objet de Montaigne est de démontrer que nous tenons à la vie par des liens plus forts que nous ne croyons, que peu d'hommes savent soutenir dignement et convenablement l'aspect de la mort qu'il regarde comme la plus remarquable action de la vie humaine.

Pour bien juger l'assurance et le courage de ceux qui paraissent ou veulent paraître de sang-froid dans cette dernière scène de la vie, soit qu'elle arrive naturellement, soit qu'ils la provoquent eux-mêmes, on doit considérer qu'il est peu d'hommes vraiment convaincus qu'ils touchent à leur dernière heure. Une espérance confuse et trompeuse les séduit jusqu'au dernier instant; leurs idées, leur langage les trahissent au moment même où ils prétendent se montrer le plus décidés à ce fatal évènement. Ils parlent de projets à exécuter dans un temps plus ou moins éloigné : « Il n'est endroit où la piperie de l'espérance nous amuse plus, elle ne cesse de corner aux oreilles; d'autres ont été plus malades sans mourir, l'affaire n'est pas si désespérée qu'on pense, et, au pis aller, Dieu a bien fait d'autres miracles. »

Telles sont en effet les idées que se forment les malades, tels sont les propos dont on les berce. Pour bien juger un homme, ce n'est pas assez qu'il soit réellement en danger, il faut qu'il en soit convaincu lui-même. On doit « consi-

Digitized by Google

dérer surtout si c'est une mort soudaine ou qui ait du temps. » Malgré toute notre ostentation, nous sommes les premiers à nous faire illusion, et la nature elle-même la favorise ; tant il est vrai que la vie de l'homme se passe dans une illusion perpétuelle, et qu'il meurt de même !

Montaigne cherche ensuite les causes de l'erreur qui nous séduit; il prétend « qu'elle vient de ce que nous attachons trop d'importance à notre existence ; il nous semble que l'universalité des choses souffre aucunement de notre anéantissement et qu'elle soit compassionnée à notre état. Notre vue altérée se représente les choses de même, et nous est avis qu'elles lui faillent à mesure qu'elle leur faut. » Il compare cette position à celle des voyageurs sur mer ; les terres et les villes paraissent reculer devant eux à mesure qu'ils avancent. Cette comparaison a été reproduite depuis sous des termes différents : la mort, comme l'horizon, semble s'éloigner à mesure que nous avançons.

Notre auteur observe « qu'il arrive à plusieurs de raidir leur contenance et leurs paroles pour acquérir une réputation dont ils espèrent encore jouir vivants, que la plupart de ceux qu'on voit mourir avec quelque courage doivent leur contenance plutôt à la fortune qu'à la fermeté de leurs résolutions. »

« Nul ne se peut dire être résolu à la mort qui craint à la marchander, qui ne peut la soutenir les yeux ouverts. Ceux qu'on voit courir au supplice pour hâter et presser l'exécution ne le font pas de résolution, ils se veulent ôter le temps de la considérer. L'être mort ne les fâche pas, mais oui bien le mourir. »

Il ne trouve rien de plus illustre en la vie de Socrate, que d'avoir eu trente jours pour ruminer le décret de sa

Digitized by Google

mort et de l'avoir digéré pendant tout ce temps-là d'une très certaine espérance, sans altération et avec la même liberté dans ses actions et dans ses paroles.

Sur la mort de Caton, il fait la réflexion « que son bon destin lui fit avoir mal à la main dont il se frappa, de manière qu'il eut tout le loisir d'affronter la mort et de la colleter, renforçant son courage au danger au lieu de l'amollir. Si j'avais eu, ajoute-t-il, à le représenter en sa plus superbe assiette, c'eût été déchirant, tout ensanglanté, ses entrailles, plutôt que l'épée au poing, comme firent les statuaires de son temps ; car ce second meurtre fut bien plus furieux que le premier ».

On ne sera point étonné de voir Montaigne revenir sans cesse sur les idées de la mort, si l'on fait attention qu'il tenait constamment au principe qu'il avait adopté : *Philosopher c'est apprendre à mourir.* Il n'en est point de plus salutaire et de plus utile à l'homme, il n'en est point de plus propre à adoucir ses maux et à lui procurer le bonheur dont il peut jouir, en lui assurant le calme et la tranquillité qui en sont les bases essentielles.

CHAPITRE LXXI.

Comme notre esprit s'empêche soi-même.

Montaigne paraît avoir l'intention de tourner en ridicule les maximes des Stoïciens, par la manière dont il les expose. « C'est une plaisante imagination de concevoir un esprit balancé justement entre deux pareilles envies ; car il est indubitable qu'il ne prendra jamais parti, d'autant que l'application et le choix portent inégalité de prix : et qui nous logerait entre la bouteille et le jambon, avec égal

Digitized by Google

appétit de boire et de manger, il n'y aurait sans doute remède que de mourir de soif et de faim ».

Il continue ainsi : « Pour pourvoir à cet inconvénient. les Stoïciens, quand on leur demande d'où vient à notre âme l'élection de deux choses indifférentes et qui fait que d'un grand nombre d'écus nous en prenions plutôt l'un que l'autre, n'y ayant aucune raison qui nous incline à la préférence. Ils répondent que ce mouvement de l'âme est extraordinaire et déréglé, venant en nous d'une impulsion étrangère, accidentelle et fortuite ».

Notre auteur les réfute en ces termes : Il se pourrait dire, ce me semble plutôt, « qu'aucune chose ne se présente à nous, où il n'y ait quelque différence, pour légère qu'elle soit ; et que, ou la vue, ou l'attouchement, il y a toujours quelque choix qui nous tente et attire, quoique ce soit imperceptiblement ».

Deux choses peuvent être indifférentes, mais non pas au même degré, en sorte que le plus faible motif, sans aucun dérèglement de l'âme, suffit alors pour nous déterminer ; ainsi le plus léger poids ajouté dans l'un des bassins d'une balance en équilibre, le fait incliner. La supposition de deux choses absolument et strictement indifférentes est impossible. On les rejette toutes deux, si l'on n'a aucun motif d'opter ; mais si l'on y est contraint, il y aura toujours pour l'option de l'une ou de l'autre, un motif prépondérant, quelque faible, quelque léger qu'il soit.

Pour étayer ce raisonnement, Montaigne suppose une ficelle également forte partout, en ajoutant qu'il est impossible, de toute impossibilité qu'elle rompe, car où se ferait la rupture ?

« Qui joindrait encore à ceci, ajoute-t-il, les propositions géométriques qui concluent par la certitude de leurs démonstrations, le contenu plus grand que le contenant, le

Digitized by Google

centre aussi grand que sa circonférence, et la pierre philosophale et la quadrature du cercle où la raison et l'effet sont si opposites, en tirerait à l'aventure quelqu'argument pour *secourir* ce mot hardi de Pline : *Solum certum, nihil esse certi, et homine nihil miseriùs et superbiùs.* Une seule chose est certaine, c'est qu'il n'est rien de certain et rien de plus misérable et de plus orgueilleux que l'homme ».

C'est ainsi que Montaigne fait sortir des questions et des vérités intéressantes d'un objet frivole en apparence.

CHAPITRE LXXII.

Que notre désir s'accroît par la malaisance.

Il est bien reconnu que la difficulté de parvenir à la jouissance irrite le désir ; que la trop grande facilité d'obtenir les biens qu'on a le plus ardemment désirés, en affaiblit à nos yeux le mérite et le prix. Nous défendre quelque chose c'est nous en faire naître l'envie. De là ce proverbe : Nous sommes portés vers les choses défendues. *Nitimur in vetitum.*

Il est également constaté que la crainte habituelle de perdre ce que l'on possède, empoisonne toutes les jouissances, même celles de la vie. Telles sont les réflexions qui remplissent ce chapitre, dans lequel on remarquera de plus en plus que Montaigne saisissait la première idée qui le frappait, passait à une autre pour peu qu'elle eût de liaison avec la première, et ainsi de suite ; en sorte que malgré le désordre apparent qui semble régner dans ses écrits, on y trouve toujours une espèce de liaison.

Montaigne dit que nul bien ne peut nous apporter du plaisir si ce n'est celui à la perte duquel nous sommes pré-

Digitized by Google

parés. Il y a dans cette opinion plus que de l'exagération ; il est seulement vrai que la crainte de la perte affaiblit le plaisir de la jouissance et le mérite de la possession. Mais il est des biens qui nous procurent du plaisir sans que nous nous soyons préparés à leur perte et sans que nous l'ayons prévue, ni même soupçonnée ; tel est l'amant qui se flatte d'être sincèrement aimé et de posséder exclusivement le cœur de sa maîtresse, il ne pense ni ne prévoit que ce bien qu'il ne compare à nul autre puisse lui échapper ; dans l'enthousiasme dont il est rempli, il jouit sans trouble et sans alarmes.

Notre auteur croit qu'on pourrait dire au contraire que nous serrons et embrassons un bien d'autant plus étroitement et avec d'autant plus d'affection que nous voyons notre possession moins assurée, et que nous craignons qu'elle ne nous soit ôtée.

C'est, dit Montaigne, pour prévenir la satiété et tenir l'amour en haleine que Lycurgue ordonna que les mariés de Lacédémone ne se pourraient voir qu'à la dérobée. « La volupté même cherche à s'irriter par la douleur, la difficulté donne du prix aux choses, notre appétit méprise et outrepasse ce qui lui est en main pour courir après ce qu'il n'a pas. » Il dit à ce sujet que Caton fut dégoûté de sa femme tant qu'elle fut sienne, et qu'il la désira quand elle fut à un autre ; que le désir et la jouissance nous mettent pareillement en peine ; que la rigueur des maîtresses est ennuyeuse, mais que l'aisance et la facilité l'est encore plus ; que la satiété engendre le dégoût ; que c'est une passion mousse, hébêtée, lâche et endormie.

Il fait ensuite une courte digression sur l'art employé par les coquettes pour attiser et irriter nos désirs ; et demande « à quoi sert l'art de cette honte virginale, cette froideur rassise, cette contenance sévère, cette profession

Digitized by Google

d'ignorance des choses qu'elles savent mieux que nous qui les en instruisons, sinon qu'à nous accroître le désir de vaincre. On se fait gloire de triompher de la modestie, de la chasteté et de la tempérance, et qui déconseille aux dames ces parties là, il les trahit, et soi-même. La beauté, toute puissante qu'elle est, n'a pas de quoi se faire savourer sans cette entremise ».

Il pense que l'on s'est trompé en supprimant le divorce, dans la vue de rendre plus ferme le nœud du mariage; que le nœud de la volonté et de l'affection s'est d'autant relâché que celui de la contrainte s'est retréci.

CHAPITRE LXXIII.

De la gloire.

Pour bien entrer dans les pensées de Montaigne, il faut distinguer la véritable gloire de celle qui n'en est que l'ombre. La véritable gloire est l'honneur qu'on s'est acquis par un mérite distingué, par des vertus d'éclat et des actions brillantes. Elle appartient à tous ceux qui ont rendu de grands services à l'humanité, tels que les législateurs, tels que ceux qui ont ouvert de nouvelles carrières dans les sciences et les arts, dans la connaissance de la nature, ou qui ont enrichi les hommes de quelques découvertes et de quelques inventions utiles. Elle appartient surtout aux vertus guerrières, quand elles ont pour base l'amour de la patrie et le bonheur des peuples.

La fausse gloire ou le mensonge des apparences, est cet éclat trompeur qui nous éblouit et fascine les yeux du stupide vulgaire. Elle est aussi opposée à la véritable, elle en est aussi éloignée que le vice de la vertu. Les plus vils

Digitized by Google

ressorts la font mouvoir, elle n'a son principe que dans l'intérêt, l'ambition, la vanité, quelquefois dans la crainte et le désespoir.

La passion de la gloire doit s'allier avec la vertu, autrement elle n'est plus qu'un vain désir de célébrité, qui peut également appartenir aux actions hardies, extraordinaires, quoique mauvaises en elles-mêmes.

Au dessous et non loin de la gloire, est la réputation, ce bruit, ce murmure flatteur, cette approbation unanime que nous avons méritée par de grands services, par une conduite distinguée, par notre zèle, notre constance, notre fermeté à remplir nos devoirs, par la droiture de cœur, l'amour de la vérité et l'empire sur nos passions. Ce bruit n'est cependant pas tel qu'il puisse forcer la renommée à publier nos actions, et nos contemporains à s'occuper de nous; mais si l'on en parle, ce n'est qu'avec éloge.

La fausse et la véritable gloire sont accompagnées de la renommée, mais d'une manière bien différente. L'une a pour précurseur le mensonge, l'audace, la fourberie, et se détruit d'elle-même; l'autre a pour guide la vérité, la vertu, et s'affermit avec le temps; son éclat est d'autant plus vif que l'on a fait plus d'efforts pour l'obscurcir et pour l'étouffer.

D'après ces définitions, on saisira aisément les idées de Montaigne. Il commence par dire qu'il y a le nom et la chose, que le nom n'est qu'une pièce étrangère jointe à la chose, ou hors d'elle.

« Dieu qui est en soi toute plénitude, et le comble de toute perfection, ne peut s'augmenter et accroître au dedans, mais son nom, par les bénédictions et louanges que nous donnons à ses ouvrages extérieurs. Voilà comment c'est à Dieu seul à qui gloire et honneur appartiennent, et n'est rien de si éloigné de raison que de nous

Digitized by Google

mettre en queste pour nous. Notre essence étant imparfaite et ayant continuellement besoin d'amélioration, c'est là à quoi nous devons travailler. Un homme affamé serait bien simple de chercher à se pourvoir plutôt d'un beau vêtement que d'un bon repas ».

Il parle ensuite des philosophes Chrysippe et Diogène, les premiers et les plus fermes partisans du mépris de la gloire. Ils disaient qu'entre toutes les voluptés, il n'y en avait point de plus dangereuse, ni plus à fuir que celle qui nous vient de l'approbation d'autrui, ce qui lui fait ajouter : « il n'est chose qui empoisonne tant les princes que la flatterie, ni rien par où les méchants gagnent plus aisément crédit autour d'eux ». Suivant ces philosophes, « toute la gloire du monde ne méritait pas qu'un homme d'entendement étendît seulement le doigt pour l'acquérir. »

On voit aisément qu'il veut parler de la fausse gloire, qui n'a pas la vertu pour principe ; mais il a soin de s'en expliquer lui-même en ces termes : « Je dis pour elle seule, car elle tire souvent à sa suite plusieurs commodités par lesquelles elle se peut rendre désirable ».

Toute la gloire qu'il veut tirer de sa vie est d'avoir vécu tranquille. « Qui tient sa mort pour mal employée si ce n'est en occasion signalée, au lieu d'illustrer sa mort, obscurcit volontiers sa vie. Qui n'est homme de bien que parce qu'on l'en estimera mieux après l'avoir su, qui ne veut bien faire qu'à condition que sa vertu vienne à la connaissance d'autrui, celui-là n'est pas homme de qui on puisse tirer beaucoup de service. »

Il convient qu'il y a quelque douceur naturelle à se sentir louer, mais que nous lui prêtons beaucoup trop. Il ajoute que l'excès de cette maladie d'agrandir notre nom en va jusque-là, que plusieurs cherchent à faire parler d'eux en quelque façon que ce soit, qu'ils sont plus avides de grandes

Digitized by Google

que de bonnes réputations. Après avoir parlé de lui-même, des évènements de la guerre et rappelé des noms rendus fameux par de grands crimes, il conclut « que les actions vertueuses sont trop nobles d'elles-mêmes pour rechercher autre loyer que de leur propre valeur, et que tout homme doit choisir de perdre plutôt son honneur que de perdre sa conscience. »

La véritable gloire est en effet quelque chose de si noble, de si élevé, que l'on ne doit rien négliger de ce qui peut en exciter et soutenir l'émulation. Mais il ne faut jamais perdre de vue qu'elle doit toujours être accompagnée de la vertu; c'est par elle que la vraie gloire devient aussi désirable que la fausse est méprisable et dangereuse.

CHAPITRE LXXIV.

De la présomption.

La présomption est une disposition particulière à se croire des vertus, des talents, un mérite et des qualités que l'on n'a pas, ou à leur supposer une extension qui passe de beaucoup leurs vraies limites. Fille de l'orgueil et de l'amour-propre, elle a communément pour compagnes la pédanterie, la suffisance, l'indépendance et la fatuité. C'est ce qui a donné lieu à Montaigne de faire quelques digressions sur les tristes et malheureux effets de cette passion. On conçoit aisément que le présomptueux doit tôt ou tard devenir la victime de sa confiance aveugle dans son esprit, dans ses talents, et expier par le mépris des gens sensés et les plaisanteries amères de ceux qui l'environnent, la folie de ses vaines et ridicules prétentions.

Digitized by Google

L'opposé de la présomption est la modestie, elle nous fait en quelque sorte méconnaître notre propre mérite, nos qualités les plus éminentes, et nous porte à les apprécier au-dessous de leur véritable valeur.

La timidité peut naître d'un excès de modestie, et quelquefois aussi de l'amour-propre qui fait craindre de ne pas s'exprimer convenablement.

Montaigne, pour tenir un juste milieu, ne veut pas que, dans la crainte de faillir, un homme se méconnaisse lui-même, et qu'il pense être moins que ce qu'il est. « Le jugement doit partout maintenir son droit, c'est raison qu'il voie en ce sujet comme ailleurs ce que la vérité lui présente. Si c'est César, qu'il se trouve hardiment le plus grand capitaine du monde ».

Il prétend que nous ne sommes que cérémonie, que nous donnons tout aux apparences, aux dehors, et que nous laissons la substance des choses : « Nous nous tenons aux branches, et abandonnons le tronc et le corps ; nous avons appris aux dames de rougir ayant seulement nommé ce qu'elles ne craignent aucunement à faire. La cérémonie (civilité) nous défend d'exprimer par paroles les choses licites et naturelles, et nous l'en croyons ; la raison nous défend d'en faire d'illicites et mauvaises, et personne ne l'en croit ».

Comme il s'est fait lui-même l'objet de son livre, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, il dit » qu'il se trouve ici empétré ès lois de la cérémonie ; car elle ne permet ni qu'on parle bien de soi, ni qu'on en parle mal. Sur quoi il fait cette distinction : « Ceux de qui la fortune a fait passer la vie en quelqu'éminent degré peuvent par leurs actions publiques témoigner quels ils sont ; mais ceux qu'elle n'a employés qu'en foule, et de qui personne ne parlera, si eux-mêmes n'en parlent, ils sont excusables s'ils prennent

Digitized by Google

la hardiesse de parler d'eux-mêmes envers ceux qui ont intérêt de les connaître. »

C'est ainsi qu'il prélude à ce qu'il va dire de lui-même, pour se justifier en quelque sorte des longs détails qu'il donne sur sa vie privée. Remontant jusqu'à son enfance, il remarque, en parlant des attitudes du corps, que nous retenons toujours, même involontairement, quelque trace ou quelqu'empreinte de notre première constitution. Pour appuyer, par de grands exemples, ce qu'il avance, il dit : « que c'était une afféterie consente de sa beauté qui faisait un peu pencher la tête d'Alexandre sur un côté, et qui rendait le parler d'Alcibiade mol et gras, que César se grattait la tête d'un doigt, qui est la contenance d'un homme rempli de pensements pénibles, que Cicéron avait accoutumé de rider le nez, ce qui signifie un naturel moqueur. »

Il est hors de doute que certaines attitudes données par la nature, ou fortifiées par l'usage, dénotent les dispositions de l'âme et décèlent le caractère. On a pu remarquer en effet que le dédain se distingue par la contraction de la bouche et le soulèvement des narines ; le mépris par le resserrement des lèvres et un regard fixe du haut en bas.

Revenant comme en passant à la présomption, il dit qu'elle a deux parties, l'une de s'estimer trop, l'autre de ne pas estimer autrui ; que la philosophie ne lui semble jamais avoir si beau jeu que lorsqu'elle combat notre vanité. Il pense que la trop bonne opinion que l'homme a de soi est la mère nourrice des plus fausses opinions publiques et privées, et se moque de ceux qui veulent pénétrer jusqu'aux astres, tandis qu'ils s'ignorent eux-mêmes et ne connaissent pas les ressorts qui les font mouvoir.

Il continue à se peindre lui-même d'une manière si franche, si naïve, que l'on ne peut douter de la vérité et de

Digitized by Google

la ressemblance du portrait. Il dit en parlant de sa manière d'écrire : « ma façon n'aide rien à la matière, voilà pourquoi il me la faut forte, qui ait beaucoup de prise, et qui luise elle-même. Quand j'en saisis des populaires et plus gaies, c'est pour me suivre, moi, qui n'aime point une sagesse cérémonieuse et triste, et pour m'égayer, non pour égayer mon style qui les veut plutôt graves et sévères, si je dois nommer style un parler informe et sans règle. Au demeurant, mon langage n'a rien de facile et fluide; il est âpre, ayant ses dispositions libres et déréglées, et me plaît ainsi, sinon par mon jugement, au moins par mon inclination. »

Il est persuadé que la beauté est une pièce de recommandation au commerce des hommes, que l'âme et le corps doivent constamment s'accoupler, que la première distinction qui ait existé entre les hommes, et la première considération qui donna les prééminences aux uns sur les autres, fut vraisemblablement l'avantage de la beauté, que le roi des rois n'a pas refusé cette recommandation corporelle, puisqu'il est écrit qu'il était le plus beau des fils des hommes, *speciosus forma præ filiis hominum.* Il veut que les gens en place aient une tenue et une représentation conformes à leur état. » C'est un grand dépit qu'on adresse à vous parmi vos gens pour vous demander où est monsieur, et que vous n'ayez que le reste de la bonnetade (salutation) qu'on fait à votre barbier ou à votre secrétaire.

Il assure qu'il n'avait aucune aptitude aux jeux d'adresse, à la danse, à la paume, à la lutte, aux sauts, à la natation, à l'escrime, et à tout ce qui demandait de la dextérité et de l'adresse. Il ajoute que ses conditions corporelles sont en somme très bien accordantes à celles de l'âme, qu'il est peu propre à la manutention des affaires domestiques, exempt d'ambition et de passions notables. « Quant à cette nouvelle vertu de feintise et de dissimulation qui est si fort

Digitized by Google

en crédit, je la hais capitalement, et de tous les vices, je n'en trouve aucun qui témoigne tant de lâcheté et bassesse de cœur. C'est une humeur couarde et servile de s'aller déguiser et cacher sous un masque, et de n'oser se faire voir tel qu'on est. Un cœur généreux ne doit point démentir ses pensées ; il se veut faire voir jusqu'au dedans. ». Montaigne se mettait volontiers au dessus des évènements ; l'horreur de la chute lui donnait plus de fièvre que le coup.

Il haïssait la fourberie, la dissimulation, le mensonge, quel que fût leur déguisement.

Rien de plus vrai et de plus curieux que ce qu'il rapporte sur sa mémoire ; « c'est un outil de merveilleux service que la mémoire, et sans lequel le jugement a bien de la peine à faire son office ; elle me manque du tout ; ce que l'on veut me proposer, il faut que ce soit à parcelles : car de répondre à un propos où il y eût plusieurs divers chefs, il n'est pas en ma puissance. Je ne saurais recevoir une charge sans tablettes, et quand j'ai un propos de conséquence à tenir, s'il est de longue haleine, je suis réduit à cette vile et misérable nécessité d'apprendre par cœur et mot à mot ce que j'ai à dire, autrement je n'aurais ni façon ni assurance, étant en crainte que ma mémoire vînt à me faire un mauvais tour. Depuis qu'elle a commencé à chanceler, plus je la sonde, plus elle s'empêtre et s'embarrasse ; elle me sert à son heure, non pas à la mienne. Je suis si excellent en l'oubliance, que mes écrits même et compositions, je ne les oublie pas moins que le reste. Ma librairie (bibliothèque), qui est des belles entre les librairies de village, est assise en un coin de ma maison ; s'il me tombe en fantaisie, chose que j'y veuille aller chercher ou écrire, de peur qu'elle m'échappe en traversant seulement ma cour, il faut que je la donne en garde à quelqu'autre. »

Digitized by Google

Il répète ensuite qu'il a l'esprit tardif et mousse, que le moindre nuage arrête sa pointe. « En façon que par exemple je ne lui proposai jamais énigme si aisée qu'il sût développer; aux jeux où l'esprit a sa part, des échecs, des cartes, des dames et autres, je n'y comprends que les plus grossiers traits. » Il ne savait compter ni avec les jetons ni avec la plume, il ne connaissait pas même les monnaies de son temps, et ignorait le nom des premiers outils de ménage et d'agriculture.

Après divers autres détails, il ajoute : « par ces traits de ma confession, on en peut imaginer d'autres à mes dépens; mais quel que je me fasse connaître pourvu que je me fasse connaître tel que je suis, je fais mon effet. »

Au surplus, c'est dans le portrait qu'il trace de lui-même qu'il faut saisir les différents traits dont il se compose. Ces traits ont un caractère de vérité et d'originalité qui les rend si intéressants, qu'il est peu de lecteurs qui, en scrutant eux-mêmes leurs dispositions particulières, n'en puissent tirer avantage. « L'incertitude de mon jugement est si également balancé en la plupart des occurences, que je m'en rapporterais volontiers à la décison du sort et des dés. La raison humaine est un glaive doublement dangereux en la main même de Socrate, son plus intime et familier ami. On dit communément que le plus juste partage que nature nous ait fait de ses grâces, c'est celui du sens, car il n'est aucun qui ne se contente de ce qu'elle lui a distribué. » N'est-ce pas raison qui verrait au-delà, verrait au-delà de sa vue. La moins dédaignable condition de gens me semble être celle qui, par simplesse, tient le dernier rang et nous offre un commerce plus réglé. « Les mœurs et les propos des paysans, je les trouve communément plus ordonnés selon la prescription de la vraie philosophie que ne sont

Digitized by Google

ceux de nos philosophes. » *Plus sapit vulgus quia tantum, quantum opus est sapit.* Lact. Inst. Liv. II.

Si l'on réfléchissait sur les contrastes frappants, sur le singulier mélange de grandeur et de bassesse, de fermeté et de faiblesse qu'offrent les hommes les plus distingués par leur esprit et leur génie, l'orgueil humain serait bientôt confondu. Mais on redoute de se rencontrer soi-même, de descendre au fond de son cœur et de méditer sur les vérités les plus essentielles au bonheur. Il est cependant démontré qu'au moral comme au physique, ce sont moins les aliments dont on use que ceux que l'on digère, qui nourrissent.

CHAPITRE LXXV.

Du Démentir.

Montaigne, dans une grande partie de ce chapitre, se justifie de s'être fait le sujet principal de son livre. Il n'était destiné que pour le coin d'une librairie (d'une bibliothèque), pour en amuser un parent, un ami, qui aurait plaisir à se retrouver avec lui et à le reconnaître dans un portrait fidèle. Il ne trouve pas tant de bien en lui qu'il ne le puisse dire sans rougir. Il eût pris un grand plaisir à entendre quelqu'un lui retracer les mœurs, les habitudes et les plus communes paroles de ses ancêtres.

En se peignant pour autrui, il a pris en lui des couleurs plus nettes ; il n'a pas plus fait son livre que son livre ne l'a fait ; ce livre est co-substantiel à son auteur. « Ai-je perdu mon temps de m'être rendu compte de moi si continuellement et si curieusement ? Car ceux qui se repassent par fantaisie seulement ne s'examinent pas si exactement

Digitized by Google

et ne se pénètrent pas comme celui qui en fait son étude, son ouvrage et son métier. Combien de fois m'a cette besogne diverti de cogitations ennuyeuses et doivent être comptées pour ennuyeuses toutes les frivoles ? »

Il fait ici une réflexion digne de remarque, c'est que la nature nous a doués d'une large faculté pour nous entretenir avec nous-mêmes, et nous y appelle souvent pour nous apprendre que nous nous devons partie à la société, mais en meilleure partie à nous.

Il tenait registre de ses pensées et même de ses rêveries à mesure qu'elles se présentaient à lui, et s'il a eu recours aux livres, s'il les a étudiés, ce n'est nullement pour former ses opinions, mais pour les étayer et les affermir.

Il se fait à lui-même cette question : « Mais à qui croirons-nous parlant de soi en une saison si gâtée, vu qu'il en est peu ou point à qui nous puissions croire, parlant d'autrui où il y a moins d'intérêt à mentir. »

Revenant ensuite à son sujet, il dit que le premier trait de la corruption des mœurs, c'est le bannissement de la vérité qui est le principe de la vertu, que de son temps la vérité n'était pas dans ce qui existait réellement, mais dans ce qui se persuadait à autrui. C'est une fausse monnaie qui a cours comme la véritable et depuis longtemps reprochée à notre nation. « Aux Français le mentir et se parjurer n'est pas vice, mais une façon de parler. Qui voudrait enchérir sur ce témoignage pourrait dire que ce leur est à présent vertu. On s'y forme, on s'y façonne comme à un exercice d'honneur, la dissimulation est une des plus notables qualités de ce siècle. »

Considérant d'où peut naître cette coutume à laquelle nous sommes si religieusement attachés, de nous sentir si aigrement offensés du reproche d'un vice qui nous est

Digitized by Google

familier, que nous le regardons comme une injure impardonnable. Il pense qu'il est assez naturel de se défendre le plus des défauts dont on est le plus entaché. En se montrant sensible à l'accusation, il semble qu'on repousse ainsi jusqu'au soupçon de ce vice, que nous le condamnons du moins en apparence, et que ce soit l'extrême injure qu'on nous puisse faire de paroles que de nous le reprocher. Mais la plus solide raison qu'il donne de notre irritabilité est que le démenti paraît envelopper un reproche de couardise, de lâcheté de cœur. « En est-il de plus expresse que de se dédire de sa propre parole et de sa propre science? Un ancien peint honteusement le mentir quand il dit que c'est donner témoignage de mépriser Dieu et de craindre les hommes. Notre intelligence se conduisant par la seule voie de la parole, celui qui la fausse trahit la société. Comme c'est le seul outil par le moyen duquel se communiquent nos volontés et nos pensées, c'est le truchement de notre âme; s'il nous manque, nous ne nous tenons plus, nous ne nous entre-connoissons plus; s'il nous trompe, il rompt tout notre commerce et dissout toutes les liaisons de notre société. »

CHAPITRE LXXVI.

De la liberté de conscience.

Montaigne, écrivant dans un temps également propre à lui faire sentir le prix d'une sage tolérance et les dangereux effets du système contraire, commence par dire qu'il est ordinaire de voir les bonnes intentions, si elles sont conduites sans modération, pousser les hommes à des résultats très vicieux, même parmi les chrétiens de bonne foi. Il prétend que, dans les premiers temps où notre religion

Digitized by Google

commença à s'établir et à prendre quelque autorité par la force des lois, le zèle arma plusieurs de ses prosélytes contre une infinité de livres qu'ils regardaient comme contraires à ses maximes, ce qui a fait plus de tort aux lettres que tous les feux des barbares.

« Ce zèle outré les a conduits à donner des louanges fausses à tous les Empereurs qui prenaient parti pour eux et à condamner universellement toutes les actions de ceux qui leur étaient opposés, comme il est aisé de l'observer en l'empereur Julien, surnommé l'*Apostat.* » Nous ne le suivrons pas dans tous les détails qu'il donne sur ce prince ; nous remarquerons seulement qu'il en parle avec assez d'impartialité. Il fait l'éloge de sa sobriété, de sa vigilance et de ses talents militaires ; mais il dit qu'en matière de religion il était vicieux et qu'on l'a surnommé l'Apostat, parce qu'il avait abandonné la foi chrétienne. Il regarde comme vraisemblable l'opinion de ceux qui pensent « qu'il ne l'avait jamais eu à cœur ; mais que pour l'obéissance des lois, il s'était feint jusqu'à ce qu'il eût l'empire en sa main. »

Montaigne, pénétrant les intentions de Julien, pense qu'elles étaient de fomenter les brigues et les divisions pour empêcher les peuples de se réunir contre lui et de se fortifier par leur concorde et unanime intelligence, « ayant éprouvé qu'il n'y a point de bête au monde tant à craindre à l'homme que l'homme. — Voilà son mot à peu près, » dit notre auteur. Il en tire cette réflexion que l'empereur Julien se servit pour attiser le trouble et les dissensions civiles de la même recette de liberté de conscience que nos rois venaient d'employer pour l'éteindre. Il examine lequel des deux partis était préférable et termine en ajoutant que, pour l'honneur de la dévotion de nos rois, il aime mieux croire que, n'ayant pu ce qu'ils voulaient, ils ont fait semblant de ne vouloir que ce qu'ils pouvaient.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXVII.

Nous ne goûtons rien de pur.

C'est une vérité bien triste, mais malheureusement confirmée par une expérience constante. Tout s'altère ; nos jouissances, nos plaisirs se changent presque toujours en amertumes. Montaigne va plus loin : « la faiblesse de notre condition fait que les choses en leur simplicité et pureté naturelle ne peuvent tomber en notre usage ; les éléments dont nous jouissons sont altérés, les métaux de même, et l'or, il faut empirer par quelqu'autre matière, pour l'accommoder à notre service. Des plaisirs et biens que nous avons, il n'en est aucun sans quelque mélange de mal et d'incommodité : l'extrémité de rire se mêle aux larmes ».

Montaigne s'autorise de Lucrèce pour dire que de la source des voluptés s'élève quelqu'amertume, qui nous tourmente même dans le fort du plaisir.

Il rapporte ce passage d'un ancien : « Les dieux nous vendent tous les biens qu'ils nous donnent, c'est-à-dire, qu'ils ne nous en donnent aucun pur et parfait, et que nous n'achetions au prix de quelque mal. Le travail et le plaisir, très dissemblables de nature, s'associent pourtant de je ne sais quelle jointure naturelle ».

Il cite une idée assez bizarre de Socrate : « Quelque dieu essaya de mettre en masse et de confondre la douleur avec la volupté, mais ne pouvant en venir à bout, il s'avisa de les accoupler au moins par la queue ». C'était une manière de démontrer que tous les extrêmes se touchent. It trouve que l'on goûte certain plaisir à se nourrir de sa mélancolie,

Digitized by Google

et qu'il y a des complexions qui en font leur aliment. Il se représente un homme porté au dernier degré du plaisir, puis il ajoute : « je le sens fondre sous la charge de son aise, et le vois du tout incapable de porter une si pure, si constante volupté et si universelle ».

Quand il se confesse à lui-même religieusement, il trouve que la meilleure bonté qu'il ait a quelque teinture vicieuse, ce qui lui fait soupçonner que Platon même, s'il se fût examiné de près, « eût senti quelque ton gauche de mixtion humaine », ce qui l'autorise à conclure que « l'homme en tout et partout n'est que rapiècement et bigarrure ; les lois même de la justice ne peuvent subsister sans quelque mélange d'injustice, et, dit Platon, ce serait entreprendre de couper les têtes de l'hydre que de prétendre ôter des lois toute incommodité et inconvénient. Il est pareillement vrai que, pour l'usage de la vie et le service du commerce public, il peut y avoir de l'excès en la pureté et perspicacité de nos esprits ; cette clarté pénétrante a trop de subtilité et de curiosité, il les faut appesantir et émousser, pour les rendre plus obéissantes à l'exemple et à la pratique, les épaissir et obscurcir pour les proportionner à cette vie ténébreuse et terrestre. Pourtant se trouvent des esprits communs et moins tendus, plus propres et plus heureux à conduire affaires ; et les opinions de la philosophie, élevées et exquises, se trouvent ineptes à l'exercice. Il faut manier les entreprises humaines plus grossièrement et superficiellement, et en laisser bonne et grande part pour les droits de la fortune ».

Les objets ont tant de faces et fournissent matière à tant d'opinions diverses et opposées, que l'on se perd à les considérer sous tant de points de vue différents.

Toutes ces idées ont été rendues avec autant de clarté que de précision en ces termes : Le monde est toujours

Digitized by Google

allé comme il va ; les riches jouissent, les puissants dominent, les philosophes argumentent, les ignorants partagent la terre entr'eux.

Pour peu qu'on y fasse attention, on découvrira aisément comment il arrive que les ignorants se partagent entr'eux les biens de ce monde. Ils ont peu d'idées, mais ils y sont fortement attachés, et ne les perdent jamais de vue, tandis que le plus grand nombre, distraits par les jouissances, par l'esprit de domination, par la recherche des vérités utiles, ou livrés à l'insouciance, laissent aux ignorants le champ libre pour recueillir et entasser les biens qu'ils semblent dédaigner.

« On se perd, dit Montaigne, à la considération de tant de lustres contraires et formes diverses ». Pour ne pas s'égarer dans la recherche d'un bonheur parfait, puisqu'il n'en existe point sans mélange, il convient de s'attacher de préférence aux jouissances simples et modérées, comme sujettes à moins d'inconvénients, et de suivre les lois irrévocablement fixées par la saine raison dans la gradation des plaisirs : ceux de l'esprit l'emportent sur ceux des sens, ceux du sentiment sur ceux de l'esprit, ceux de la vertu sur tous les autres.

CHAPITRE LXXIII.

Contre la fainéantise.

La paresse et la fainéantise découlent de la même source ; cependant elles ont entre elles des différences très marquées.

La paresse est une disposition habituelle à rester dans le repos et à s'abandonner mollement au plaisir de l'inac-

Digitized by Google

tion. Le paresseux ne voit de bonheur que dans la cessation de travail; la gloire, les honneurs, les dignités, la fortune ne lui présentent pas un dédommagement suffisant : il croirait les plaisirs même trop achetés s'ils devaient lui coûter la moindre fatigue.

La fainéantise est un éloignement invincible pour le travail du corps. Le fainéant aime à être désœuvré, il hait l'occupation et la fuit; tandis que le paresseux se livre par intervalle aux occupations de l'esprit et aux exercices du corps.

Après avoir cité quelques exemples contre l'inactivité et la fainéantise, Montaigne dit « que c'est une généreuse envie de vouloir mourir utilement et virilement; mais que l'effet n'en gît pas tant dans notre résolution qu'en notre bonne fortune ».

Montaigne termine ce chapitre en disant que non-seulement il faut voir la mort sans étonnement, mais sans souci, et en continuant avec pleine liberté le train de sa vie jusqu'au dernier moment. On a pu remarquer qu'il regardait ce dernier moment comme le plus grand acte de la vie.

CHAPITRE LXXIX.

Des Postes.

Montaigne, après nous avoir instruits qu'il n'a pas été des plus faibles aux exercices d'équitation propres aux gens de sa taille ferme et courte, qu'il les avait quittés, parce qu'ils étaient trop fatigants pour sa complexion, passe aux différents genres de postes qui avaient été établies en Perse, chez les Romains, au Pérou et dans les états du grand Seigneur. Il ajoute, d'après Pline, que

Digitized by Google

Cecinna, pour donner plus promptement des nouvelles à sa famille, emportait avec lui des hirondelles qu'il relâchait après les avoir teintes des couleurs convenues et propres à signifier ce qu'il voulait annoncer. Ces oiseaux, empressés de retourner à leurs nids, devenaient ainsi les porteurs prompts et fidèles de ses volontés.

Il dit aussi qu'au théâtre, à Rome, les maîtres se servaient de pigeons auxquels ils attachaient des lettres, dont ils rapportaient les réponses ; que Brutus usa de cette ressource au siège de Mutine (aujourd'hui Modène), et que d'autres en ont fait également usage.

CHAPITRE LXXX.

Des mauvais moyens employés à bonne fin.

On sera peut-être étonné de voir par quels circuits Montaigne arrive au développement de ses pensées. Frappé d'abord du grand spectacle de l'univers, il trouve « une merveilleuse relation et correspondance dans les ouvrages de la nature, qui montre bien qu'elle n'est ni fortuite, ni conduite par divers maîtres. » Passant ensuite aux différentes espèces de maladies qui affligent l'homme, aux précautions que prennent les médecins pour détruire ou prévenir la surabondance des humeurs, il assimile le corps politique au corps humain, et ajoute que de semblables réplétions se voient dans les états malades ; que pour les guérir, on a coutume de se servir de diverses sortes de purgations. « Tantôt on donne congé à une grande multitude de familles pour en décharger le pays, les obligeant d'aller chercher ailleurs ou s'accommoder aux dépens d'autrui. » Tantôt en suscitant des divisions politiques ou

Digitized by Google

en provoquant des guerres étrangères pour éviter des guerres civiles, ce qui lui suggère cette réflexion : « Mais je ne crois pas que Dieu favorisât une si injuste entreprise, d'offenser et quereller autrui pour notre commodité. »

Modifiant ensuite son opinion et revenant à son texte, il ajoute : « toutefois la faiblesse de notre condition nous porte souvent à cette nécessité de nous servir de mauvais moyens pour une bonne fin. Il dit que Licurgue, le plus vertueux et parfait législateur qui fut oncques, inventa cette très injuste façon, pour instruire son peuple à la tempérance, de faire enivrer les Ilotes, afin qu'en les voyant ainsi perdus et ensevelis dans le vin, les Spartiates prissent en horreur le débordement de ce vice ».

Il fait remarquer que les Romains dressaient le peuple à la vaillance, au mépris et au danger de la mort, par l'aspect des combats de gladiateurs ; que les premiers Romains y employaient des criminels qui furent remplacés par des serfs innocents et même des hommes libres « qui se vendaient pour cet effet ; jusqu'à des sénateurs et chevaliers romains, et encore des femmes ».

Telle fut l'odieuse et cruelle habitude de ces spectacles, que ce n'était pas assez pour des gladiateurs, chargés de blessures et couverts de sang, de mourir avec constance, ils devaient encore expirer allègrement; les dames romaines, les filles même allaient jusqu'à exiger qu'ils alliassent les grâces aux convulsions de la mort.

« Elles applaudissent aux coups, et chaque fois que le vainqueur enfonce le glaive dans la gorge, elles disent que cette vue fait leurs délices, et la vierge modeste, contournant le pouce, fait signe que l'on déchire le sein du vaincu terrassé ».

C'est toujours avec étonnement que l'on voit l'excès

Digitized by Google

d'égarement et de fureur où l'esprit humain se laisse entraîner, dès qu'il a franchi les premières bornes de la nature et de la raison.

CHAPITRE LXXXI.

De la grandeur romaine.

Montaigne annonce d'abord qu'il ne veut dire qu'un mot de cet argument infini, son intention étant uniquement de montrer « la simplesse de ceux qui apparient à celle-là les chétives grandeurs de son temps ». Convenons avec lui qu'il n'y avait point à cet égard de comparaison admissible.

Il fait sortir la preuve de la grandeur des Romains, de ce qu'ils distribuaient les couronnes et rendaient les rois tributaires ou esclaves, sous le titre d'amis du sénat et de la république.

Sa première citation est puisée dans les épitres familières de Cicéron où celui-ci rappelle à César la lettre dans laquelle il lui disait: « Quant à Marcus Furius que tu m'as recommandé, je le ferai roi des Gaules, et si tu veux que j'avance quelqu'autre de tes amis, envoie-le moi ».

« Il n'était pas nouveau, ajoute Montaigne, à un simple citoyen romain, comme était alors César, de disposer des royaumes; car il ôta au roi Déjotarus sa couronne pour la donner à un gentilhomme de la ville de Pergame ».

Antoine disait que la grandeur du peuple Romain ne se montrait pas tant par ce qu'il prenait, que par ce qu'il donnait.

Le dernier trait cité par notre auteur est relatif à Antiochus. Il possédait toute l'Égypte, et était prêt à conquérir

Digitized by Google

l'île de Chypre, lorsque le progrès de ses victoires fit ombrage au Sénat romain qui lui envoya Popilius : celui-ci, en l'abordant, refusa de lui toucher à la main qu'il n'eût premièrement lu les lettres qu'il lui apportait. Le roi les ayant lues, dit qu'il en délibérerait. A l'instant Popilius circonscrit la place où il était avec sa baguette, en lui disant : Rends-moi réponse que je puisse rapporter au Sénat, avant que tu sortes de ce cercle. Antiochus, étonné de la rudesse d'un si pressant commandement, après un instant de réflexion, dit qu'il ferait ce que le sénat lui ordonnait. Lors Popilius le salua comme ami du peuple Romain ».

Ce trait est si connu, que lorsque quelqu'un est vivement pressé de répondre ou d'exécuter, on dit qu'on l'a renfermé dans le cercle de Popilius.

CHAPITRE LXXXII.

De ne contrefaire le malade.

Des citations, des anecdotes forment presque tout le contenu de ce chapitre. Célius, pour se dispenser de faire la cour à quelques grands de Rome et de se trouver à leur lever, feignit d'être goutteux ; pour rendre son excuse plus vraisemblable, il se fit oindre et envelopper les jambes, de manière qu'il jouait parfaitement son rôle. La fortune vint favoriser ses intentions, en le rendant tellement goutteux, qu'il n'eut plus besoin de feindre.

Un autre Romain, pour échapper aux proscriptions des triumvirs, s'avisa de contrefaire le borgne ; mais lorsqu'il voulut enlever l'emplâtre qu'il avait longtemps portée, il

Digitized by Google

accompagnées chez les hommes lâches et craintifs, de mollesse féminine. Serait-ce faiblesse d'âme qui les rend ainsi ployables à toute espèce d'extrémité » ?

Il résout la question en observant que la vaillance ou le vrai courage ne s'exerce qu'autant qu'il trouve de la résistance, et s'arrête dès qu'il a vaincu, suivant cette maxime connue de tous les vrais braves : « C'est assez au lion magnanime d'avoir terrassé son ennemi ». Mais la pusillanimité, pour dire qu'elle est aussi de la fête, n'ayant pu se mêler à ce premier rôle, prend pour sa part le second, celui du massacre et du sang ».

Pour confirmer cette opinion il dit que les meurtres qui suivent les victoires, s'exercent communément par le peuple et par les officiers du bagage. « Ce qui fait voir tant de cruautés inouies aux guerres populaires, c'est que la foule s'aguérit et se gendarme à s'ensanglanter jusqu'aux coudes, et déchiqueter un corps à ses pieds, sans avoir nul sentiment d'autre vaillance ».

Le vrai courage met toute sa gloire à vaincre son ennemi et non à le faire mourir, d'autant que « l'appétit de vengeance s'en assouvit et contente mieux ; car elle ne vise qu'à donner sentiment de soi. Voilà pourquoi nous n'attaquons pas une bête ou une pierre quand elle nous blesse, d'autant qu'elles sont incapables de sentir notre revanche. Enfin tuer un homme, c'est le mettre à l'abri de notre offense ».

Montaigne ajoute que la vengeance n'a plus de prise, quand celui envers lequel elle s'exerce perd le moyen de la souffrir ; « que tuer est bon pour éviter l'offense à venir, non pour venger celle qui est faite ; » que cette action tient plus à la crainte qu'au vrai courage, et que par cet excès d'atrocité on perd tout à la fois la vraie fin de sa vengeance et le soin de sa réputation.

Digitized by Google

« Au royaume de Narsingue, cet expédient nous deviendrait inutile. Là non seulement les gens de guerre, mais aussi les artisans démêlent leurs querelles à coups d'épées. Le roi ne refuse point le camp à qui veut se battre, et assiste quand ce sont personnes de qualité, étrenant le victorieux d'une chaîne d'or. Mais pour la conquérir, le premier à qui il en prend envie, peut venir aux armes avec celui qui la porte, en sorte que pour s'être défait d'un combat, il en a plusieurs sur les bras ». Il fait relativement à cet usage l'observation suivante : « Nous voulons vaincre plus sûrement qu'honorablement, et cherchons plus la fin que la gloire en notre querelle. »

Ce moyen imaginé à Narsingue, pour appaiser la fureur des duels et de la vengeance, ne nous paraît pas moins efficace que celui introduit par Saint-Louis qui, pour les rendre moins fréquents et moins dangereux, les soumit à des règles, et voulut qu'ils n'eussent lieu qu'en champ clos et en présence de juges désignés.

Montaigne blâme la lâcheté de ceux qui attendaient la mort d'un homme, pour flétrir sa mémoire, censurer ou critiquer ses écrits.

Après avoir parlé de quelques usages particuliers pour les armes offensives ou défensives, il démontre par des réflexions sur la lâcheté, que la fureur des tyrans doit toujours aller en croissant. « Les premières cruautés s'exercent pour elles-mêmes, de là s'engendre la crainte d'une juste revanche, ce qui produit après une suite de nouvelles cruautés pour les étouffer les unes par les autres ».

A l'appui de ces assertions, il cite des traits de barbarie, qui prouvent jusqu'à quel excès l'homme peut se porter, et jusqu'à quel point le cœur humain peut s'avilir, se corrompre et se dégrader.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXXV.

Toutes choses ont leur saison.

C'est par la citation d'un trait historique que Montaigne passe à la matière qu'il veut traiter. « Ceux qui assimilent Caton le censeur au jeune Caton meurtrier de soi-même apparient deux belles natures et de formes voisines. » Il donne la préférence à ce dernier, parce que sa vertu fut bien plus nette. Il ne croit même pas qu'on puisse regarder Caton le censeur comme exempt d'envie et d'ambition, ayant osé choquer l'honneur de Scipion qui, en bonté et en toute partie d'excellence, était beaucoup plus grand que lui et que tout autre homme de son siècle.

Sur ce qu'on louait Caton le censeur de s'être mis à apprendre le grec dans une extrême vieillesse, il prétend que c'est proprement là ce que nous appelons retomber en enfantillage, parce que « toutes choses ont leur saison. »

C'est par ce même motif qu'on se moquait d'un homme âgé qui fréquentait les écoles de la jeunesse d'Athènes. — Quand saura celui-ci, disait-on, s'il apprend encore. Il convient qu'on peut continuer en tout temps d'étudier, mais non pas l'écolage ; que c'est une sotte chose qu'un vieillard abécédaire.

Le plus grand vice qu'il remarque en nous, c'est que « nos désirs rajeûnissent sans cesse, que nous recommençons toujours à vivre. Notre étude et notre envie devraient quelquefois sentir la vieillesse ; nous avons le pied à la fosse, et nos appétits et poursuites ne font que naître. »

Digitized by Google

Il parle ensuite de lui-même en ces termes : « Le plus long de mes desseins n'a pas un an d'étendue. Je ne pense désormais qu'à finir, me défais de toutes nouvelles espérances et entreprises, prends mon dernier congé de tous les lieux que je laisse et me dépossède tous les jours de ce que j'ai. C'est enfin tout le soulagement que je trouve en ma vieillesse, qu'elle amortit en moi plusieurs désirs et soins de quoi la vie est inquiétée. Celui-ci apprend à parler, tandis qu'il faudrait apprendre à se taire pour jamais. »

S'il faut continuer l'étude, c'est celle qui peut convenir à notre âge et à notre condition, afin que nous puissions répondre, comme celui à qui on demandait : A quoi vous servent des études en votre décrépitude ? — A me rendre meilleur et à quitter ce monde plus volontiers et plus à mon aise.

En réfléchissant sur les diverses observations de Montaigne, on reconnaîtra qu'il sait apprécier toutes les positions, toutes les situations de la vie, qu'il marche constamment dans les sentiers de la nature, de la raison, de la vérité, et qu'il a peint l'homme de tous les temps. Le principal but de son ouvrage est de nous rappeler sans cesse les grandes maximes de la sagesse qui sont la base de toutes les vertus sociales.

CHAPITRE LXXXVI.

De la vertu.

Montaigne ne traite point ici de la vertu proprement dite, de cette disposition constante de l'âme qui nous porte à faire le bien, à éviter le mal en dirigeant nos actions sur le témoi-

Digitized by Google

gnage irréprochable d'une conscience pure et éclairée ; il se borne à ce genre particulier de vertu, qui a pour base essentielle la force d'âme, le courage, la constance, la fermeté dans nos résolutions.

L'expérience lui a fait reconnaître qu'il y avait une différence entre les boutés (boutades) et saillies de l'âme, et une résolue et constante habitude ; ce qui annonce bien qu'il ne place pas le genre de vertu dont il veut parler dans ces entreprises audacieuses, qui ne sont que l'effet subit d'un élan passager de courage. Aussi, ajoute-t-il, « sauf l'ordre, la modération et la constance, j'estime que toutes choses sont faisables par un homme défaillant en gros. »

Il n'appréciait les plus hauts faits des héros de l'antiquité, quelqu'éclatants qu'ils fussent, qu'autant qu'ils étaient soutenus par une conduite uniforme constante et à toute épreuve.

« Pour bien juger un homme, il faut contrôler ses actions communes et le surprendre en son particulier tous les jours. C'est quelque chose de ramener l'âme à des imaginations grandes et courageuses, c'est plus d'y joindre les effets ; toutefois, cela n'est pas impossible. Mais de les joindre avec telle persévérance et constance que d'en établir son train ordinaire, certes, ces entreprises si éloignées de l'usage commun, il est presque incroyable qu'on le puisse. »

Divers traits particuliers de courage, auxquels il assimile celui des femmes indiennes qui se précipitaient avec joie dans le bûcher de leurs maris ; du Gymnosophiste Calanus, qui se fit brûler sur un lit de parade, à la vue de l'armée d'Alexandre, sans donner le moindre signe de douleur, ne lui paraissent propres qu'à démontrer combien nous sommes flexibles à toutes sortes d'impressions.

Digitized by Google

Pour bien saisir le langage et l'esprit de Montaigne, il faut remarquer que les exemples qu'il cite ne servent qu'à prouver les excès où peuvent nous porter les passions, lorsqu'elles sont exaltées par les préjugés, l'habitude ou l'éducation.

CHAPITRE LXXXVII.

D'un enfant monstrueux.

Une de ces productions que nous appelons monstrueuses, parce qu'elles passent l'étroite enceinte des limites que notre faible intelligence semble fixer à la toute puissance du Créateur, se présente ici aux réflexions de Montaigne: « C'est un enfant âgé de quatorze mois, que l'on montrait aux curieux à cause de son étrangeté; il marchait et ne prenait de nourriture que du sein de sa nourrice; il était collé à un autre enfant sans tête, mais du reste bien conformé. Tous deux étaient joints face à face, comme si un petit enfant en voulait accoller un plus grandelet. La jointure qui les réunissait, et n'en faisait qu'un seul individu, était de quatre doigts. Ce double corps et ces membres divers, tous également vivants, se rapportaient à une seule tête ». Telle est la description abrégée d'un de ces jeux de la nature que l'on met vulgairement au nombre des prodiges, quoiqu'ils soient aussi anciens que le monde, et qu'ils se renouvellent sans cesse.

Nous nous bornerons à penser avec notre auteur, que les objets dont la vue nous effraye ou nous frappe au point qu'ils nous paraissent des monstres, ne sont pas tels aux yeux de Dieu, qui voit dans l'immensité de son ouvrage, l'infinité des formes qu'il y a comprises; que de sa sagesse il ne part rien que de bon, de commun et réglé, mais que

Digitized by Google

nous n'en voyons pas l'assortiment et la relation. Montaigne ajoute : « nous appelons contre nature ce qui advient contre la coutume, rien toutefois n'existe que selon elle. Que cette raison universelle et naturelle chasse de nous l'erreur et l'étonnement que la nouvelleté nous apporte. »

CHAPITRE LXXXVIII.

De la Colère.

Montaigne, après avoir donné un juste tribut d'éloges à Plutarque qu'il trouve admirable partout, et principalement dans les jugements qu'il porte sur les actions humaines, adopte son opinion sur l'avantage et la convenance de confier plutôt les enfants à la sagesse du Gouvernement que de les laisser à la discrétion des parents, « tant fous et méchants qu'ils sont ». Il a vu souvent des pères ou mères forcenés, de colère, écorcher, meurtrir, assommer leurs petits enfants sortant à peine de nourrice, ce qui leur cause souvent des difformités, des dislocations. Il s'étonne que notre police n'en fasse compte, comme si ces enfants n'appartenaient pas à l'Etat.

Il reproche aux pères, aux mères et aux maîtres d'école de châtier les enfants dans le fort de leur colère. « Ce n'est plus alors correction, c'est vengeance ».

Il nous conseille de ne point agir, tandis que la colère nous domine, d'attendre un moment plus calme, parce que les choses nous paraîtront sous un nouvel aspect; tandis que, dans le premier accès, elles nous paraissent plus grandes, comme les corps au travers d'un brouillard. Il est assuré que les châtiments qui se font avec mesure et discrétion se reçoivent bien mieux et avec plus de fruit de la

Digitized by Google

part de celui qui les souffre ; qu'autrement, il est en droit de penser qu'ils sont injustes, qu'ils ne lui sont infligés que par la fureur ou la prévention de celui qui les ordonne.

Il cite ensuite plusieurs exemples d'hommes qui se sont livrés aveuglément à leur colère et de ceux qui ont su la dominer.

Il a remarqué que ceux qui ont eu des relations avec des femmes obstinées et acariâtres peuvent avoir reconnu jusqu'à quel excès de rage on les porte, lorsqu'on oppose à leur emportement le silence et la froideur, et qu'on dédaigne de donner de l'aliment à leur fureur.

Quelquefois, il considère un homme en colère comme un modèle de patience, lorsqu'il sait se modérer, vu les efforts qu'il est obligé de faire.

Il préfère les emportements de la colère au silence de celui qui la concentre. « On l'incorpore en la cachant, on en est intérieurement rongé ; au lieu qu'elle s'alanguit en s'éventant et en s'exprimant. Il vaut donc infiniment mieux laisser agir sa pointe au-dehors que de la plier contre nous ».

Il rit de ceux qui se mutinent sans avoir de contradicteurs, et parlant de lui-même, il fait une remarque qui peut convenir à nombre de personnes. Il craignait moins d'être emporté par la colère dans les grandes que dans les petites choses, vu que celles-ci le surprennent, tandis qu'averti par les autres, il met sa gloire à se vaincre lui-même. Il lui arrivait aussi quelquefois de représenter le courroucé pour le règlement de sa maison, sans aucune vraie émotion. C'est dans ce sens qu'un homme d'un caractère très-doux à qui l'on témoignait de la surprise de le voir se mettre en colère contre ses gens, répondit : — Ce sont des machines qu'il faut quelquefois remonter.

Plus les effets de la colère sont terribles et redoutables,

Digitized by Google

plus il faut apporter de précautions pour la vaincre, et surtout pour se garder d'agir dans le fort de l'emportement, parce que l'expérience nous démontre que la réflexion est toujours salutaire, en ce qu'elle nous fait apercevoir les objets sous un coup-d'œil totalement différent de celui que nous offre la passion.

CHAPITRE LXXXIX.

Défense de Sénèque et Plutarque.

Qui pourrait ne pas applaudir à la franchise avec laquelle Montaigne rend hommage à Sénèque et à Plutarque ? Ecoutons-le lui-même, pour ne point affaiblir ses aveux et la reconnaissance qu'il aime à leur témoigner.

« La familiarité que j'ai eue avec ces personnages et l'assistance qu'ils font à ma vieillesse et à mon livre maçonné purement de leurs dépouilles, m'oblige à épouser leur honneur ». Déterminé par ces motifs, il commence par la défense de Sénèque.

Montaigne dit que la vertu de Sénèque paraît si rigoureuse en ses écrits, et sa defense si bien établie et si claire qu'il n'en croit à aucune allégation du contraire, d'autant qu'il est bien plus raisonnable de croire en tel sujet les historiens Romains que les Grecs et Etrangers. Il s'autorise du suffrage de Tacite et d'autres qui parlent très honorablement de la vie, de la mort de Sénèque, et le représentent généralement comme un personnage très-excellent et très vertueux.

Il passe ensuite à la défense de Plutarque, et rendant justice à Jean Baudin qu'il regarde comme un écrivain estimable de son temps ; il le trouve cependant un peu hardi

Digitized by Google

dans un passage de sa méthode de l'histoire où il accuse Plutarque non-seulement d'ignorance, mais l'inculpe aussi de raconter souvent des choses incroyables et entièrement fabuleuses.

Montaigne convient que parfois Plutarque récite diversement la même histoire, mais il pense qu'il le fait sciemment et ne veut pas qu'on le charge d'avoir pris pour argent comptant des choses incroyables et impossibles, « ce serait accuser de manquer de jugement le plus judicieux auteur du monde ».

CHAPITRE XC.

L'histoire de Spurina.

On pourra se rappeler ici ce que nous avons dit précédemment, d'après Montaigne lui-même, de la manière dont il écrivait : une idée venait-elle le frapper, il la fixait sur le papier, telle est celle qui lui fournit le texte de ce chapitre. Mais cette première idée lui en suggérait-elle d'autres qui eussent un rapport plus ou moins direct avec elle, il les suivait tant qu'elles fournissaient quelque aliment à son esprit et revenait ensuite à sa matière. C'est ainsi qu'il laisse de côté l'histoire de Spurina pour ne la reprendre qu'après avoir épuisé nombre de faits et de réflexions analogues au sujet qu'il veut traiter.

Il commence par établir que le triomphe de la philosophie est de donner à la raison la souveraine maîtrise de notre âme et l'autorité de tenir en bride nos appétits. Il pense que ceux qui prétendent qu'il n'est pas de passion plus violente que l'amour peuvent dire à l'appui de leur opinion qu'elle tient au corps et à l'âme et que tout l'homme

Digitized by Google

en est possédé, de manière que la santé même en dépend et que la médecine est quelquefois contrainte de se prêter aux désirs du malade.

Il prétend néanmoins qu'on pourrait dire aussi que le mélange du corps y apporte du rabais et de l'affaiblissement, puisque tels désirs sont sujets à satiété et capables de remèdes matériels. Après avoir parlé de quelques moyens employés pour calmer l'ardeur de ce feu dévorant, telles que les incisions, les mutilations, la neige, le vinaigre, les haires, les cilices, etc., il ajoute : « Que son activité se maintient bien souvent sous des habits rudes et marmiteux », et, ce qui lui arrive rarement, il fait ici un jeu de mots, en disant que les haires ne rendent pas toujours héres ceux qui les portent. C'est dans ce sens que l'on dit d'un homme pusillanime : c'est un pauvre hère, faible et sans vigueur.

On remarquera sans doute avec notre auteur que les passions qui sont toutes en l'âme, comme l'ambition, l'avarice, sont bien plus difficiles à soumettre à l'empire de la raison, car elle ne peut les vaincre que par ses propres moyens, vu que bien loin d'être sujettes à s'émousser par la satiété, elles s'aiguisent et se fortifient par la jouissance.

Pour se remettre sur ses brisées, comme il le dit lui-même, il convient que c'est beaucoup de se rendre assez maître de soi-même pour modérer et tempérer ses passions par l'ascendant de la raison. « Mais de nous fouetter pour l'intérêt de nos voisins, de nous défaire non-seulement de cette douce passion qui nous chatouille par le plaisir que nous sentons de nous voir agréables à autrui, aimés et recherchés de chacun, de prendre en haine et à contre-cœur nos grâces qui en sont cause et condamner notre beauté, parce que quelqu'autre s'en échauffe, je n'en ai vu d'autre exemple que celui de Spurina. »

Digitized by Google

Ce jeune homme de Toscane était doué d'une beauté si singulière et si frappante, que les yeux les plus chastes ne pouvaient en soutenir l'éclat. Non content de ne point alimenter les feux que sa présence seule faisait naître, il entra dans une telle fureur contre lui-même et contre les riches présents qu'il tenait de la nature, qu'il se coupa le visage et se défigura au point de se rendre méconnaissable, en effaçant tous les traits, dont la parfaite ordonnance et proportion ravissaient d'étonnement.

« J'admire telles actions plus que je ne les honore ; ces excès sont ennemis de mes règles. » Le dessein de ce jeune homme, fût-il louable, manquait de prudence, vu qu'il pouvait exciter le mépris, la haine ou l'envie pour la gloire d'une si rare recommandation.

Il était, suivant Montaigne, plus juste et plus glorieux qu'il fît de ces dons de Dieu un sujet de vertu exemplaire.

Il fait des réflexions très justes et très intéressantes sur ceux qui se défiguraient comme Spurina ou se privaient des plus précieux dons de la nature. » C'est mourir pour s'épargner la peine de bien vivre. En agissant ainsi, on peut avoir quelque mérite, mais on n'a pas celui de la difficulté vaincue. Celui qui fait un usage convenable des biens que la Providence a mis dans ses mains n'a pas moins de mérite que celui qui sait se résigner à une pauvreté volontaire ; il est plus difficile de se maintenir dans une conduite réglée que de s'abstenir entièrement. « La modération est vertu bien plus affaireuse que n'est la souffrance. »

Digitized by Google

CHAPITRE XCI.

Observations sur les moyens de faire la guerre, de Jules César.

Montaigne commence par rappeler que les grands capitaines ont eu, pour la plupart, certains livres en recommandation : Alexandre aimait Homère ; Scipion l'Africain, Xénophon ; Brutus, Polibe ; Charles V, Philippe de Comines, quelques généraux de son temps, Machiavel. Le maréchal Strossi avait pris César pour sa part, et avait, sans doute, bien mieux choisi ; « car à la vérité ce devrait être le bréviaire de tout homme de guerre, comme étant le vrai et souverain patron de l'art militaire. »

Pour faire sentir que César avait écrit sur cet art aussi parfaitement qu'il avait su le mettre en pratique, il continue ainsi : « Et Dieu sait encore de quelle grâce et de quelle beauté il a fardé cette riche matière d'une façon de dire si pure, si délicate et si parfaite, qu'à mon goût, il n'y a aucun écrit au monde qui puisse être comparable aux siens en cette partie. »

César faisait grand cas des exhortations faites aux soldats avant le combat. Il les nommait ses compagnons, leur montrait les ennemis, exagérait quelquefois leur nombre, et le faisait plus grand que la renommée ne le publiait, pour mieux assurer sa victoire. Excellent ménager du temps, il regardait comme la plus essentielle partie d'un capitaine la science de saisir le moment et les occasions ; il avait une confiance plus qu'humaine en sa fortune, ce qui lui faisait dire, que dans les hautes entreprises, il fallait exécuter, non pas consulter. Il aimait que ses soldats fus-

Digitized by Google

sent richement armés, et leur faisait porter des harnois gravés, dorés et argentés, afin que le soin de conserver leurs armes les rendit plus ardents à se défendre. Lui-même avait l'habitude de paraître au combat dans un costume riche et de couleur éclatante, pour se faire remarquer. Dans les plus grandes occasions, il ne compta jamais sur le nombre des guerriers qu'il avait à ses ordres. Avec de très faibles moyens, il entreprit la conquête de l'Egypte, et depuis n'hésita pas d'aller attaquer les forces réunies de Scipion et de Juba, quoique dix fois plus grandes que les siennes. Il comptait sur le dévouement de ses soldats et savait le commander et l'obtenir.

CHAPITRE XCII.

De trois bonnes femmes.

Le nombre de trois était sans doute précieux pour notre auteur. Trois bonnes femmes fournissent ici matière à ses réflexions ; trois excellents hommes forment le texte du chapitre suivant.

Après quelques détails particuliers, semés de traits aiguisés par la critique et dirigés contre les mariages, il passe aux trois bonnes femmes. La première est une italienne dont Pline a parlé, sans la nommer.

Son mari étant livré depuis longtemps à des douleurs cruelles, occasionnées par des plaies invétérées, elle voulut les visiter, et les ayant jugées incurables, lui conseilla de se donner la mort pour s'affranchir des souffrances inévitables auxquelles sa maladie le condamnait. « Mais le trouvant un peu mou à une si rude entreprise, elle lui dit : Ne pense point, mon ami, que les douleurs que je te vois

Digitized by Google

souffrir, ne me touchent autant que toi, et que pour m'en délivrer, je ne veuille me servir moi-même de cette médecine que je t'ordonne. Je te veux accompagner à la guérison comme j'ai fait à la maladie : ôte cette crainte et pense que nous n'aurons que plaisir en ce passage qui nous doit délivrer de tels tourments. Nous nous en irons paisiblement ensemble. »

Après avoir ainsi réchauffé le courage de son mari, elle décida qu'ils se précipiteraient ensemble d'une fenêtre de leur logis dans la mer. C'est ainsi qu'elle abandonna sa vie pour le repos de celle de son mari.

Montaigne dit que cette femme courageuse était d'une classe privée où il n'est pas extraordinaire de rencontrer des traits de rare vertu. « Les deux autres, ajoute-t-il, sont de condition noble et riche où de semblables exemples se logent rarement » : l'une est Aria, femme de Cecinna Pœtus, personnage consulaire; l'autre, Pauline, jeune dame romaine, qui avait épousé Sénèque, quoi qu'il fût dans un âge très avancé.

Les traits de ces deux femmes célèbres sont trop connus pour être retracés ici. On sait avec quelle grandeur d'âme Cecinna détermina Pœtus, par ses discours et son exemple, à se donner la mort, en lui présentant le poignard dont elle venait de se frapper ; que Pauline, décidée à ne pas survivre à son mari, s'était fait ouvrir les veines, et ne traîna plus qu'une vie languissante, portant sur son visage les glorieuses marques de l'amour conjugal.

Montaigne, réfléchissant sur les faits qui viennent de fixer son attention et sur l'intérêt qu'il a pris à les raconter, paraît trouver étrange, qu'au lieu de tous ces événements inventés à plaisir, et dont on amuse le public, on ne fasse pas choix d'histoires véritables qui se rencontrent en foule dans les livres. Il pense que ceux qui se livrent à

Digitized by Google

ce genre d'écrire, n'auraient besoin que de fournir la liaison, « comme la soudure d'un métal à un autre, » et qu'ils pourraient en composer un corps entier, qu'il leur serait facile de diversifier à l'infini. Il ajoute qu'ils y trouveraient le double avantage de s'épargner la peine de l'invention et de se rendre infiniment plus utiles.

CHAPITRE XCIII.

Des plus excellents hommes.

Montaigne ne désigne que trois hommes comme supérieurs à tous ceux qui sont venus à sa connaissance.

Le premier est Homère. Il lui donne la préférence sur Virgile, et dit que tous les poëtes des siècles suivants ont tiré de l'Illiade de quoi fertiliser leurs ouvrages, en divisant ce grand fleuve en mille petits ruisseaux. Le génie d'Homère lui paraît d'autant plus grand qu'il n'a point eu de modèle et qu'il en sert à tous ceux qui veulent suivre la même carrière que lui : on peut le nommer le premier et le dernier des poëtes. « C'est, ajoute-t-il, le seul auteur du monde qui, sans faire naître le moindre dégoût, s'est toujours montré nouveau et fleurissant toujours en nouvelles grâces. »

On sait qu'Alexandre, ayant trouvé parmi les dépouilles de Darius un riche coffret, ordonna qu'il lui fût réservé pour y placer son Homère.

Le second des plus excellents hommes est Alexandre ; il le met au-dessus de Jules-César, malgré quelques faiblesses et quelques taches qui ternissent ses hauts faits d'armes.

Le troisième est Epaminondas. « Les Grecs lui ont fait

Digitized by Google

l'honneur, non contesté, de le nommer le premier d'entr'eux; mais être le premier homme de la Grèce, c'est facilement être le prince ou le premier du monde. »

CHAPITRE XCIV.

De la ressemblance des enfants aux pères.

Parlant d'abord de ses essais, Montaigne prévient qu'il ne met la main à tant de pièces diverses que lorsqu'il se sent pressé par une lâche oisiveté, qu'il ne s'en occupe pas ailleurs que chez lui, et que son livre se trouve ainsi bâti à diverses poses et intervalles, vu ses fréquentes absences.

Il répète ici ce qu'il a dit ailleurs, qu'il ne corrige point ses premières imaginations par des secondes, mais à l'aventure quelques mots seulement, pour diversifier, non pour ôter. S'étant fait le sujet de son ouvrage, son principal dessein est de représenter les progrès de ses humeurs et de suivre leur développement dès leur naissance.

Il parle très brièvement de cette ressemblance générale des pères aux enfants qui semblerait devoir fixer ses idées, et ne s'étend pas davantage sur les maladies, les vices et les difformités qui se transmettent avec le sang et passent de génération en génération. Pour ne pas anticiper sur le sujet annoncé par son texte, nous continuerons à le suivre dans ses digressions.

De sa manière d'être au moral, il passe à sa constitution physique; il dit avoir vieilli de sept ou huit ans depuis qu'il a commencé à écrire, et qu'il doit la colique, dont il ressent vivement les atteintes, au commerce des lettres et à la libéralité des années qui ne se passent pas aisément sans quelque tel fruit. Il eût désiré que, parmi tant de présents

Digitized by Google

qu'elles apportent, elles en eussent choisi quelqu'un qui lui fût plus acceptable, vu que dès son enfance il avait en horreur cette maladie, et que de tous les accidents de la vieillesse, c'était celui qu'il redoutait le plus.

Ayant réfléchi d'avance sur les incommodités que l'on rencontre dans le cours d'une longue carrière, il s'apercevait déjà qu'il était temps de partir, « qu'il fallait trancher la vie dans le vif et dans le sain, parce que la nature, en prolongeant nos jours, avait coutume de nous faire payer de bien rudes usures. »

Il avoue cependant qu'après dix-huit mois passés dans ce triste état, il commençait à entrer en composition de vivre avec cette colique, qu'il y trouvait même de quoi se consoler, et de quoi espérer, « tant, ajoute-il, les hommes sont acoquinés à leur être misérable, qu'il n'est si dure condition qu'ils n'acceptent pour s'y conserver. » C'est ainsi qu'en parlant de lui-même, il rappelle des instructions utiles au plus grand nombre.

Les souffrances qui n'affectent que l'âme, ajoute Montaigne, me sont beaucoup moins sensibles qu'elles ne le sont aux autres hommes ; car le monde estime plusieurs choses horribles et évitables au prix de la vie qui me sont à-peu-près indifférents. Il n'en était pas de même de celles qu'il appelait vraiment essentielles et corporelles. Il les sentait très vivement ; mais il dit que dans l'heureuse santé dont il avait joui longtemps, en les prévenant, il les avait conçues par imagination si insupportables, qu'à la vérité il en avait eu plus de peur qu'elles ne lui avaient causé de mal. Il en conclut que la manière dont nous employons la plupart des facultés de notre âme trouble plus le repos de la vie qu'elles ne l'établit.

Le profit qu'il dit avoir retiré de sa maladie est de s'être familiarisé avec l'idée de la mort qu'il n'avait encore pu se

Digitized by Google

concilier entièrement. « J'avais déjà gagné de ne tenir à la vie, que par la vie seulement; elle dénouera encore cette intelligence; car d'autant plus elle me pressera et importunera, d'autant moins me sera la mort à craindre, et Dieu veuille qu'enfin, si son âpreté vient à surmonter mes forces, elle me rejette à l'autre extrémité non moins vicieuse, d'aimer et désirer mourir ».

Il désapprouve ceux qui prétendent que, dans l'excès de la douleur, on doit tenir une contenance telle qu'on paraisse la dédaigner, et veut qu'on permette de se plaindre à celui qui souffre, « pourvu que le courage soit sans effroi et les paroles sans désespoir. C'est cruauté que de requérir de nous une démarche si composée. Les soupirs, sanglots, palpitations, pâlissements que nature a mis en nous, sont hors de notre puissance. Qu'importe que nous tordions nos bras, pourvu que nous ne tordions pas nos pensées, combattant la douleur, la soutenant, et ne nous prosternant pas hautement à ses pieds ».

Pour en revenir à son texte de la ressemblance des enfants aux pères, il dit que, parmi les choses qui se passent sous nos yeux, il en est de si incompréhensibles, que « nous n'avons que faire d'aller trier des miracles et des difficultés étrangères, et demander comment il arrive que cette goutte ou parcelle de semence, de laquelle nous sommes produits, porte en soi les impressions, non seulement de la forme corporelle, mais encore des pensées et des inclinations de nos pères, comment cette goutte d'eau peut loger ce nombre infini de formes, et renfermer le germe de ces ressemblances, d'un progrès si téméraire et si déréglé que l'arrière petit fils ressemblera à son bisaïeul, et le neveu à son oncle.

Il rapporte, d'après Pline, que dans la famille des Lépide, trois individus, non de suite, mais par intervalle, vinrent

Digitized by Google

au monde, ayant le même œil couvert de cartilages ; et d'après Plutarque, que dans Thèbes, il y avait une race qui portait, dès le ventre de la mère, l'empreinte d'un fer de lance, et que l'enfant sur lequel elle ne se trouvait pas était réputé illégitime. Il ajoute sur le témoignage d'Aristote, qu'en certaines nations où les femmes étaient communes, on assignait l'enfant au père, par la ressemblance.

CHAPITRE XCV.

De l'utile et de l'honnête.

Montaigne entre en matière, en remarquant que « personne n'est exempt de dire des fadaises, que le malheur est de les dire curieusement », ou de les présenter comme des choses graves, sérieuses et intéressantes. C'est ce qui a donné lieu à cet adage : « La première preuve de sagesse est de manquer de bêtise ». En effet, c'est afficher une sorte de stupidité que de regarder comme rare ce qui est trivial et commun, ou d'attribuer aux choses un mérite qu'elles n'ont pas.

Parlant ensuite de lui-même, il dit que cette réflexion ne le touche en aucune manière, que ses idées lui échappent aussi nonchalamment qu'elles valent, qu'il ne les achète ni ne les vend que suivant leur prix, qu'il parle au papier comme il fait à la première personne qu'il rencontre. En effet, il pensait comme il écrivait, et écrivait comme il pensait.

Revenant à son texte, il fait cette question : « A qui ne doit être la perfidie détestable, puisque Tibère, préférant l'honnête à l'utile, refusa l'offre qu'on lui faisait de le déli-

Digitized by Google

vrer, par le poison, d'Arminius, son plus puissant ennemi, en disant que le peuple romain avait coutume de se venger de ses ennemis ouvertement, les armes à la main, et non par fraude et par surprise ».

« Mais c'est un affronteur, dira-t-on. — Je le crois, répond Montaigne, ce n'est pas grand miracle à gens de sa profession; mais la confession de la vertu ne porte pas moins en la bouche de celui qui la hait, d'autant que la vérité la lui arrache par force, et que s'il ne la veut recevoir en soi, du moins il s'en couvre pour s'en parer ». C'est dans ce sens qu'on a dit que l'hypocrisie était un hommage rendu à la vertu.

« Notre bâtiment public et privé, ajoute l'auteur, est plein d'imperfections, mais il n'y a rien d'inutile dans la nature, non pas l'inutilité même. Rien ne s'est ingéré en cet univers qui n'y tienne une place opportune. Notre espèce est cimentée de qualités maladives; l'ambition, la jalousie, l'envie, la vengeance, la superstition, le désespoir, logent en nous d'une si naturelle possession, que l'image s'en reconnaît aussi aux bêtes. Il prétend que nous avons une propension naturelle à la cruauté, et qu'au milieu de la compassion nous sentons au dedans, « je ne sais quelle aigre douce pointe de volupté maligne à voir souffrir autrui ».

Il blâme ouvertement les juges qui, par fraude et fausse espérance de faveur ou de pardon, attirent les coupables à faire l'aveu de leurs crimes; il improuve Platon d'avoir favorisé cet usage.

Digitized by Google

CHAPITRE XCVI.

Du repentir.

Montaigne ne parle que très brièvement du repentir dans le cours de ce chapitre. Il l'emploie en grande partie à parler de lui-même, n'ayant pas l'intention de former l'homme, mais de le représenter tel qu'il est dans un seul individu.

Il est persuadé que l'on peut aussi bien attacher toute la philosophie morale à une vie populaire et privée, qu'à une vie de plus riche étoffe, et répond au reproche, qu'on pourrait lui adresser, de se faire sans cesse l'objet de ses réflexions, en demandant pourquoi l'on pense si peu à soi. Il ajoute que, pour le but d'utilité qu'il se propose, il n'a besoin que d'une exacte fidélité à se représenter lui-même, et qu'il use du privilège que l'on accorde à la vieillesse, de se répéter et de parler de soi, qu'il n'enseigne point, qu'il raconte.

Le repentir est un chagrin violent, causé par l'idée des infractions commises contre les lois de la nature et de la raison, des torts que nous avons eus envers quelqu'un, avec la ferme intention de les réparer autant qu'il est en nous. C'est la seule planche qui nous reste après le naufrage, le seul refuge contre des maux souvent irréparables. Les larmes sincères du repentir lavent le coupable, effacent son crime. Heureux ceux qui l'éprouvent! Mais combien plus heureux ces mortels privilégiés qui n'ont jamais eu besoin de ce remède unique, et souvent impuissant!

Le vrai repentir est plus rare qu'on ne pense. Mais lorsqu'il est réel et sincère, il peut faire absoudre la faute.

Digitized by Google

Montaigne avoue qu'il lui était très difficile de changer la position de son âme, qui ne pouvait prendre du plaisir qu'autant qu'elle rencontrait des obstacles, ni se développer « qu'autant qu'elle était tendue et entièrement fixée sur l'objet ».

C'est par cette raison que l'oisiveté était pour lui une si pénible occupation qu'elle altérait sa santé. Celle qui était la plus essentielle et la plus laborieuse pour son esprit, était de s'étudier lui-même.

Suivant lui, le méditer est une puissante étude, « à qui sait se tâter et employer vigoureusement » En effet, méditer, « c'est ramener au dedans de soi ses pensées et ses réflexions, et rassembler en un point toute notre existence et toute la force de notre esprit. »

Rêveur et méditatif, il s'occupait peu de tout ce qui ne fournissait pas matière à ses réflexions, et faisait quelquefois preuve d'une ignorance puérile en plusieurs choses communes, ce qui lui fait dire qu'on pouvait faire à ce sujet sur lui cinq ou six contes très vrais et aussi niais que d'autres quels qu'ils fussent.

Cette même complexion le rendait très difficile et très délicat à la pratique des hommes. « Il me les faut trier sur le volet (sur la table, comme fait le jardinier pour ses graines de semence) » et pour faire pénétrer dans le fond de sa pensée, il ajoute : « toute sapience est insipide qui ne s'accommode à l'insipience commune ».

Il se jugeait très capable d'acquérir des amitiés rares et exquises, parce qu'il s'attachait fortement aux personnes qui étaient de son goût. Pour l'ordinaire il faisait la même impression, tandis qu'aux amitiés communes il était stérile et froid. Il enviait cependant les dispositions de ceux qui savaient se familiariser avec les moindres de leur suite, et s'entretenir en leur propre train.

Digitized by Google

Il ne veut pas que les maîtres fassent sentir à ceux qui les servent, le poids de leur servitude. Il critique les savants qui font sans cesse parade de leur science. Après quelques autres réflexions de détail, il en vient à ses trois commerces.

Le premier est celui des hommes distingués par leur honnêteté, leur science et leur habileté. Il n'a d'autre objet que l'exercice des âmes; leurs propos, sur quelque sujet qu'ils puissent tomber, portent l'empreinte d'un jugement mûr, constant, mêlé de bonté, de franchise, de gaîté et d'amitié.

C'est de ces âmes rares et privilégiées dont on a dit qu'elles s'entr'aident à supporter le fardeau de la vie, à entretenir sur la terre ce feu sacré qui, en échauffant les cœurs, les dirige vers le bien.

Le second avait aussi pour lui beaucoup de douceur, c'est celui des belles et honnêtes femmes: « si l'âme n'a pas tant à jouir qu'au premier, les sens corporels la ramènent à une proportion voisine de l'autre, mais non pas égale ». D'après sa propre expérience, il avertit que, dans celui-ci, il faut se tenir un peu sur ses gardes, pour ne pas se voir en proie à toutes les fureurs de l'amour. Cependant il ne veut pas qu'on recherche ce commerce simplement pour jouer un rôle comme des comédiens, et n'y mettre du sien que les paroles. « Il faut avoir en bon escient désiré ce qu'on veut prendre en bon escient plaisir de jouir ».

Il fait à ce sujet cette réflexion : « Si la fortune favorisait leur masque, leur déguisement, leur perfidie, ce qui arrive assez souvent, soit par leur disposition à croire ce qui les flatte, soit d'ailleurs parce qu'il n'en est point qui n'ait quelqu'attrait particulier, car de laides universellement, il n'en est non plus que de belles, il résulterait toujours de la dissimulation de ce commerce trompeur, des inconvénients réels. Or, de cette trahison commune et ordinaire des

Digitized by Google

hommes d'aujourd'hui, il faut qu'il advienne ce que déjà nous montre l'expérience, qu'elles se rallient et rejettent à elles-mêmes, ou entr'elles pour nous fuir, ou bien qu'elles se rangent ainsi de leur côté, à l'exemple que nous leur donnons, qu'elles jouent leur part de la farce, et se prêtent à cette négociation, sans passion, sans soins et sans amour. Ainsi cette piperie rejaillit sur celui qui l'a faite; elle ne lui coûte guère, mais il n'acquiert aussi rien qui vaille ».

Le troisième commerce est celui des livres qu'il regarde comme plus sûr et plus à nous. S'il cède aux deux premiers de grands avantages, il a pour sa part la constance et la facilité de son service. « Il m'assiste partout, et me costoye dans tout mon cours; il me console en la vieillesse, en la solitude; il me décharge du poids d'une oisiveté ennuyeuse, et me défait à toute heure des compagnies qui me fâchent; il émousse les pointures de la douleur, si elle n'est du tout extrême et maîtresse. Pour me distraire d'une imagination importune, il n'est que de recourir aux livres; ils me détournent facilement à eux; ils ne se mutinent et ne s'offensent de ce que je ne les recherche qu'au défaut de ces autres commodités, plus réelles, vives et naturelles, ils me reçoivent toujours du même visage. Le malade n'est pas à plaindre, qui a la guérison en sa manche ».

C'est dans l'expérience et l'usage de cette sentence très véritable que consiste tout le fruit qu'il retirait de ses livres; il ne voyageait jamais sans cette compagnie, soit en paix, soit en guerre. Il en jouissait comme les avares de leur trésor, par la seule idée qu'il en jouirait quand il lui plairait. « On ne peut concevoir, ajoute-t-il, combien je me repose et séjourne en cette considération qu'ils sont à mes côtés pour me donner du plaisir à mon heure. C'est la meilleure munition que j'aie trouvée à cet humain voyage,

Digitized by Google

et plains extrêmement les hommes d'entendement qui n'en ont pas senti tous les avantages. »

Il passe à la description locale de son cabinet d'étude. C'était un lieu secret et à l'écart, et d'un abord un peu pénible, ce qui lui plaisait d'autant plus qu'il en retirait deux avantages, celui de l'exercice qu'il fallait prendre pour y arriver et celui d'y être hors de la presse. « C'est-là mon siège, ajoute-il, j'essaie à m'en rendre la domination pure, et à soustraire ce seul coin à la communauté conjugale, filiale et civile. » Il regarde comme malheureux celui qui ne peut goûter les douceurs de la solitude et se ménager une ressource de ce genre pour se retrouver seul avec lui-même. Le commerce des livres a cependant ses inconvénients comme les deux autres : pendant que l'âme s'exerce, le corps reste dans l'inaction, s'affaiblit, s'attriste et devient susceptible de diverses maladies qui s'aggravent avec l'âge, et fournissent la preuve que nous ne pouvons goûter de plaisir sans mélange.

CHAPITRE XCVIII.

De la Diversion.

Montaigne, persuadé que la diversion est un puissant moyen de calmer les passions et de leur donner le change, raconte qu'ayant voulu consoler une dame vraiment affligée, il s'y prit mal d'abord, en opposant le raisonnement à sa douleur, parce que, piquée d'une opposition trop directe, elle s'engagea plus avant à la tristesse. « Déclinant ensuite tout mollement ses propos, les gauchissant peu à peu au sujet plus voisin, et puis un peu plus éloigné, selon que l'affligée s'y prêtait davantage », il parvint de cette

Digitized by Google

manière à lui dérober imperceptiblement ses pensées douloureuses, et la tint en bonne contenance et calmée du moins en sa présence ; tout son art fut d'user de diversion. Mais ceux qui vinrent après pour adoucir ses chagrins ne trouvèrent en elle qu'une résistance invincible, parce qu'ils n'employèrent pas les moyens convenables à sa situation.

Il rappelle qu'il a parlé ailleurs d'une espèce de diversion utile dans les évènements publics, et donne des exemples propres à démontrer que dans les fougues et insurrections populaires, il est souvent essentiel de distraire et amuser le peuple par de vaines consultations et par des conférences commencées, reprises et prolongées.

Il s'arrête ensuite au trait d'Athalante : Cette princesse, d'une beauté rare, montrait une merveilleuse adresse à tirer de l'arc, et surpassait dans tous les exercices du corps, et particulièrement à la course, tous ses concurrents. Poursuivie par une foule d'amants, elle leur declara, par ordre de son père, qu'elle ne donnerait sa main qu'à celui qu'elle reconnaîtrait pour son vainqueur. Plusieurs jeunes princes tentèrent inutilement de la vaincre. Le dernier sur les rangs était Hyppomène : plein de confiance dans l'instruction de Vénus, qui lui avait conseillé de laisser tomber dans la carrière trois pommes d'or, à différentes distances, il se présente au combat. Pendant qu'Athalante, frappée de la beauté de ces pommes, s'amuse à les ramasser, il se hâte de profiter de cette heureuse diversion, remporte le prix de la course et parvient ainsi au comble de ses vœux.

Notre auteur dit que lorsque les médecins ne peuvent détruire le mal, ils le détournent à une partie moins dangereuse, et que c'est aussi la plus ordinaire recette pour les maladies de l'âme.

Lorsque l'on n'a pas réussi à arrêter les passions dans

Digitized by Google

leur naissance, on ne peut employer un meilleur remède que celui de leur donner le change. Mais on ne doit pas perdre de vue qu'il faut connaître la nature des différents tempéraments, pour appliquer le genre de diversion qui leur convient le mieux, et qui est plus analogue à la passion que l'on veut détruire ou affaiblir. Les remèdes les plus efficaces sont généralement la nouveauté, les occupations attrayantes, le travail manuel, un air pur et serein, les voyages multipliés, et surtout les voyages à pied, les lieux élevés; les tableaux séduisants et variés de la nature sont aussi très propres à ramener la sérénité dans l'âme.

Montaigne tourne en ridicule cette fausse ou plutôt cette lâche pitié qui, à la mort d'un individu, nous fait changer d'opinion sur son compte, et nous le fait paraître tout autre lorsque nous l'avons perdu de vue, qu'il n'était pendant sa vie, « comme si le regret était une partie instructive, ou que les larmes, en lavant notre entendement, l'éclaircissent. »

Il se moque également de ceux qui, dans leur conduite, se dirigent sur de prétendus avis qui leur sont donnés en songe, ou sur ces préjugés populaires, qui deviennent quelquefois la source du crime; et produit au grand jour les faiblesses, les écarts, les inconséquences de l'esprit humain, pour nous faire sentir la nécessité de nous garantir des erreurs qui nous assiègent de toutes parts, et nous empêchent de jouir tranquillement des courts instants qui composent notre existence.

Digitized by Google

CHAPITRE XCIX.

Sur des vers de Virgile.

Ce chapitre est un de ceux qui ont fait accuser Montaigne d'être sorti des bornes des bienséances.

Nous sommes moins effrayé de sa longueur que de la manière de nous exprimer sur une matière aussi délicate. Si on la presse trop, elle se flétrit; si on l'effleure trop légèrement, on la rend insignifiante. Nous dirons que si elle était difficile à traiter du temps de Montaigne, elle l'est bien davantage aujourd'hui; car il a été vrai de dire dans tous les temps, que plus les mœurs sont dépravées, plus les expressions sont mesurées: on veut regagner par la décence du langage ce que l'on perd par la licence des mœurs. Dans un sujet de cette nature, nous pensons que l'on doit apporter le plus grand soin à garder tous les ménagements qu'exige la bienséance.

Marie Jars de Gournay, fille d'alliance de Montaigne, a tenté de le justifier à cet égard, comme on a pu le remarquer dans les notices prises de la vie de l'auteur: il semblait lui-même pressentir les reproches que des critiques sévères ne manqueraient pas de lui faire. On en jugera par ses réflexions à ce sujet. « Plus les pensées sont pleines, solides et profondes, plus elles sont tristes, pénibles et laborieuses. La pauvreté, les maladies, sont sujets graves et qui attristent. L'allégresse et la santé ne s'accommodent pas, dit-on, avec les discours sérieux et sages. Dans ma jeunesse, j'avais besoin de m'avertir et solliciter pour me maintenir dans une réserve convenable; mais l'âge où je suis parvenu, les conditions et infirmités de la vieillesse m'avertissent que de l'excès de la gaîté, je suis

Digitized by Google

tombé en celui de la sévérité, plus fâcheux. Pour quoi je me laisse, à cette heure, aller à la débauche par dessein, et emploie quelquefois l'âme à des pensements folâtres; je ne suis désormais que trop rassis, trop pesant et trop mûr. Les ans me font tous les jours leçon de froideur et de tempérance. »

Il va jusqu'à dire que la sagesse a ses excès, qu'elle n'a pas moins besoin de modération que la folie, ce qui le détermine à reporter ses souvenirs sur l'heureuse saison du bel âge. Si elle échappe de son sang et de ses veines, du moins il ne veut pas qu'elle échappe de sa mémoire. Il s'autorise de cette épigramme de Martial :

. . . . . *Hoc est,*
Vivere bis, vitâ posse priore frui.

« C'est vivre deux fois, que de jouir de la vie passée. » Il s'appuie aussi de Platon, qui conseille aux vieillards d'assister aux exercices, danses et jeux de la jeunesse, pour se réjouir en autrui de la souplesse et beauté du corps qui n'est plus en eux. Enfin il veut que, par ruses et par tous les moyens possibles, on détourne les chagrins qui assiègent la vieillesse, et que l'on n'oublie jamais que l'âme et l'esprit se ressentent des douleurs et des souffrances du corps. Il a beau essayer de le détourner de cette étroite union, « en vain il lui présente Sénèque, Catule, les dames et les danses royales; si son compagnon a la colique, il semble qu'il l'ait aussi. »

« Je sais bien, ajoute-t-il, que fort peu de gens rechigneront à la licence de mes écrits, qui n'aient plus à rechigner à la licence de leurs pensées; je me conforme bien à leur courage, mais j'offense leurs yeux : on ne doit pas avoir honte de dire ce que l'on n'a pas honte de sentir et d'éprouver. Au reste, continue-t-il, je me suis ordonné de

Digitized by Google

dire tout ce que j'ose faire, et me déplaît des pensées même impubliables. La pire de mes actions et conditions, ne me semble pas si laide, comme je trouve laid et lâche de n'oser l'avouer. Chacun est discret en la confession ; on le devrait être en l'action. »

Il termine son préambule en annonçant qu'il préfère être moins loué, pourvu qu'il soit mieux connu, et passe à ce qu'il appelle son thème.

Il demande d'abord « ce qu'a fait aux hommes ce principe physique de leur existence, si naturel, si nécessaire et si juste, pour n'en oser parler sans vergogne, et pour l'exclure des propos sérieux et réglés, tandis que nous prononçons hardiment les termes tuer, dérober, trahir. »

Il prétend que les mots qui sont le moins en usage, moins écrits et mieux tus, sont les mieux sus et plus généralement connus ; que nul âge, nulles mœurs ne l'ignorent non plus que le pain ; qu'il en est comme des livres qui se rendent d'autant plus vénaux et publics, de ce qu'ils sont supprimés.

Il est vrai, comme il le dit, que la poésie peint d'une manière plus vive, plus animée, les charmes et la puissance de Vénus, et que cette déesse dans sa nudité n'est pas si belle, si vive, ni si piquante, qu'elle l'est dans la poésie de Virgile.

Virgile saisit l'instant où Vénus alarmée des menaces des Laurentins, et du soulèvement de toute l'Italie, vient solliciter Vulcain, son époux, de forger pour Enée, un bouclier qui le rende invulnérable. « Elle avait cessé de parler, et Vulcain hésitait à se rendre à ses prières. Alors la déesse le serre mollement entre ses bras d'une blancheur éclatante, et rallume soudain tous les feux dont tant de fois il a brûlé. Une chaleur ardente circule dans ses veines et dans ses membres affaiblis. Tel l'éclair étincelant

Digitized by Google

perce la nue enflammée, et brille au même instant d'un pôle à l'autre. Vénus, qui connaît le pouvoir de ses charmes, sourit à leur triomphe. Vulcain, toujours épris d'un amour que rien ne peut éteindre, promit de seconder ses desseins, et les plus tendres embrassements comblèrent ses vœux. »

Montaigne fait sur cette peinture de Virgile une réflexion plus piquante que bien fondée: « Ce que j'y trouve à considérer, c'est que le poëte a représenté Vénus bien émue pour une Vénus maritale. » Cette réflexion n'est pas de la plus grande justesse. Il n'a pas fait attention que l'épouse était mère et déesse, qu'elle sollicitait pour un fils chéri, qu'elle mettait autant de gloire que d'intérêt à faire triompher la puissance de ses charmes pour obtenir ce qu'elle désirait.

Montaigne passe ensuite au mariage, et dit « qu'en ce sage marché les appétits ne se trouvent pas si folâtres, qu'ils sont sombres et mousses. » Il se défie surtout des mariages qui se forment par beauté et désirs amoureux.

Il prétend avec raison, que nous exigeons trop des femmes sur les lois de la continence, dont nous cherchons nous-mêmes à nous affranchir. « Nous les voulons saines, vigoureuses, en bon point, bien nourries et chastes ensemble, c'est-à-dire et chaudes et froides. Le mariage que nous disons avoir charge de les empêcher de brûler, leur apporte peu de rafraîchissement selon nos mœurs. Car si elles ont un homme dans toute la vigueur de l'âge, il se fera gloire de ses infidélités. »

Ses observations sur la manière dont on élève les femmes sont d'une vérité frappante: « Nous les dressons dès l'enfance aux entremises de l'amour; leurs grâces, leurs attifures, leurs paroles, toutes leurs instructions ne regardent qu'à ce but. Leurs gouvernantes ne leur impriment

Digitized by Google

autre chose que le visage de l'amour, ne fût-ce qu'en le leur représentant continuellement pour les en détourner. »

Malgré tout ce qu'ont écrit les plus grands génies sur l'éducation des femmes, on est forcé de convenir qu'elle est encore parmi nous dans sa première enfance. Une jeune personne est réputée parfaitement élevée, quand elle sait développer ses grâces dans des danses voluptueuses, séduire par les agréments de sa voix, enlever les suffrages par la mélodie de quelqu'instrument. Il semble que l'on ait perdu de vue que les femmes sont destinées à vivre en société avec les hommes, à devenir mères de famille, à conduire avec sagesse et prudence l'intérieur de leur maison. L'âge leur enlève bientôt tous les avantages dont on commence par les enivrer, et dans les trois quarts de la carrière qui leur reste à parcourir, elles se trouvent dénuées de toutes ressources.

Au lieu de les éloigner trop rigoureusement de la société des hommes, ne serait-il pas plus prudent de leur apprendre à les voir sans crainte et sans danger, et de leur faire sentir que la nature les destinant à devenir mères de famille, elles doivent s'attacher principalement à acquérir les qualités qui leur seront nécessaires dans cet état.

Montaigne conseille aux femmes de se défaire de cette cérémonie, de cette réserve affectée, et d'entrer avec les hommes en liberté de discours, parce qu'ils ne sont qu'enfants au prix d'elles en la science de la volupté.

Il est un juste milieu à garder en tout. La licence des propos annonce celle des mœurs ; une affectation outrée de délicatesse ne sert qu'à dévoiler une hypocrisie, d'autant plus apparente, qu'elle veut se dérober avec plus d'art.

Dans la vue de se justifier de plus en plus, il cite tous les livres qui ont été composés sur l'amour par les philoso-

Digitized by Google

phes les plus graves. Il prétend même que beaucoup de nations anciennes lui rendaient un culte religieux. Mais en tenant ce langage, il perd de vue que, parmi ces peuples, le grand nombre de Dieux, leur manière d'exister dans l'Olympe, et même de communiquer avec les mortels, autorisait et accréditait la licence des discours et des mœurs. D'ailleurs notre langue est naturellement plus chaste que celle des Grecs et des Romains.

Il est porté à croire que la rigueur de nos lois à l'égard des femmes ne sert qu'à exciter leurs désirs. Que la vertu d'une vierge élevée au milieu de la corruption du monde, battue de tant d'exemples contraires et qui se maintient au milieu de tant d'épreuves difficiles, de tant de pièges adroitement préparés pour la faire succomber, surpasse les exploits de César et d'Alexandre.

Mais il pense qu'une vertu farouche qui ne permet aucun accès n'est qu'un témoignage de faiblesse et de facilité. Qu'une femme non tentée ne peut se vanter de sa chasteté. « La valeur de la monnaie change suivant le coin et la marque du lieu. »

Il ne pardonne pas à ces indiscrets qui se vantent des faveurs qu'ils ont obtenues. Il se moque surtout de ces hommes qui font dépendre hautement leur honneur de la fidélité d'une femme, tandis que Lucullus, César, Pompée, Antoine, Caton, et tant d'autres braves gens subirent tranquillement la fatalité du sort.

Sur un objet qui dans le commerce du monde se représente si souvent, l'ignorance du mari le justifie. Il doit assez honorer son épouse pour lui accorder une confiance raisonnable, en écartant tout soupçon, toute perquisition indiscrète. Mais si les égarements de sa femme sont tels, qu'ils forcent le mari le plus prudent à ouvrir les yeux, il ne peut alors tolérer sa conduite sans être soupçonné d'un

Digitized by Google

coupable aveuglement. Mais s'il donne lui-même ouvertement l'exemple du désordre, il n'a point à se plaindre d'une conduite qu'il a provoquée et rendue sinon nécessaire, du moins excusable envers lui. Cependant si, malgré ses bons procédés envers son épouse, elle ne le paye pas d'un juste retour et si elle va jusqu'à trahir la foi conjugale, alors l'homme vraiment sage doit dévorer son chagrin ou plutôt se mettre au-dessus d'un tel évènement, et ne se venger d'un semblable outrage que par le plus froid mépris. Montaigne a eu raison de dire : « Un galant homme en est plaint, non pas mésestimé, et puis de qui ne parle-t-on pas en ce sens, depuis le plus petit jusqu'au plus grand ? »

Les femmes qui se vantent d'avoir leur volonté si vierge et si froide qu'on ne saurait les surprendre lui paraissent se reculer trop en arrière. Il se défie également de leur naïveté affectée, la trouvant inepte et méséante en ce qu'elle décèle incontinent leur impudence. « Leur déguisement et leur figure ne trompent que les sots, le mentir y est en siège d'honneur; c'est un détour qui nous conduit à la vérité par une fausse porte. »

Après avoir cité quelques exemples de femmes vraiment chastes, celles qui aimant plus leur honneur que l'existence, se sont cependant dévouées à l'appétit forcené d'un mortel ennemi pour sauver la vie à leurs maris, il rappelle d'autres faits qu'il dit être de lustre plus vulgaire, de ces femmes qui, pour la seule utilité de leur mari ou par leur exprès consentement, font ce qu'elles n'auraient pas fait d'elles-mêmes. Il passe ensuite à ceux qui, par courtoisie et civilité, disposent de leurs femmes. Et, à cette occasion, il cite le trait de Galba : « Dans un souper qu'il donnait par civilité à Mécénas, s'étant aperçu que sa femme et lui commençaient à comploter d'œillades et de signes, il se laissa

Digitized by Google

couler sur son coussin comme un homme appesanti par le sommeil pour favoriser leurs projets. Cependant, un valet ayant eu la hardiesse de porter la main à des vases qui étaient sur la table, il lui cria tout franchement : Comment, coquin, ne vois-tu pas que je ne dors que pour Mécénas ? »

Interrompant son sujet pour parler de nouveau de sa manière d'écrire, Montaigne dit que quelques-uns de ses premiers essais sentent un peu l'étranger, que ses rêveries les plus folles, les plus profondes et qui lui plaisaient le mieux étaient produites à l'improviste, n'ayant sur le champ où les attacher, parce qu'elles avaient lieu à cheval, à la table, au lit ; mais plus à cheval où étaient ses plus larges entretiens.

Il termine ce chapitre en disant que tel est l'ascendant de l'amour, qu'il met tout autre pensée sous le joug ; que par son impérieuse autorité il abrutit et abêtit toute la théologie et la philosophie.

Les détails dans lesquels Montaigne est entré prouvent que les mœurs de son temps étaient à peu près semblables à celles du nôtre, et la vérité de cette réflexion générale que, dès l'origine des sociétés, les peuples parvenus au même degré de civilisation se sont portés aux mêmes excès de dépravation.

Si l'on voulait remonter à la source du mal, on la trouverait dans les vices de l'éducation des deux sexes. On peut dire qu'elle est totalement manquée parmi nous si on la considère sous les rapports qui doivent exister entr'eux ; on leur donne des préceptes qui se contrarient et ne peuvent s'amalgamer. Les craintes que l'on inspire aux femmes leur laissent à peine croire que la résistance soit possible, et l'on précipite ainsi leur chute en voulant les garantir de trop loin. En exaltant les hommes sur leur supériorité, on

Digitized by Google

les porte à franchir toutes les bornes et à sortir de celles que le devoir leur prescrit.

CHAPITRE C.

Des coches.

Avant de parler des coches, Montaigne dit qu'il est aisé de vérifier que les grands auteurs, en recherchant les causes des objets dont ils s'occupent, ne se servent pas seulement de celles qu'ils pensent être vraies, mais encore de celles qu'ils ne croient pas eux-mêmes. « Ils estiment faire assez pour la vérité et l'utilité s'ils parlent ingénieusement. Ne pouvant s'assurer de la véritable cause, ils en entassent plusieurs pour voir si par rencontre la vraie ne se trouvera pas dans le nombre. »

Il examine lui-même d'où vient la coutume de bénir ceux qui éternuent, mais il ne paraît pas avoir bien développé sa véritable origine. Recherchant ensuite la cause du soulèvement d'estomac qu'éprouvent ceux qui voyagent sur mer, il n'en donne pas des raisons plus satisfaisantes. Comme il suppose que la peur entre pour beaucoup dans cette révolution physique, il ajoute : « Qu'il n'est rien qui nous jette tant en danger qu'une faim inconsidérée de nous en mettre hors. » Notre peuple a tort de dire : « Celui-là craint la mort quand il veut exprimer qu'il y songe et qu'il la prévoit. La prévoyance convient également à ce qui nous touche en bien et en mal. Considérer et juger le danger est aucunement le rebours de s'en étonner. » Il parle de l'impression qu'il éprouvait dans les voitures d'eau et fait mention des coches, en disant : « Qu'il ne peut souffrir longtemps ces sortes de voitures, non plus que les litières

Digitized by Google

et les bateaux, et qu'il n'aimait que le cheval, soit en la ville, soit aux champs. » Après quelques digressions sur lui-même, il ajoute : « Qu'il ne regretterait pas son temps si sa mémoire le secondait assez pour se rappeler l'infinie variété que les histoires nous présentent de l'usage des coches au service de la guerre, soit pour attaquer, soit pour se défendre ou se fortifier. »

Il s'occupe ensuite de la noblesse de nos rois de la première race qui voyageaient dans des chariots tirés par quatre bœufs.

Il rappelle que Marc-Antoine fut le premier qui fit atteler dans Rome des lions à son char. Qu'Héliogabale se fit traîner successivement par des tigres, des cerfs, des chiens et même des femmes. Et l'empereur Firmus, par des autruches d'une si merveilleuse grandeur, qu'il semblait plutôt voler que rouler.

L'étrangeté de ces inventions lui met en tête cette autre fantaisie que c'est une espèce de pusillanimité aux monarques et un témoignage de ne sentir point assez ce qu'ils sont, de travailler à se faire valoir et paraître par des dépenses excessives.

« Ce serait chose excusable en pays étranger ; mais parmi ses sujets où il peut tout, il tire de sa dignité le plus extrême degré d'honneur où il puisse arriver. »

Portant ensuite ses réflexions sur les prodigalités des souverains dans la pompe des jeux et des fêtes, il dit qu'ils doivent fuir toutes magnificences qui s'écoulent incontinent et de l'usage et de la mémoire. Il veut que leur grandeur se montre dans des objets utiles et durables, et soutient que les dépenses de cette nature sont le vrai fruit de l'opulence.

« Les sujets d'un prince excessif en dons se rendent excessifs en demandes ; ils se taillent non à la raison, mais à l'exemple ; le reçu ne se met pas en compte ; on n'aime

Digitized by Google

Le grand évènement dont il vient de parler, les ramène aux coches en lui rappelant que le dernier roi du Pérou se faisait porter au milieu de la mêlée, sur des brancards d'or, dans un siège de même métal. Comme on voulait le prendre vivant, on tuait les porteurs, mais ils étaient à l'instant même remplacés par d'autres, de manière qu'on n'aurait pu l'abattre, si un homme à cheval, pénétrant jusqu'à lui, ne l'eût saisi au corps et jeté par terre.

On reconnaîtra dans ce chapitre la vérité de ce que dit Montaigne, en parlant de sa manière d'écrire ; qu'il se coupait et recoupait si fréquemment faute d'haleine, que ses discussions n'ont souvent aucune suite, et ne tiennent entr'elles que par des liaisons souvent imperceptibles. Mais il faut convenir aussi qu'on le suit même dans ses écarts, toujours avec autant d'intérêt que de plaisir.

CHAPITRE CI.

De l'incommodité de la grandeur.

Il est deux espèces de grandeurs, l'une réelle, l'autre factice ou de pure représentation. La première tient essentiellement au vrai mérite, et ne se fait reconnaître que par des actions dignes d'éloges ; elle acquiert de nouveaux droits à nos hommages lorsqu'elle est jointe à l'illustration de la naissance ; mais elle ne brille que d'un éclat emprunté, et cesse bientôt de produire l'effet qui la distingue, lorsque celui qui l'affecte n'offre pour la soutenir que le nom de ses ancêtres. La gloire attachée à des noms illustres se communique comme la flamme, et s'éteint de même faute de nourriture, si le mérite n'est son premier aliment.

Digitized by Google

La seconde espèce de grandeur n'est qu'un rôle joué sur la scène du monde, et qui n'éblouit que le vulgaire, toujours disposé à prendre le fantôme pour la réalité. Mais comme les personnages brillants sont toujours les plus difficiles à soutenir, on ne tarde pas à reconnaître l'acteur à travers le masque dont il se couvre. La grandeur en général a, suivant Montaigne, cet évident avantage de pouvoir s'humilier quand il lui plaît, et d'avoir à peu près le choix de l'une et l'autre condition.

Il ne veut pas qu'on la fasse trop valoir, ni qu'on affecte de la mépriser. Préférant une médiocre fortune, il ne lui est jamais arrivé de souhaiter ni empire, ni royauté, ni l'éminence de ces hautes fortunes ou de ces dignités qui donnent l'autorité et le commandement. Il n'est pas de l'avis de César, qui aimait mieux être le premier d'un petit village que le second dans Rome ; il préfère être le deuxième ou le troisième à Périgueux que le premier à Paris, « au moins sans mentir, mieux troisième à Paris que le premier en charge. » L'état moyen où le sort l'avait placé était parfaitement de son goût ; il ne mesurait pas la bonne fortune selon sa hauteur, mais selon sa facilité.

« Qui me donnerait à choisir, d'une part la vie de Balbus, galant homme, savant, sain, entendu, abondant en toutes sortes de commodités et de plaisirs, conduisant une vie tranquille et toute sienne, l'âme bien préparée contre la mort, la superstition, les douleurs et autres dépendances de l'humaine nécessité, mourant enfin en bataille, les armes à la main, pour la défense de son pays ; d'autre part la vie de Régulus, aussi grande et hautaine que chacun la connaît, et sa fin admirable, Je dirais que la première est autant selon ma portée, que la seconde en est éloignée. »

Il ajoute qu'il est également dégoûté « de maîtrise active et passive, que la supériorité et la subjection étant exposées

Digitized by Google

naturellement à une mutuelle envie et contestation, s'entrepillent continuellement; mais que le plus âpre et le plus difficile métier du monde, c'est de faire dignement le roi ». Il excuse plus de leurs fautes qu'on ne fait communément, « en considération de l'horrible poids de leur charge qui l'étonne, et de la difficulté de garder la mesure dans une puissance si démesurée ».

Il lui semble qu'à force de respect on traite les princes dédaigneusement et injurieusement, pour ne point oser rivaliser avec eux. Dans quelque genre d'art et de talent que ce soit, on ne travaille qu'à leur céder la victoire, pour peu qu'ils paraissent la désirer; on aime mieux trahir sa gloire que d'offenser la leur.

Il fait sentir la bassesse de ces vils flatteurs, qui cèdent lâchement lors même que le prince ne l'exige pas, tel que Brisson qui, défié à la course par Alexandre, affecta de lui laisser l'avantage. « Alexandre s'en aperçut, l'en tança, mais il devait lui faire donner le fouet ». Il s'indigne de ce que les flatteurs leur cèdent en tout, et affectent même d'autoriser leurs défauts et leurs vices, non seulement par approbation, mais aussi par imitation. Il donne pour exemple les courtisans d'Alexandre, qui portaient comme lui la tête de côté; ceux de Denis qui s'entre-heurtaient en sa présence, poussaient et renversaient tout ce qui se rencontrait à leurs pieds, pour lui faire croire qu'ils avaient la vue aussi basse que lui. A l'égard de ceux de Mitridate, qui lui présentaient leurs membres à inciser et cautériser, parce qu'il prétendait à la gloire d'exceller en cette partie, il observe qu'ils donnaient un exemple bien moins dangereux que ceux « qui souffrent cautériser leur âme, partie plus noble et plus délicate »,

C'est en vain que les philosophes s'épuisent en raisonnements; la faiblesse humaine lutte fortement et perpé-

Digitized by Google

tuellement contre le vœu de la raison, et finit par la subjuguer. Mais si la flatterie obtient quelquefois d'injustes succès, fort souvent ces succès ne la dédommagent pas de l'avilissement et du mépris où elle tombe, lorsque l'œil pénétrant du prince vient à dévoiler sa bassesse.

CHAPITRE CII.

Sur l'art de conférer.

Montaigne remarque d'abord que c'est un usage de notre justice de condamner quelques individus pour l'avertissement des autres ; que, suivant Platon, ce serait folie de les condamner parce qu'ils ont failli, car ce qui est fait ne se peut défaire ; mais c'est afin qu'ils ne faillent plus de même et qu'on ne soit pas tenté d'imiter leur exemple. On ne corrige pas celui qu'on pend, on corrige les autres par lui.

Cette pensée lui offrant un point de comparaison convenable au but qu'il se propose, il ajoute : « Je fais de même, mes erreurs sont tantôt incorrigibles et irrémédiables ; mais ce que les honnêtes hommes profitent au public en se faisant imiter, je le profiterai à l'aventure à me faire éviter ; publiant et accusant mes imperfections, quelqu'un apprendra de les craindre ». Il pense qu'il se faisait plus d'honneur de s'accuser que de se recommander, et convient que personne ne peut se dissimuler à soi-même que, lorsque tout est compté, on ne parle jamais de soi sans perte.

C'est toujours en nous entretenant de lui-même, qu'il entre dans de grands détails sur ce qu'il faut faire, sur ce qu'il faut éviter pour rendre la conversation agréable et intéressante.

Digitized by Google

Il s'instruisait mieux par contrariété que par similitude, et par fuite que par suite. C'était l'opinion de Caton l'ancien, qui prétendait que les sages avaient plus à apprendre des fous, que les fous des sages. La conversation lui paraît être le plus fructueux et le plus naturel exercice de notre esprit. Il en trouve l'usage plus doux que d'aucune autre action de notre vie, et s'il eût été forcé de choisir, il eût plutôt consenti à perdre la vue que l'ouïe ou le parler.

« L'étude des livres est un mouvement languissant et faible qui n'échauffe point, au lieu que la conversation instruit et exerce en même temps. Si je confère avec un raide jouteur, il me presse de toutes parts; ses imaginations élancent les miennes, la jalousie, la gloire, la contention me poussent et rehaussent au-dessus de moi-même; tandis que l'unisson est qualité du tout ennuyeuse. Autant notre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoureux et réglés, autant il perd et s'abâtardit par le continuel commerce et fréquentation avec les esprits faibles et maladifs ».

Quoique la sottise soit une mauvaise qualité, une maladie qui ne lui doit guère est de ne pouvoir la supporter. Cependant il avoue qu'il est impossible de traiter de bonne foi avec un sot.

Il veut qu'entre galants hommes on s'exprime courageusement, et que les mots aillent droit à la pensée, qu'on fortifie l'ouïe, qu'on la durcisse contre le son tendre et cérémonieux des paroles. Il aime une société et conférence forte et virile, une amitié qui se flatte en l'âpreté et vigueur de son commerce, comme l'amour aux morsures et égratignures sanglantes.

Lorsqu'on le contrarie, on éveille son attention, non sa colère; il sait gré à celui qui l'instruit en le contredisant. « Nous fuyons la correction, il faudrait s'y présenter et

Digitized by Google

produire, notamment quand elle vient par forme de conférence, non de régence ; mais à chaque opposition, on ne regarde pas si elle est juste, mais bien ou mal, comment on s'en défera ; au lieu d'y tendre les bras, nous y tendons les griffes. Il serait utile qu'on passât par gageure la décision de nos disputes, qu'il y eût une marque matérielle de nos pertes, afin que nous en tinssions état, et que mon valet me pût dire : Il vous en coûta l'an passé cent écus, à vingt fois, d'avoir été ignorant et opiniâtre ».

Il aimait à être repris, pourvu qu'on n'y procédât pas d'une manière trop impérieusement magistrale, et tendait les bras à la vérité du plus loin qu'il pouvait l'apercevoir ; se prêtant aux critiques souvent plus par civilité que par raison d'amendement, et dans la vue de nourrir la liberté de l'avertir, par sa facilité à céder. Il reproche toutefois à ses contemporains de se prêter difficilement à cette liberté de le corriger, parce qu'ils n'ont pas le courage de souffrir à l'être. Quant à lui, il prend si grand plaisir à être jugé et connu, qu'il regarde comme indifférent de quelle manière il le soit.

Il entre ensuite dans un grand détail sur les conversations en général : Les uns prennent à injure le refus ou la difficulté de se ranger à leur opinion ; d'autres ne parlent que pour disputer et contredire, et ne veulent supporter eux-mêmes aucune contradiction ; quelques-uns sont constamment de l'avis de celui qui parle, et semblent ne prêter quelqu'attention que pour saisir l'instant de donner leur approbation. C'est pour l'instruction de ces derniers que Montaigne fait cette réflexion : « C'est un plaisir fade et nuisible d'avoir affaire à gens qui nous admirent sans cesse ».

Il hait les grands parleurs, au point qu'il aimerait mieux que son fils apprît à parler aux tavernes qu'aux écoles de

Digitized by Google

la parlerie. Il ne pardonne pas à ceux qui se livrent aux emportements, aux injures, ou qui ne peuvent souffrir la rencontre d'un esprit mal rangé, sans se mettre en colère : « Cette vicieuse âpreté tient plus au juge qu'à la faute ».

Il remarque combien la gravité, la robe, la fortune de celui qui parle, donnent de crédit dans la conversation à des propos vains et ineptes.

Il rit de ceux qui, pour être approuvés, vous assomment de l'autorité de leur expérience, qui affirment avoir vu, avoir entendu, avoir fait eux-mêmes ce que vous jugez impossible, et qui vous accablent de preuves. Il s'autorise de cette pensée de Socrate : « les faibles corrompent l'autorité de la philosophie en la maniant ».

Il conseille le silence à ceux qui n'ont pas les connaissances nécessaires pour parler d'une manière convenable : « Mégabise, étant allé voir Appelles dans son atelier, fut longtemps sans mot dire, et se mit à discourir sur ses ouvrages. Il en reçut cette rude réprimande : Tant que tu as gardé le silence, tu semblais quelque grande chose à cause de tes chaines d'or et de la pompe qui t'environne, mais maintenant qu'on t'a ouï parler, il n'est pas jusqu'aux garçons de ma boutique qui ne te méprisent. A combien de sottes âmes en mon temps, ajoute Montaigne, a servi une mine froide et taciturne de titre de prudence et de capacité ».

A ces observations dont une expérience constante atteste la vérité, il joint des avis bien essentiels pour tous, et particulièrement pour l'homme du monde : « Il faut prendre garde combien c'est de parler à son heure, de choisir son point, de rompre le propos ou le charger d'une autorité magistrale, de se défendre des oppositions d'autrui par un mouvement de tête, un souris ou un silence imposant, devant une assistance qui tremble de révérence et de respect ».

Digitized by Google

Il arrive assez souvent, ainsi qu'il l'a remarqué, à des sots de dire des mots non sots. Nous leur en faisons honneur sans examiner d'où ils les tiennent, tandis que souvent il ne les ont produits qu'à l'aventure et à tâtons.

Il a vu aussi nombre de fois de ces gens qui, après avoir entendu les éclaircissements et les preuves donnés sur un sujet, s'en saisissent et dérobent incontinent cet avantage de votre interprétation par ces propos : « C'était ce que je voulais dire, — voilà justement ma conception, — si je ne l'ai ainsi exprimée, ce n'est que par faute de langue. Retenez, si vous pouvez, le sentiment qui vous oppresse, et employez la malice même à corriger cette fière bêtise ».

Il prétend que c'est injustice et inhumanité de secourir et redresser celui qui n'en a que faire, et qui n'en vaudrait pas mieux. « J'aime à les laisser embourber et empêtrer encore plus qu'ils ne sont, et si avant, qu'il soit possible qu'enfin ils se reconnaissent ».

Il regarde l'obstination et la trop grande ardeur à défendre une opinion comme la preuve la plus sûre de bêtise. « La plupart changent de visage et de voix, ou la force leur manque, et par une importune colère, au lieu de se venger, accusent leur faiblesse ensemble et leur impatience ».

Il se moque avec raison de ces hommes présomptueux qui, en communiquant un ouvrage, vous disent : Je le fis en me jouant, — je n'y ai pas employé une heure, — je ne l'ai revu depuis. Il se faisait un plaisir de leur répondre : « Laissons donc ces pièces ; donnez-m'en une qui vous représente bien entier, par laquelle il vous plaise qu'on vous mesure ».

C'est dans l'auteur même qu'il faut lire les détails intéressants dans lesquels il est entré, et dont nous ne donnons qu'une légère esquisse. Outre l'instruction qu'on en pourra

Digitized by Google

retirer, on remarquera facilement combien la plupart des écrivains qui sont venus après lui, se sont enrichis de ses pensées, tantôt en les modifiant, tantôt en leur donnant de l'extension ou en les présentant sous un nouvel aspect.

CHAPITRE CIII.

De la vanité.

Ce chapitre, l'un des plus longs des essais, n'offre que très peu de réflexions relatives à la vanité. Il est presqu'entièrement rempli d'objets variés et disparates, mais toujours également intéressants ; on y rencontre partout Montaigne lui-même, tel qu'il veut se faire connaître ; il s'y est représenté comme dans la glace la plus fidèle, et tente à plusieurs reprises de justifier cette singularité. C'est au lecteur à apprécier ses motifs en l'écoutant lui-même.

« Cette farcissure est un peu hors de mon thème ; je m'égare, mais plutôt par licence que par mégarde ; mes fantaisies se suivent, mais par fois c'est de loin, et se regardent, mais d'une vue oblique ».

Voulant autoriser sa manière d'écrire par l'exemple de certains dialogues de Platon, « mi-partie d'une fantastique bigarrure, le devant à l'amour, tout le bas à la réthorique », il s'exprime ainsi : « Les noms de mes chapitres n'en embrassent pas toujours la matière ; souvent ils la dénotent seulement par quelque marque ».

Il prétend même qu'il est des ouvrages où Plutarque s'oublie, et dans lesquels le propos de son argument ne se trouve que par incident, tout étouffé en matière étrangère, puis il s'écrie : « O dieu ! que ces gaillardes escapades, que

Digitized by Google

cette variation a de beauté, et plus, lorsque plus elle retire au nonchalent et fortuit » !

A l'en croire, « c'est l'indigent lecteur qui perd son sujet, non pas lui. Il s'en trouvera toujours en un coin quelques mots qui ne laissent pas d'être battants, quoiqu'ils soient serrés. Il faut avoir un peu de folie, qui ne veut avoir plus de sottise, disent les préceptes de nos maîtres, et encore plus leurs exemples ».

Il assimile sa manière d'écrire à cette espèce de fureur qu'éprouvent les poëtes, lorsqu'ils sont assis sur le trépied des muses. Il veut que la matière se distingue par elle-même, qu'elle montre suffisamment où elle se change, où elle termine, où elle commence, où elle reprend, sans qu'il soit besoin de l'entrelacer de paroles, de liaisons et de coutures introduites pour le service des oreilles faibles et nonchalantes, et sans se gloser lui-même ; qui est celui, ajoute-t-il, qui n'aime mieux n'être pas lu que de l'être en dormant ou en fuyant ? « Puisque je ne puis arrêter l'attention du lecteur par le poids, s'il advient que je l'arrête par mon embrouillure, ce sera autant de gagné ; il se repentira par après de s'y être amusé, mais il s'y sera toujours amusé, et puis il est des humeurs comme cela à qui l'intelligence porte dédain, qui m'en estimeront mieux, parce qu'ils ne sauront ce que je dis ; ils concluront la profondeur de mon sens, par l'obscurité, laquelle, à parler à bon escient, je hais bien fort et l'éviterais si je me savais éviter ».

Il dit qu'Aristoste se vantait en quelque lieu de l'affecter, mais il ajoute, *vicieuse affectation.*

Il rend ensuite raison de ce que ses derniers chapitres sont plus longs que les premiers.

C'est « parce que la coupure fréquente des chapitres, dont j'usais au commencement, m'a semblé rompre l'atten-

Digitized by Google

tion avant qu'elle soit née, et la dissoudre, dédaiguant s'y coucher pour si peu et se recueillir ; je me suis mis à les faire plus longs, pour qu'ils requièrent plus de loisir en telle occupation. A qui on ne peut donner qu'une seule heure, on ne veut rien donner, joint l'aventure, j'ai quelqu'obligation particulière à ne dire qu'à demi, à dire confusément, à dire discordamment. Je veux donc mal à cette raison trouble-fête ; et ces projets extravagants qui travaillent la vie, et ces opinions si fières, si elles ont de la vérité, je la trouve trop chère et trop incommode. Au contraire, je m'emploie à faire valoir la vanité même et l'asnerie, si elle m'apporte du plaisir, et me laisse aller après mes inclinations naturelles, sans les contrôler de si près ».

Il est facile de voir que Montaigne entrevoyait bien que ses pensées demandaient une attention sérieuse et bien suivie ; que ce n'était pas assez de les lire en courant et d'y donner en passant quelques heures détachées. Il voulait qu'on en fît une étude réfléchie, et préférait de n'être pas lu, de n'être pas compris, plutôt que de ne l'être qu'à demi.

L'annotateur de l'édition de 1801, bien pénétré de toute l'attention que mérite la lecture de Montaigne, s'en explique ainsi :

Il y a peu d'écrivains qui aient plus besoin que Montaigne d'un lecteur judicieux, et surtout plein de candeur et d'équité. Son style qui fourmille d'expressions hardies et figurées est très propre à donner le change à un esprit pointilleux, ou à mettre en jeu ces critiques malins, qui, sans égards pour la vérité, censurent hardiment les paroles dès qu'ils croient les faire paraître criminelles.

Au fond, que doit-on conclure des raisons que donne Montaigne pour justifier sa manière d'écrire ? Peut-être eût-il mieux fait de s'en tenir à ce qu'il a dit ailleurs : qu'il suivait en écrivant l'impulsion de son caractère ou de sa

Digitized by Google

manière d'être. Une idée venait-elle le frapper, il s'en saisissait et cherchait à la développer ; si elle lui en fournissait d'autres accidentellement, il s'y attachait, et ainsi de suite, et souvent pour ne plus revenir au sujet qu'il avait annoncé.

Il ne nous paraît pas exact de supposer, comme l'a fait Montaigne, que cet amas bizarre et disparate de pensées diverses et incohérentes, ou pour se servir de ses termes, cette farcissure soit plus propre à fixer l'attention. Il est plus naturel de penser que le lecteur, comptant sur son texte et curieux de l'objet indiqué, le recherche avec avidité et ne donne qu'une attention médiocre aux autres objets. Mais telle est la faiblesse humaine ou plutôt la force du sentiment de cette paternité qui lui fait dire ailleurs qu'il aimerait mieux un enfant de l'accointance des muses que de celle de sa femme, qu'il cherche à justifier jusqu'aux écarts qu'il reconnaît lui-même dans cette production de son génie. Il est probable qu'il n'a tenté cette justification que pour répondre aux critiques qui lui furent faites après l'impression des deux premiers livres de ses essais.

Revenons à la marche que l'auteur a suivie dans ce chapitre qu'il ouvre singulièrement. « Il n'est à l'aventure une vanité plus expresse que d'en écrire si vainement. » Il dit ensuite qu'on doit s'apercevoir que par la route qu'il a prise, il peut sans interruption et sans travail, aller en avant autant qu'il y aura d'encre et de papier au monde. Il représente ses pensées « comme des excréments d'un vieil esprit dur, tantôt lâche et toujours indigeste. »

Il ignore quand il pourra mettre fin à son ouvrage, puisque Diomèdes le grammairien a rempli six mille livres du seul sujet de la grammaire. Il s'élève contre la fureur

Digitized by Google

d'écrire et de multiplier les livres à l'infini, et prétend qu'il devrait y avoir des lois coercitives contre les écrivains inéptes et inutiles, comme il y en a contre les vagabonds et fainéants. Il ajoute : « On bannirait des mains de notre peuple, et moi, et cent autres. Ce n'est pas moquerie, l'écrivaillerie semble être quelque symptôme d'un siècle débordé. »

Il revient à lui-même, à son goût pour les voyages, et que cette humeur avide des choses nouvelles et inconnues aidait bien à nourrir en lui le désir de voyager. Il parle ensuite de son ménage, de ses habitudes, de sa manière de vivre. Il s'applaudit de ce que la fortune ne lui ait donné qu'un enfant, ce qui lui ôtait le besoin de multiplier ses richesses pour pourvoir à la multitude de ses héritiers. Il dit que si sa fille n'a point assez de la fortune qui a abondamment suffi à lui-même, son imprudence ne mérite pas qu'il lui en désire davantage.

En parlant des embarras domestiques, il laisse échapper cette pensée digne de remarque et confirmée par une expérience journalière : « Que la tourbe des menus maux offense plus que la violence d'un seul, pour grand qu'il soit. »

Il convient que le plaisir de faire de nouvelles constructions, de chasser, de cultiver un jardin et autres agréments de la vie retirée, que l'on dit être si attrayants, ne pouvaient beaucoup l'amuser ; mais c'est chose de quoi il se voulait mal comme de tout autre opinion qui lui était incommode. Il ne se souciait pas tant de les avoir vigoureuses et doctes comme de les avoir commodes à la vie. « Elles sont bien assez vraies et assez saines si elles sont utiles et agréables. » Il entre dans divers détails sur la manière de gouverner sa maison et de se conduire envers ses domestiques ; il est d'avis qu'il faut laisser un peu de

Digitized by Google

place à la déloyauté ou à l'imprudence des valets. Ce n'est pas par un mépris philosophique qu'il se livrait à une certaine insouciance, mais par une paresse et une négligence qu'il regardait comme puérile et inexcusable.

Il censure avec raison l'inquiétude des maîtres qui, tout occupés de la police et du gouvernement de leur intérieur, parlent à l'oreille d'un valet, en menacent un autre des yeux, ou qui entretiennent leurs hôtes du traitement qu'ils font à leurs domestiques, soit en bien ou en mal. Il veut que dans une maison bien réglée tout roule insensiblement, et représente un cours ordinaire.

Il était si ennemi de cette sollicitude domestique, que l'un de ses souhaits eût été de trouver un gendre qui sût appâter commodément ses vieux ans et les endormir, entre les mains duquel il pût déposer en toute souveraineté la conduite et usage de ses biens, qui en usât comme il faisait, et gagnât sur lui ce qu'il gagnait lui-même ; pourvu qu'il y apportât un courage vraiment reconnaissant et ami. « Mais quoi, s'écrie-t-il, nous vivons dans un monde où la loyauté des propres enfants est inconnue » Combien d'hommes parvenus à un âge avancé ont fait des vœux semblables ; combien peu ont eu le bonheur de les voir s'accomplir.

On reconnaîtra facilement, dans le caractère de Montaigne, tel qu'il vient de le traiter, celui des gens de lettres vraiment estimables et dignes de leur profession. Le commun des hommes, au lieu de ce désintéressement, de cet éloignement pour cette foule de menus détails, dont se composent les affaires et les soins domestiques, y attachent une sorte de maîtrise et de domination, dont ils se font gloire de s'emparer. C'est pour eux une passion qui, loin de s'affaiblir, s'accroît avec l'âge, et souvent même en raison de l'incapacité de celui qu'elle tourmente jusqu'au tombeau.

Digitized by Google

Il avait une telle répugnance à s'occuper de tous ces détails journaliers, qu'il aimait mieux dire au bout de deux mois, j'ai dépensé quatre cents écus, que d'avoir les oreilles battues de trois, cinq, sept ». Cependant, malgré le peu d'attention et le soin qu'il donnait à ses affaires particulières, il assure qu'il n'a pas été plus maltraité que tout autre ! « Oh ! la vilaine et sotte étude d'étudier son argent, de se plaire à le manier et recompter ! Tout soin curieux autour des richesses sent l'avarice ».

Depuis dix-huit ans qu'il gouvernait son bien, il n'avait pu prendre sur lui de voir ni titres, ni contrats. « Que ne ferais-je plutôt que d'aller secouer ces paperasses poudreuses, ou encore pis celle d'autrui, comme font tant de gens, à prix d'argent ! »

Un des grands plaisirs qu'il goutait dans ses voyages, était de se trouver débarrassé et affranchi de tous ces soins minutieux, de n'avoir à penser qu'à lui seul, de pouvoir plus commodément vivre à sa manière, sans être obligé de former ses apparences à l'opinion commune, à laquelle nous sacrifions chaque jour nos utilités, nos goûts et jusqu'à nos penchants naturels.

Un autre motif qui l'engageait à voyager, était la disconvenance des mœurs occasionnée par les guerres civiles de son temps ; la licence et les troubles qu'elles traînaient à leur suite, lui font dire : « Je vois par notre exemple que la société des hommes se tient et se coud à quelque prix que ce soit ; en quelquequ'assiète qu'on les couche, ils s'apilent, ils se rangent en se remuant, s'entassant comme des corps mal-unis qu'on empoche sans ordre, trouvant d'eux-mêmes la façon de se joindre et de s'emplacer les uns parmi les autres, souvent mieux que l'art ne les eût su disposer ».

Cette réflexion le reporte à l'origine des sociétés, des lois,

Digitized by Google

des gouvernements. Après avoir posé en principe que la nécessité « compose les hommes et les assemble, il ajoute que toute grande mutation ébranle l'état, et le désordonne à tel point que quiconque « viserait droit à sa guérison, et en consulterait avant tout, se refroidirait volontiers d'y mettre la main ». Pacuvius Calavius en a donné une preuve bien remarquable à ses concitoyens, soulevés contre leurs magistrats, en les rappelant, d'une manière adroite, à la soumission aux lois établies.

Comme il était un des personnages de grande autorité dans la ville de Capoue, il trouva un jour le moyen d'enfermer le Sénat dans le palais, et convoquant les habitants sur la place publique, leur dit que le jour était venu auquel en pleine liberté ils pouvaient prendre vengeance des tyrans qui les avaient tous opprimés, qu'il les tenait à sa merci, seuls et désarmés. Il proposa de les faire sortir par le sort l'un après l'autre, de faire exécuter sur-le-champ les décrets portés contr'eux, mais à condition, toutefois, qu'incontinent ils aviseraient au moyen de remplacer le condamné par quelque homme de bien pour que l'administration ne fût pas privée d'officiers.

« A peine le peuple eut-il entendu le nom d'un sénateur, qu'il s'éleva contre lui un cri de mécontentement universel. Je vois bien, dit Pacuvius, qu'il faut démettre celui-ci : c'est un méchant, mais il faut en mettre un bon à sa place. Aussitôt succède un profond silence, tout le monde se trouvant bien empêché au choix. Le plus effronté ayant le premier nommé celui qui devait servir au remplacement, il y eut un concours de voix encore plus grand pour refuser celui qui était présenté : des imperfections de tout genre, et quantité de justes causes, motivèrent le refus du plus grand nombre. Ces humeurs contradictoires s'étant échauffées, il advint encore pis du second sénateur et du troisième.

Digitized by Google

Autant de discordes à l'élection, que de convenances à la démission. Le peuple s'étant inutilement lassé à ce trouble, commence qui deçà qui delà à se dérober peu-à-peu de l'assemblée, rapportant chacun cette résolution en son âme, que le mal le plus vieux et le mieux connu, est toujours plus supportable que le mal récent et inexpérimenté ».

Ce trait, digne de remarque, prouve combien il est plus facile de détruire que de rétablir. « Tout ce qui branle ne tombe pas, dit Montaigne, en parlant des gouvernements ; leur conservation surpasse vraisemblablement notre intelligence ; c'est une chose puissante et difficile à renverser ; elle résiste souvent à des maladies mortelles et intestines, à l'injure des lois injustes, à la tyrannie, au débordement et ignorance des magistrats, à la licence et aux séditions des peuples. Mais nous regardons la fortune publique, du même œil que nos fortunes privées ; nous nous comparons à ce qui est au-dessus de nous, et fixons nos regards sur ceux qui sont plus favorisés ; tandis que, si nous nous mesurions à ce qui est au-dessous, il n'est point d'individu si misérable qui ne trouvât mille exemples à se consoler ». C'est ce qui faisait dire à Solon, que si l'on rassemblait tous les maux en une seule masse, pour les répartir à chacun par portion égale, il n'est personne qui n'aimât mieux garder les siens que de prendre la part qui lui reviendrait de cette masse commune. Montaigne ajoute qu'il en est des états comme des corps qui se purgent et se remettent en meilleure disposition par longues et grièves maladies.

Il s'étendrait davantage sur ce sujet si sa mémoire le lui permettait, et, pour renouveler ses plaintes d'être obligé de dépendre d'un si faible instrument, il ajoute qu'il est vieilli de nombre d'années depuis ses premières publications, qu'il serait beau d'avancer en âge si l'on ne marchait que vers l'amendement ; mais qu'il éprouve déjà un grand

Digitized by Google

désavantage de se jeter à la merci de son imagination qui devient lourde et trouble, et ne saurait lui fournir aux nécessités importantes. En continuant le troisième livre de ses essais, qu'il appelle le reste des pièces de sa peinture, une marquetterie mal jointe, il ajoute qu'il n'en corrige pas les imperfections, prétendant qu'elles ont leur moyen de se recommander. Quant aux fautes qui s'y coulent par la fantaisie ou inadvertance d'autrui, il demande qu'on ne s'en prenne point à lui, et prévient qu'il ne se mêle ni d'orthographe ni de ponctuation. « Qui connaîtra combien je suis peu laborieux, combien je suis fait à ma mode, croira facilement que je redicterais plus volontiers encore autant d'essais, que de m'assujettir à ressuivre ceux-ci, pour cette puérile correction ».

Après quelques réflexions relatives à sa manière d'être, à ses goûts particuliers, à ses voyages nécessités par les dissensions civiles qui le pressaient jusque dans son ménage et son repos domestique, il se plaît à payer à la ville de Paris, son tribut de reconnaissance pour l'agrément qu'elle lui procurait lorsqu'il était sollicité par les circonstances d'aller y chercher une retraite. « Elle a mon cœur dès mon enfance, et m'en est advenu comme des choses excellentes. Plus j'ai vu depuis d'autres villes belles, plus la beauté de celle-ci peut et gagne sur mon affection ; je l'aime en elle-même, et plus en son être seul, que rechargée de pompe étrangère ; je l'aime tendrement jusqu'à ses verrues et ses taches. Je ne suis français que par cette grande Cité, grande en peuple, grande en félicité de son assiète, mais surtout grande et incomparable en variété et diversité de commodités : la gloire de la France et l'un des plus nobles ornements du monde. Tant qu'elle durera je n'aurai faute de retraite suffisante à me faire perdre le regret de tout autre, » Quel sentiment n'éprouverait-il pas aujourd'hui à la vue de

Digitized by Google

cette même Cité, parvenue de nos jours au plus haut degré de splendeur, par les grands et utiles embellissements, les prodiges des arts, la magnificence des monuments publics qu'elle offre de toutes parts dans sa vaste enceinte !

Lorsqu'on lui disait que les voyages ne convenaient point à son âge, qu'il avait tort d'abandonner sa femme et sa maison dans les circonstances les plus difficiles, il répondait qu'il est mieux de ne point s'inquiéter d'affaires domestiques lorsqu'on les a mises en bon ordre, et qu'on peut compter sur les soins d'une gardienne fidèle, pour les maintenir dans leur train accoutumé. « La plus utile et honorable science et occupation, à une mère de famille, c'est la science du ménage. J'en vois quelques-unes avares, de ménagères fort peu ; c'est sa maîtresse qualité, et qu'on doit chercher avant tout autre, comme le seul douaire qui sert à ruiner ou sauver nos maisons. Je requiers d'une femme mariée, au-dessus de tout autre vertu, la vertu économique ; je l'en mets au propre, lui laissant par mon absence tout le gouvernement en main. Je vois avec dépit en plusieurs ménages, monsieur revenir maussade et tout marmiteux du tracas des affaires, tandis que madame est encore à se coiffer et atiffer en son cabinet. Quant aux devoirs de l'amitié maritale qu'on pense être oubliés par cette absence je ne le crois pas. Au contraire, c'est une intelligence qui se refroidit plus volontiers par une trop continuelle assiduité. Chacun sait par expérience que la continuation de se voir ne peut représenter le plaisir que l'on sent à se déprendre et reprendre à son gré. Ces interruptions me remplissent d'un amour récent envers les miens, et me redonnent l'usage de ma maison plus doux ».

Quant à la vieillesse qu'on lui allègue, pour tenir en bride, il prétend qu'elle a besoin de se soutenir par des commodités artificielles, puisque les naturelles lui manquent,

Digitized by Google

et que c'est une injustice de lui défendre de chercher ses plaisirs, tandis qu'on le permet à la jeunesse.

Il regrettait dans ses voyages de ne pouvoir prendre la résolution d'établir sa demeure ou il lui plairait, et d'être toujours obligé de revenir s'accommoder aux humeurs communes. Il ne craignait pas de mourir moins à son aise en tout autre lieu qu'en celui de sa naissance, mais il désirait que ce fût plutôt à cheval, que dans son lit. Il trouvait plus de crêve-cœur que de consolation à prendre congé de ses amis : « Des offices de l'amitié, celui-là est le seul déplaisant, et j'oublirais volontiers à dire ce grand et cruel adieu. Si l'on tire quelques commodités de cette assistance, elle est mêlée de cent incommodités. J'ai vu plusieurs mourants bien piteusement assiégés de tout le train qui les environne, cette presse les étouffe. On croit qu'il est contre le devoir de vous laisser mourir en repos : l'un tourmente vos yeux, l'autre vos oreilles, l'autre la bouche ; il n'y a ni sens, ni membre qu'on ne vous fracasse. Le cœur vous serre de pitié d'ouir les plaintes des amis, et de dépit d'ouir d'autres plaintes feintes et masquées. Si nous avons besoin de sage-femme à nous mettre au monde, nous avons besoin d'un homme encore plus sage à nous en tirer. Il faut dérober ce passage, étendre la joie et retrancher autant qu'on peut la tristesse. »

Il donne à ceux qui environnent les malades, un conseil que l'on ne doit jamais perdre de vue : sans montrer d'alégresse, on doit avoir du moins une contenance rassise ; rien en effet n'est plus désespérant pour un homme gisant dans son lit, que de voir ces airs affectés, ces physionomies tristes, ces yeux stupidement fixés sur lui, que d'entendre ces plaintes indiscrètes, ces chuchotements à l'oreille dans tous les coins de sa chambre. Il faut s'en tenir aux propos ordinaires, dissimuler sa douleur, distraire, autant que possible, le malade, au lieu d'ajouter à ses maux.

Digitized by Google

Montaigne, dans ses maladies, se refusait à tous ces petits soins que l'on prodigue souvent de manière à les rendre incommodes; il se recueillait en lui-même, ne voulait rien d'extraordinaire, et laissait tranquillement agir la nature sans avoir recours à la médecine. Aux premières approches de ses fièvres, lorsqu'il était encore dans un état voisin de la santé, il se réconciliait à Dieu par les derniers devoirs d'un chrétien, et s'en trouvait plus libre et déchargé.

C'est donc bien à tort qu'on l'a accusé d'athéïsme, sans égard à la manière franche, énergique avec laquelle il atteste ensuite la vérité de ce qu'il écrit : « Si on lit ces mémoires, on trouvera que j'ai tout dit ou tout désigné. Ce que je ne puis exprimer, je le montre au doigt ; je ne laisse rien à désirer et deviner de moi. Si on doit s'en entretenir, je veux que ce soit véritablement et justement, et je reviendrais volontiers de l'autre monde pour démentir celui qui me formerait autre que je n'étais, fût-ce pour m'honorer. »

Il aimait tellement l'indépendance, qu'il rejetait toutes les commodités qui auraient pu l'asservir. A cette occasion il dit un mot de la vanité : « Il y a de la vanité, dites-vous, en cet amusement. Mais où n'en met-on pas ? Et ces beaux préceptes aussi sont vanité, et vanité toute la sagesse. « Aux yeux de Dieu, les pensées des sages ne sont que vanités ; ces exquises subtilités ne sont bonnes qu'au prêche ; ce sont discours de gens qui nous veuillent envoyer tout bâtés en l'autre monde. » A quoi faire ces pointes élevées de la philosophie sur lesquelles aucun être humain ne se peut rasseoir, et ces règles qui excèdent notre usage et notre force. » Je ne sais, disait la courtisanne Laïs, quels sont les livres, quelle est la sagesse de tous ces gens là, mais ils frappent aussi souvent à ma porte que les autres.

En parlant des vaines faveurs de la fortune, il avoue qu'il n'en est point qui lui ait fait autant de plaisir que les

Digitized by Google

bulles authentiques de bourgeoisie romaine qui lui furent accordées lorsqu'il était à Rome. Il nous apprend qu'elles étaient pompeuses en sceaux et lettres dorées, et, pour ne laisser aucun doute à cet égard, il les transcrit en entier. Ssns doute Montaigne a voulu nous donner ce trait comme un exemple de sa vanité, et apostrophant l'homme, il dit, que tout est vanité pour lui dedans et dehors, mais qu'elle est moins vanité, quand elle est moins étendue. « Sauf toi, ô homme ! disait le dieu de Delphes, chaque chose s'étudie la première, et a selon son besoin des limites à ses travaux et désirs ; il n'en est une seule si vide et nécessiteuse que toi, qui embrasse l'univers ; tu es le scrutateur sans connaissance, le magistrat sans juridiction, et après tout le badin de la farce. » Ceux qui aiment à s'étudier eux-mêmes, et à mettre à profit les observations auxquelles cette étude doit les conduire naturellement, trouveront dans ce chapitre une source abondante de réflexions, de conseils utiles, dans laquelle ils puiseront toujours avec un nouveau plaisir.

CHAPITRE CIV.

De ménager sa volonté.

Montaigne, en prévenant d'abord que peu de choses le touchent, ou pour mieux dire le tiennent, ajoute que c'est raison qu'elles nous touchent, pourvu qu'elles ne nous captivent point. C'est en ce sens qu'un philosophe ancien disait : Je possède Laïs, mais Laïs ne me possède pas.

En augmentant avec grand soin par étude et par raisonnement ce privilège d'insensibilité, naturellement déjà bien avancé chez lui, il s'employait autant qu'il pouvait tout à

Digitized by Google

lui-même. Cet aveu pourrait le faire soupçonner d'égoïsme, si l'on ne s'attachait à bien saisir le fond de ses pensées : « Ménager sa volonté, c'est modérer, tempérer ses désirs, ses affections, maintenir son âme dans la paix et le calme. »

C'est par une suite de son attention sur lui-même et de sa disposition naturelle, qu'il se passionnait rarement. Mais en s'employant tout à lui, il veut que ses propres affections soient bridées, pour ne pas leur être dévoué tout entier ; de manière que jusqu'à la santé qu'il regardait comme le bien le plus précieux, il se faisait une étude de ne pas la désirer, de ne pas s'y abandonner tellement, que de trouver les maladies insupportables ; c'est ainsi qu'il veut qu'on se modère entre la haine de la douleur et l'amour de la volupté, que si l'on se prête à autrui, on ne se donne qu'à soi-même. Tandis qu'il arrive au contraire que les hommes se livrent aux autres comme à louage, qu'ils n'existent que hors d'eux, et que toutes leurs facultés sont réservées pour ceux à qui ils s'asservissent. Il conseille de ménager la liberté de son âme, de ne pas l'hypothéquer que dans des occasions justes qui sont en bien petit nombre, si on les juge sainement. Il n'aime pas ces êtres trop officieux qui s'ingèrent indifféremment où il y a de la besogne, qui sont sans vie, quand ils sont sans mouvement, sans agitation, aussi serviables à leurs amis qu'importuns à eux-mêmes. « Personne, ajoute-t-il, ne distribue son argent à autrui, et chacun lui donne son temps et sa vie ; il n'est rien dont nous soyons plus prodigues que de ces choses-là, desquelles seules l'avarice nous serait utile et louable. »

L'occupation est à certaine espèce de gens, marque de suffisance et de dignité ; leur esprit cherche le repos au branle, comme les enfants au berceau, employant à ce qu'ils veulent et dirigent toute leur volonté et tous leurs efforts.

Digitized by Google

Cependant il se rencontre tant de mauvais pas que, pour le plus sûr, « il faut un peu légèrement et superficiellement couler ce monde, et non pas l'enfoncer ; la volupté même est douloureuse dans sa profondeur. »

C'est le seul excès des désirs que notre auteur combat. En convenant que nous devons remplir, autant qu'il est en nous, les devoirs de société, il ne veut pas que nous nous laissions éblouir, même par l'éclat des fonctions et dignités publiques. Celui qui ne vit que pour autrui, ne vit guère pour soi-même : notre principale charge est de notre conduite ; celui qui sait s'aimer comme il faut, aime les autres hommes, comme il le doit. »

Les conseils qu'il donne sur la modération des désirs et sur la nécessité de les réprimer sont d'une importance et d'une utilité bien propres à fixer l'attention : « Qui n'arrête le partir, n'a garde d'arrêter la course ; qui ne sait leur fermer la porte, ne les chassera pas lorsqu'ils seront entrés ; qui ne peut venir à bout du commencement, ne viendra pas à bout de la fin, ni n'en soutiendra la chute, qui n'en a pu soutenir l'ébranlement. »

Les passions étant faibles et imperceptibles à leur naissance, c'est alors qu'il faut avoir les yeux ouverts sur elles pour en découvrir le danger, parce qu'en les laissant croître, il devient bien difficile et quelquefois impossible de découvrir et d'appliquer le remède. Il se félicite d'avoir arrêté, dans son principe, l'inclination naturelle qui le portait à l'ambition.

Il regarde cette passion, lorsqu'elle est dirigée vers la gloire, comme le partage des grandes âmes, et se moque de ces petits esprits, de ces hommes véritablement vains, qui se flattent de répandre leur nom par des occupations, des travaux ignorés, ou des fonctions publiques qui ne passent pas l'enceinte des lieux où il les remplissent. « Ce

Digitized by Google

même bien faire dont ils vont s'embabouinant, n'a ni corps ni vie, il s'évanouit en la première bouche, et ne se promène que d'un carrefour de rue à l'autre. Entretenez-en hardiment votre fils et votre valet, comme celui qui n'ayant d'autre auditeur de ses louanges et de sa suffisance, se bravait avec sa chambrière en s'écriant : Ah Pérette ! le galant et suffisant homme de maître que tu as ! La renommée ne se prostitue pas à si vil conte, les actions rares et exemplaires à qui elle est due, ne souffriraient pas la compagnie de cette foule de petits détails journaliers. »

Puisque nous avons des jouissances convenables à notre condition, n'usurpons pas celles de la grandeur, et apprenons à n'être pas plus avides de gloire que nous n'en sommes capables. Si ce n'est par conscience, au moins par ambition, repoussons les pensées ambitieuses, et dédaignons cette soif de renommée qui fait le tourment de tant d'autres.

S'enfler d'une action utile et innocente comme le dit Montaigne, c'est bon pour gens à qui elle est rare et extraordinaire, parce qu'ils veulent la faire paraître au prix qu'elle leur coûte. Ces sortes d'actions ont bien plus de grâce, lorsqu'elles échappent de la main de l'ouvrier nonchalamment et sans bruit.

CHAPITRE CV.

Des boiteux.

L'objet que Montaigne a d'abord principalement en vue dans ce chapitre est de mettre en évidence l'incertitude qui règne partout, tant notre apercevance est grossière, obscure et obtuse. Il entreprend surtout de combattre cette erreur

Digitized by Google

très commune « que les hommes sur les faits qu'on leur propose, s'amusent plus volontiers à en chercher la raison qu'à en chercher la vérité. Ils laissent les choses et courent aux causes ; les effets les touchent, mais les moyens nullement. Ils commencent ordinairement ainsi : Comment est-ce que cela se fait ? — mais se fait-il ? devrait-on dire. Il ne faut à notre discours, ni base, ni matière ; on le laisse courir, il bâtit aussi bien sur le vide que sur le plein, et donne poids à chose de néant. « Pour lui il trouve presqu'en toute occasion, qu'il faudrait dire : Il n'en est rien. Il eût souvent employé cette réponse, mais il n'osait le faire, attendu que quelques-uns prétendaient que ce n'était qu'une défaite produite par la faiblesse d'esprit et l'ignorance ; d'autant mieux que sur les choses même difficiles à persuader, on affirme les avoir vues, ou en avoir été témoin ; d'ailleurs il lui paraissait un peu dur de nier une proposition de fait. La vérité et le mensonge offrent au premier aspect tant de conformité, que nous les regardons souvent du même œil. « Nous ne sommes pas seulement lâches à nous défendre de la piperie, mais nous allons encore au devant, et nous convions à nous y enférer. »

A cette occasion, il parle de plusieurs miracles de son temps qui s'étaient étouffés en naissant, mais qui ne laissaient pas de faire apercevoir visiblement le train qu'ils eussent pris s'ils eussent trouvé les esprits disposés à les propager : « Il ne s'agit que de trouver le bout du fil, on en dévide tant qu'on veut. Il y a plus loin de rien à la plus petite chose du monde qu'il n'y a de celle-ci jusqu'à la plus grande, parce que nous nous faisons conscience de rendre ce qu'on nous a prêté, non sans quelqu'usure et accession de notre cœur. » C'est ainsi que l'erreur particulière fait premièrement l'erreur publique, et qu'à son tour l'erreur publique fait l'erreur particulière, s'étendant et se forti-

Digitized by Google

fiant toutes deux en passant de bouche en bouche, de manière que le plus éloigné témoin est mieux instruit que le plus voisin, et le dernier informé mieux persuadé que le premier.

Ce progrès est assez naturel ; quiconque croit une chose pense bien faire de le persuader à un autre, et, pour parvenir à son but, ne craint point d'ajouter à son histoire ce qu'il croit nécessaire pour vaincre la résistance d'opinion ou suppléer au défaut qu'il imagine dans la conception de ceux qui l'écoutent. « Il y a du malheur d'en être venu au point que la meilleure touche de la vérité soit la multitude des croyants en une presse où les fous surpassent de tant les sages en nombre. La première persuasion prise du sujet même saisit les simples, delà elle s'épand aux habiles sous l'autorité du nombre et antiquité des témoignages. Pour moi, de ce que je n'en croirais pas un, je n'en croirais pas cent un. »

S'il avait eu à élever des enfants, il leur eût inculqué cette façon de répondre, qui tient plutôt du doute que de la détermination : Qu'est-ce à dire ? — je ne l'entends pas, — cela pourrait être, — est-il vrai ? Il aurait voulu qu'ils eussent plutôt gardé la forme d'apprentis à soixante ans, que de représenter les docteurs à dix ans. « Pour guérir de l'ignorance, il faut la confesser ».

Ces faits et ces réflexions suffiraient sans doute pour prouver que Montaigne n'a voulu parler que des faux miracles ; mais ce qui porte cette probabilité jusqu'à la certitude, c'est la manière dont il s'explique sur les objets dont nous ne voyons ni les causes ni les moyens. « Il n'appartient qu'au puissant témoignage de la divine parole de fixer notre croyance sur des faits qui passent notre conception. Dieu en doit être cru, c'est vraiment bien raison ; mais non pourtant un d'entre nous qui s'étonne de sa propre narra-

Digitized by Google

tion. On ne doit pas être réputé incrédule pour ne pas croire jusqu'au baptême des cloches ».

Tel était le doute dans lequel voulait rester Montaigne sur tout ce qu'il ne reconnaissait pas dépendre de la divine parole ; et pour ne laisser aucun doute sur sa manière de penser, il termine ainsi la discussion qu'il vient d'établir. « C'est bien assez qu'un homme, quelque recommandation qu'il ait, soit cru de ce qui est humain ; mais de ce qui est d'un effet supernaturel, il en doit être cru lors seulement qu'une approbation supernaturelle l'a autorisé.

Passant ensuite aux sorciers, il se moque de la crédulité excessive du peuple, et pense qu'en cette matière on ne doit pas toujours s'arrêter à la propre confession des accusés. Il rapporte que traversant il y a quelques années les terres d'un prince, celui-ci, pour rabattre son incrédulité, lui fit voir dix ou douze prisonniers accusés de sorcellerie, et entr'autres une vieille, « vraiment bien sorcière en laideur et difformité », très fameuse de longue-main en cette profession. Après avoir longtemps conversé avec eux, il affirme qu'en conscience il leur eût plutôt ordonné de l'ellébore que de la ciguë ; ce qui démontre qu'il ne combattait que l'abus, l'imposture et l'excessive crédulité. C'est bien ici que l'on peut remarquer que Montaigne n'a d'autre but que d'établir le doute de la raison.

Il revient enfin brusquement au texte de son chapitre, et entre en matière sur les boîteux. « A propos ou hors de propos, il n'importe, on dit en Italie, en commun proverbe, que celui-là ne connaît pas le plaisir en sa parfaite douceur, qui ne l'a pas goûté avec une boîteuse. »

On l'a gravement inculpé de s'être livré à des recherches et à des observations d'un genre trop licencieux, en voulant remonter à la source de ce proverbe. Il eût sans doute mieux fait de s'en abstenir ; mais le lecteur remar-

Digitized by Google

quera que son véritable objet était de prouver de plus en plus que nombre d'opinions s'accréditent trop légèrement. Celle dont il parle, lui avait fait à lui-même une telle illusion, par la seule autorité de cet ancien proverbe, qu'il s'était persuadé qu'il avait plus à se louer d'une femme, de ce qu'elle n'était pas droite, défaut qu'il mettait au nombre des grâces de sa personne.

Après avoir retracé les diverses opinions relatives à cet objet, il ajoute que les exemples viennent à l'appui de ce qu'il a dit en commençant ; que nos raisonnements anticipent souvent l'effet, et s'étendent au point de s'exercer sur l'inanité même.

« Outre la flexibilité de notre invention à forger des raisons à toutes sortes de songes, notre imagination se trouve pareillement facile à recevoir les impressions de la fausseté par bien frivoles apparences. »

On a dit de Carneades qu'il avait surpassé les travaux d'Hercule pour avoir arraché aux hommes l'opinion et la témérité de juger ; cependant, ils donnent toujours plus ou moins dans l'une ou l'autre extrémité, les uns en l'ignorance, les autres dans la science. Serait-ce afin que l'on ne pût nier que l'homme est immodéré en tout et qu'il n'est capable de s'arrêter que lorsque la nécessité ou l'impossibilité d'avancer lui oppose des obstacles invincibles ?

CHAPITRE CVI.

De la Physionomie.

S'il est vrai de dire que Montaigne, dans ses écarts, est toujours intéressant, il faut convenir aussi qu'en abandonnant les sujets qu'il annonce pour ne les reprendre qu'ac-

Digitized by Google

cidentellement et longtemps après les avoir quittés, il se persuade un peu légèrement que cette manière d'écrire doit fixer davantage l'attention du lecteur. Nous pensons au contraire qu'elle peut avoir l'inconvénient de le distraire et de le fatiguer. Dans l'attente continuelle où il est d'arriver au sujet annoncé, il s'impatiente et son attention, dirigée vers un but particulier, ne trouvant point à s'y fixer, se divise, devient incomplète et reste suspendue entre ce qu'elle cherche et ce qui lui est présenté. Les plus sages réflexions n'offrent point alors tous les avantages qu'on en retirerait si elles se présentaient à leur place dans le cours d'une lecture suivie et bien ordonnée. C'est ainsi que notre auteur, au lieu de traiter de la physionomie, perd de vue son objet principal dès l'entrée du chapitre pour n'en parler que très brièvement après de longues digressions sur plusieurs autres sujets, également soumis à l'inconstance et à la variété de ses idées.

Il remarque d'abord que presque toutes nos opinions se forment sur l'autorité d'autrui, ce qui lui fait dire que nous n'approuvons Socrate que par la révérence de l'approbation publique, et que s'il vivait au milieu de nous il est peu d'hommes qui le prissent en considération : « Nous n'apercevons les grâces que pointues, bouffies et enflées d'artifice ; celles qui coulent sous la naïveté et la simplicité échappent aisément à une vue grossière comme la nôtre, elles ont une beauté délicate et cachée, qui demande une vue nette et bien purgée pour découvrir leur secrète lumière. » Il compare ensuite Socrate avec Caton qui, dans les grands exploits de sa vie comme dans sa mort, paraît toujours monté sur un grand théâtre, tandis que Socrate, pour mieux nous instruire, marche terre à terre et d'un pas ordinaire. Il admire la beauté, la naïveté de ses conceptions, et lui donne sans hésiter la préférence sur

Digitized by Google

Caton. Il ajoute même que « c'est lui qui ramena du ciel, où elle perdait son temps, la sagesse humaine, pour la rendre à l'homme où est sa plus juste et sa plus laborieuse besogne ; qu'il a fait grande faveur à l'humaine nature de montrer combien elle peut d'elle-même. »

Il nous apprend que nous sommes chacun plus riches que nous ne pensons, mais qu'on nous dresse à nous servir des facultés d'autrui plus que des nôtres ; qu'en aucune chose nous ne savons nous arrêter au point du besoin ; qu'en volupté, richesse, puissance, nous embrassons plus que nous ne pouvons étreindre, notre avidité étant incapable de modération ; qu'il en est de même en curiosité de savoir que c'est là un bien qui, comme tous les autres, a beaucoup de vanité et de faiblesse propre et naturelle, et dont l'acquisition est bien plus hasardeuse et d'un plus grand prix que tous les autres ; mais nous ne sommes formés qu'à l'ostentation : « Les hommes ne s'enflent que de vent et se manient à bonds comme les ballons. »

Ceux qui, par dévotion, font vœu d'ignorance comme de chasteté, de pauvreté, de pénitence, lui paraissent accomplir richement le vœu de pauvreté en y joignant celle de l'esprit.

Il fait voir la vanité des sciences, le peu d'avantages qu'elles nous procurent dans les plus grands besoins de la vie, surtout lorsqu'il s'agit de relever notre courage, de nous fortifier contre les évènements, contre les craintes et la terreur de la mort. « C'est beaucoup si elles ne nous chargent alors et ne nous troublent plus qu'elles ne nous servent. Pour nous en convaincre, il nous engage à jeter les yeux sur les habitants des campagnes ; ils n'ont besoin ni d'exemples ni de préceptes pour voir arriver leur dernier instant sans alarmes et sans affliction ; ils ne connais-

Digitized by Google

sent pas même les noms de Sénèque et de Caton, ils ignorent jusqu'au genre des maladies qui les affligent, la manière seule dont ils désignent souvent les plus dangereuses, en adoucit l'âpreté et les leur fait supporter tranquillement. Il faut qu'elles soient bien graves pour interrompre leurs travaux accoutumés; lorsqu'ils s'alitent, c'est pour mourir. Dans le plus fort de leur souffrance, ils ne désirent ni n'appréhendent la mort et la reçoivent en donnant des leçons de constance et de patience, bien plus pures que toutes celles que nous allons prendre à l'école de la philosophie.

Sur la force et le courage, Montaigne compare Sénèque à Plutarque; il préfère ce dernier, parce que sa manière plus dédaigneuse lui paraît d'autant plus vigoureuse et persuasive : « L'un plus aigu nous pique, nous élance en sursaut, et touche plus l'esprit; l'autre plus solide nous informe, établit et conforte constamment, touche plus l'entendement; celui-là ravit notre jugement, celui-ci le gagne. »

Le reste de ce chapitre est presqu'entièrement employé au tableau des désordres, des dangers, des horreurs qu'entraîne la guerre civile, où l'ambition, la perfidie, la trahison, l'avarice, la cruauté, la vengeance, le pillage, la corruption, le brigandage, le fanatisme, tous les vices et toutes les passions réunies exercent le plus cruel empire. « On ne peut imaginer un pire état de choses, qu'où la méchanceté vient à être légitime et prendre avec le congé du magistrat le manteau de la vertu. »

Il dit avoir vécut trente ans au milieu de ces troubles, de cette confusion, où chaque individu avait à craindre à toute heure pour la perte de sa vie et pour le renversement de sa fortune; mais constamment occupé à fortifier son courage, il se maintint paisiblement et fièrement à

Digitized by Google

l'aide de sa conscience au milieu de ce bouleversement général. Sa santé même, toute faible qu'elle était, n'éprouva aucune altération, et se soutint contre la peste la plus horrible, qui vint mettre le comble à tant de calamités.

Tels furent les effets de ce terrible fléau que la vue de sa maison lui devint effroyable; tout ce qui s'y trouvait était sans garde et à l'abandon de qui en avait envie; quoiqu'il eût été fort hospitalier, il fut en peine de trouver une retraite pour une famille égarée qui faisait peur à ses amis, à soi-même, et portait l'horreur partout où elle se présentait. Elle était forcée de changer de demeure au moindre soupçon, toutes les maladies étant prises pour la peste, sans que l'on se donnât la peine de les examiner. L'imagination venait aussi ajouter à tous ces maux et altérait les plus robustes santés. Pendant six mois entiers, il servit de guide à cette caravane, n'ayant d'autres préservatifs que sa fermeté, sa résignation aux souffrances, appréhendant peu ce genre de mort, parce qu'elle est communément courte, sans douleur, consolée par la considération publique, sans cérémonie, sans deuil et sans presse.

La culture des terres était abandonnée, les raisins, principale richesse du pays, restaient suspendus aux ceps. On attendait la mort avec indifférence d'un instant à l'autre, du soir au lendemain. Tel encore sain faisait déjà sa fosse; d'autres s'y couchaient encore vivants. Un de ces manœuvres, avec ses mains et ses pieds, attira sur soi la terre en mourant comme pour s'abriter et s'endormir plus à son aise, imitant par un mouvement naturel l'exemple des soldats romains, qui furent trouvés après la bataille de Cannes, la tête plongée dans des trous qu'ils avaient faits et comblés pour s'y suffoquer.

Montaigne, avant d'en venir aux physionomies, s'arrête

Digitized by Google

encore à quelques pensées détachées. Frappé du trait qu'il vient de rapporter, il en conclut qu'il est supérieur à tous les raisonnements de la philosophie, « qui ont plus de montre que de force à nous encourager, et plus d'ornements que de fruits ; que nous avons abandonné la nature et lui voulons apprendre sa leçon, elle qui nous mène si heureusement et si sûrement ».

Au lieu des instructions qu'elle nous donne, et dont il n'est resté de traces que dans la vie de ces hommes simples et rustiques dont nous regardons l'ignorance avec dédain, nous troublons la vie par le soin de la mort, et la mort par le soin de la vie. L'une nous ennuie, l'autre nous effraie : nous donnons à la philosophie à considérer nos maux, non pas à les guérir.

Il est cependant bien éloigné d'adopter l'opinion de ceux qui prétendent qu'il ne faut pas perdre le présent en réflexions sur les maux futurs, et se rendre d'avance malheureux, parce qu'on doit l'être un jour. Il pense, au contraire, que la sagesse et la raison nous ordonnent d'avoir toujours la mort devant les yeux, de la prévoir, de la considérer avant le temps, pour se familiariser avec son idée, et ne pas subir mille morts dans la crainte d'une seule. Il trace ensuite les règles à suivre, en indiquant les précautions convenables pour que cette prévoyance et cette pensée ne nous blessent point. Quiconque s'est nourri et familiarisé avec de tels principes, n'est jamais troublé par les idées et la crainte pusillanime de ce dernier instant. Rien de plus vrai que cet ancien adage : Le lâche craint la mort, le brave la défie, le sage l'attend sans la désirer ni la craindre.

Montaigne rapporte ensuite le discours que Socrate fit à ses juges avant qu'ils eussent prononcé sa condamnation, et fait remarquer que la fortune prit soin de venger sa mort. « Les Athéniens eurent en telle abomination ceux qui en

Digitized by Google

avaient été cause, qu'on les fuyait comme personnes excommuniées ; on tenait pollu tout ce à quoi ils avaient touché, personne à l'étuve ne lavait avec eux, enfin ne pouvant plus supporter cette haine publique, ils se pendirent eux-mêmes ».

Revenant à Socrate dont il fait un grand éloge, il trouve plus aisé de parler comme Aristote, et de vivre comme César, que de parler et vivre comme Socrate. « C'est là où loge l'extrême degré de perfection et de difficulté ; l'art n'y peut joindre, et nos facultés ne sont point ainsi dressées ; nous ne les essayons ni ne les connaissons, nous nous investissons de celles d'autrui, et laissons chomer les nôtres ».

Il censure ceux qui, voulant s'ériger en auteurs, font des livres sur des choses qu'ils n'ont jamais étudiées ni entendues, en commettant à divers savants de leurs amis la recherche de telle ou telle matière, se contentant pour leur part d'en avoir projeté le dessein.

Il parle ensuite de lui-même en ces termes : « Je ne traite, à point nommé, de rien, que du rien, ni d'aucune science que de celle de l'inscience ».

Enfin il passe à son texte *des physionomies*, et entre ainsi en matière : « Socrate a été un exemplaire parfait en toutes grandes qualités. J'ai dépit qu'il eût rencontré un corps si disgracié et si disconvenable à la beauté de son âme, lui si amoureux, si affollé de la beauté ; nature lui fit injustice : il n'est rien plus vraisemblable que la conformité et relation du corps à l'esprit ».

Il rappelle à ce sujet cette pensée de Cicéron : Il importe beaucoup dans quel corps l'âme soit logée, car bien des qualités corporelles servent à aiguiser l'esprit et bien d'autres à l'émousser.

Pour défendre Socrate et son ami Laboëtie, tous deux

Digitized by Google

laids de figure, il distingue deux espèces de laideur ; l'une se montre dans la difformité des membres, l'autre « dans cette mésavenance au premier regard, qui loge principalement au visage ». Cette seconde laideur était celle de Laboëtie qui avait une âme très belle : notre auteur observe à ce sujet que les figures rebutantes au premier aspect, offrent une laideur superficielle qui est la plus impérieuse, la plus choquante ; elle donne lieu aux conjectures les plus défavorables, quoiqu'au fond elle soit, par les effets, de moindre préjudice à l'esprit, et produise moins de certitude dans l'opinion des hommes que celle qui vient d'une difformité naturelle.

Montaigne, qui n'ignorait pas que Socrate, parlant de sa laideur, disait lui-même qu'elle en accusait justement autant en son âme, prétend qu'il parlait ironiquement suivant son usage. Cependant un physionomiste ayant examiné ses traits, lui attribua les passions les plus flétrissantes. Ses disciples, irrités de l'offense qu'on lui faisait, se disposaient à en tirer vengeance, lorsque Socrate les rappela à des sentiments plus modérés, en avouant qu'il avait un penchant naturel pour tous les vices qu'on lui reprochait ; mais que la raison les avait réprimés. Il parlait donc sérieusement et ne se moquait point, comme l'avance Montaigne. Il fait connaître ainsi, par son propre aveu, que la raison avait contribué à le former à la vertu, ce qui est directement contraire à l'opinion de notre auteur, qui soutient que jamais une âme si belle ne se fit elle-même.

On remarquera de plus qu'il se contredit en avouant qu'il n'avait pas, comme Socrate, corrigé par la force de la raison ses complexions naturelles, ni aucunement troublé par art ses inclinations, « qu'il se laissait aller comme il était venu, sans rien combattre ».

Il convient néanmoins de l'influence de ces deux espèces

Digitized by Google

de laideur, avec cette seule différence qu'il donne aux difformités des membres plus d'effet qu'à celle de la figure, ce qui n'affaiblit point la certitude de l'influence des signes extérieurs, relativement à l'esprit et aux divers mouvements habituels des passions.

Socrate appelait la beauté une courte tyrannie; Platon, le privilège de la nature; Montaigne l'appréciait comme une qualité puissante et avantageuse. « Nous n'en avons point, ajoute-t-il, qui la surpasse en crédit, elle tient le premier rang au commerce des hommes, elle se présente au-devant, séduit et préoccupe notre jugement avec grande autorité et merveilleuse impression. C'est cependant une faible garantie que la mine. Il y a quelqu'art à distinguer les visages débonnaires, des niais ; les sévères, des rudes ; les malicieux, des chagrins ; les dédaigneux, des mélancoliques, et telles autres qualités voisines. Il y a des beautés, non fières seulement, mais aigres; il y en a d'autres douces et encore au-delà, fades ».

Telles sont les réflexions générales de Montaigne sur un sujet devenu si intéressant de nos jours. On s'en était, il est vrai, peu occupé avant lui, mais il pouvait, en observateur, aussi éclairé que judicieux, offrir des détails plus satisfaisants.

CHAPITRE CVII.

De l'expérience.

Il n'est pas de désir plus naturel que celui d'acquérir des connaissances, comme le remarque Montaigne. Il veut que nous fassions usage de tout ce qui peut nous les procurer, qu'à défaut de théorie, nous recourions à l'expérience qu'il regarde comme un moyen plus faible et plus

Digitized by Google

vil ; il ne le rejette cependant point, parce que la vérité est une chose si précieuse que nous ne devons rien négliger pour l'investir et la connaître. « La raison, ajoute-t-il, a tant de formes que nous ne savons à laquelle nous prendre ». Il prétend que l'expérience n'en a pas moins, et que les conséquences que nous voulons déduire des faits ou des évènements sont toujours mal assurées, parce qu'il s'y rencontre infailliblement quelque différence, rien ne se ressemblant parfaitement dans la nature.

Il blâme avec raison la multiplicité des lois, et s'autorise de ce passage de Tacite : *Ut olim flagitiis, sic nunc legibus laboramus ;* « nous sommes actuellement aussi tourmentés par la multiplicité des lois, que nous l'étions autrefois par les vices ».

Montaigne paraît tomber dans un excès opposé, en avançant qu'il vaudrait mieux être sans lois que d'en avoir un si grand nombre, et suivre l'exemple de certaines peuplades qui appellent pour juger leurs différends, le premier passant qui voyage le long de leurs montagnes ; ou de quelques cantons qui, le jour du marché, nomment plusieurs d'entr'eux pour décider sur le champ tous leurs procès.

Après avoir fait entendre que dans le grand nombre d'évènements choisis et enregistrés pour servir de base à l'application des lois, il ne s'en rencontre par la suite aucun qui puisse s'y appareiller si parfaitement, qu'il ne demande une diverse considération de jugement, qu'il y a peu de relation entre la variation perpétuelle de nos actions avec des lois fixes et immobiles, et que la nature nous les donne toujours plus heureuses que celles que nous établissons, il demande quel danger il y aurait que les plus sages vidassent nos différends selon les occurences, et à l'œil, sans obligation d'exemples et de conséquences.

Digitized by Google

Pour appuyer son opinion, il s'étend assez longuement sur les fausses et vaines interprétations que les jurisconsultes et les hommes de robe donnaient aux lois le plus clairement exprimées, surtout quand il s'agissait des contrats et des testaments.

Cette opinion n'exige pas de réfutation, il faut en tout des principes et des règles, et principalement pour l'administration de la justice, autrement on serait exposé à errer à l'aventure, sans boussole, sans direction quelconque. Nous ne parlons pas de ces lois de circonstance, de ces lois faites à la hâte, comme on répare les brêches d'une ville assiégée, mais de celles qui portent le caractère et l'empreinte d'une législation réfléchie : tels que les codes immortels nouvellement rédigés, et devenus indispensables pour le gouvernement d'un Empire aussi vaste que la France.

Comment découvrir au hasard les hommes sages que Montaigne voudrait prendre pour juges dans chaque occurrence. N'est-il pas plus raisonnable d'avoir des hommes dévoués à ce genre d'étude et de meditation? On doit s'apercevoir ici combien il est dangereux d'établir uniquement son opinion sur les abus, sans consulter les principes qui doivent nous diriger. Ce que dit Montaigne ne doit point être pris à la lettre ; il se laisse quelquefois entraîner par sa prévention, et par le désir de montrer la fécondité de son génie dans les débats et les contradictions.

Il fixe beaucoup mieux l'attention lorsqu'il parle de la juste défiance où nous devons être de nous-mêmes : « Quiconque se souvient de s'être tant et tant de fois mécompté de son propre jugement, n'est-il pas un sot de n'en entrer pour jamais en défiance? Quand je me trouve convaincu par l'opinion d'autrui, d'une opinion fausse, je n'apprends pas tant ce qu'il m'a dit de nouveau, qu'à me mettre en garde contre la trahison de mon entendement,

Digitized by Google

et sens de cette règle grande utilité à la vie. Je ne regarde pas l'individu comme une pierre devant laquelle j'ai bronché, mais je crains mon allure par-tout, et m'attends à la régler. D'apprendre qu'on a dit ou qu'on a fait une sottise, ce n'est rien ; il faut apprendre qu'on n'est qu'un sot, instruction bien plus ample et bien autrement importante. Si chacun épiait de près les effets et les circonstances des passions qui le régentent, il les verrait venir et ralentirait un peu l'impétuosité de leur course. Elles ne nous sautent pas toujours au collet d'un prime saut, il y a de la menace et des dégrés. L'avertissement à chacun de s'étudier, de se connaître, doit être d'un important effet, puisque le dieu de science et de lumiére, le fit planter au front de son temple : *Connais-toi toi-même* ».

Montaigne dit que la difficulté et l'obscurité de chaque science, ne s'aperçoivent que par ceux qui la cultivent, et qu'il faut un certain degré d'intelligence pour connaître ce que l'on ignore, comme il est nécessaire de pousser à une porte pour savoir qu'elle nous est close. Il ajoute que c'est à la connaissance que l'étude de soi-même lui a donnée de ses faibles moyens, qu'il doit son inclination à la modestie, sa constante froideur et modération dans ses opinions, la haine qu'il porte à cette arrogance importune et querelleuse, pleine de confiance en elle-même, et ennemie déclarée de toute discipline et de toute vérité.

Il regarde l'affirmation et l'opiniâtreté comme des signes caractéristiques de bêtise, et met en évidence les ridicules de ces disputeurs éternels qui, après avoir été terrassés vingt fois dans la même journée, se relèvent aussi résolus, aussi entiers qu'auparavant, comme si on leur avait infusé quelque nouvelle âme et vigueur d'entendement.

Il veut qu'on dise la vérité, même aux souverains, que l'on consulte l'expérience pour le faire avec les égards et la

Digitized by Google

circonspection nécessaires, et que ce privilége soit réservé à peu de personnes, parce que cette liberté et privauté trop étendue pourrait occasionner une nuisible irrévérence.

Quant à l'expérience relative à la santé corporelle, personne ne peut en fournir une plus utile que lui, et moins corrompue, ou altérée par l'art et l'opinion. « Il ajoute qu'elle est proprement sur son fumier au sujet de la médecine, où la raison lui quitte toute la place ». Tibère disait que quiconque avait vécu vingt ans, devait connaître les choses qui lui étaient nuisibles ou salutaires, beaucoup mieux que le plus habile médecin.

Montaigne prétend que Platon a eu raison d'avancer que, pour être véritablement médecin, il faut avoir passé par toutes les maladies que l'on veut guérir, par tous les accidents, toutes les circonstances diverses qui doivent diriger notre jugement pour déterminer le traitement qu'elles exigent. S'il en était ainsi, où trouverions-nous des médecins qui eussent pu survivre à tant d'épreuves ? C'est bien assez qu'ils fassent leurs expériences au milieu des dangers auxquels la contagion de certaines maladies, et la fréquentation des hôpitaux les exposent journellement.

Notre auteur paraît confondre la véritable expérience avec les effets de l'habitude qui est une seconde nature, lorsqu'il raconte qu'ayant pris à son service des enfants dénués de secours, ils le quittèrent bientôt après, ainsi que sa cuisine, et leur livrée, uniquement pour reprendre leur première manière de vivre, toute misérable qu'elle était, et qu'il ne put ni par prières, ni par menaces, les distraire de la saveur et douceur qu'ils trouvaient en l'indigence, ce qui lui fait dire que les gueux ont leurs magnificences et leurs voluptés, comme les riches.

Nous pensons que le plaisir qui séduit les mendiants de profession est celui de la paresse, et qu'ils adoptent

Digitized by Google

volontiers un genre d'existence qui les dispense d'un travail commandé, pour lequel ils éprouvent une répugnance invincible.

Montaigne conseille à la jeunesse de ne contracter aucune habitude, de s'accoutumer à toute diversité, à tous les genres de vie, de se familiariser avec la douleur comme avec le plaisir, d'apprendre à supporter le froid et le chaud, de ne pas se livrer à ses fantaisies, à ses désirs dépravés, mais il ne veut pas qu'elle s'accommode d'un genre de vie trop uniforme; il l'invite surtout à conserver la force de son tempérament par une conduite active, vigilante et laborieuse. « Un jeune homme doit troubler ses règles pour éveiller sa vigueur, la garder de moisir et s'apoltronir ».

Il tourne en ridicule les vieillards qui demandent à Dieu de maintenir leur santé entière et vigoureuse, c'est-à-dire qu'il les remette en jeunesse. N'est-ce pas folie ? Leur condition ne le comporte point : la goutte, la gravelle, l'indigestion, sont symptômes de longues années. C'est fait, on ne saurait vous redresser, on vous replâtrera pour le plus, on vous étançonnera un peu, et alongera de quelques heures votre misère; c'est une commune nécessité, on ne fera pas pour vous un nouveau miracle ».

Il entre ensuite dans des détails fort étendus sur la conduite de sa maison, de ses domestiques, sur son régime, et sa manière de vivre, sur le boire et le manger, le dormir, les songes, et sur tout ce qui regarde la vie privée. Ces détails, quelques minutieux qu'ils puissent paraître, ne sont pas dépourvus d'intérêt, en ce qu'ils nous apprennent à juger par comparaison des différents genres de vie. A l'occasion des repas qu'il aimait assez à prolonger, il fait deux observations bien dignes de remarque : la première, que l'on doit faire plus d'attention avec qui l'on mange,

Digitized by Google

qu'à ce que l'on mange, qu'il n'y a point à table de plus agréable assaisonnement que celui de la société ; la seconde, qu'il est bien plus commode pour nos occupations et notre plaisir de perdre le dîner, et de remettre à faire bonne chère à l'heure du repos et de la retraite, sans rompre le jour comme faisaient les anciens, que nous imitons aujourd'hui.

En parlant des infirmités qu'il éprouvait successivement en avançant en âge, il dit que sur le déclin du jour, il commençait à sentir le trouble et la faiblesse de sa vue, ce qui était occasionné par de trop fréquentes lectures, surtout pendant la nuit. « Voilà un pas en arrière à peine sensible ; je reculerai d'un autre, du second au tiers, du tiers au quart, si imperceptiblement, qu'il me faudra être aveugle formé avant que je sente la décadence et vieillesse de ma vue, tant les parques détordent artificiellement notre vie ».

Il fait la même observation sur son ouïe qui commençait à s'épaissir : « Vous verrez, que je l'aurai demi-perdue, que je m'en prendrai encore à la voix de ceux qui me parlent ».

Telle est l'illusion de la plupart des hommes, de croire que tout change autour d'eux, tandis que ce sont eux-mêmes qui changent. On les entend répéter sans cesse : L'ordre des saisons est troublé, les printemps étaient plus agréables, l'été plus beau, l'automne plus riche, plus abondante, et l'hiver moins rude et moins prolongé, tandis que cet ordre a toujours été à peu près le même. C'est nous qui changeons avec l'âge, ce sont nos idées, nos sensations, ce sont les impressions que nous recevons qui sont soumises à cette variation continuelle dont nous nous plaignons.

Quant à la durée et à la rapidité du temps sur lesquelles nous nous récrions sans cesse, il est bien reconnu que la

Digitized by Google

jeunesse trouve les jours courts et les années longues, tandis que la vieillesse trouve les jours longs et les années courtes. La raison de cette différence d'opinion, se découvre aisément : les uns, pleins d'ardeur et de projets sur l'avenir, attendent avec une vive impatience l'âge où ils pourront choisir un état, se distinguer dans une place, ou former un établissement qui remplisse leurs vœux et leurs désirs ; les autres, accablés par leurs souffrances et leurs infirmités habituelles, trouvent la journée trop longue, mais ils trouvent les années plus courtes à mesure qu'elles se multiplient, parce que, calculant celles qui se sont déjà écoulées, ils sentent qu'ils approchent du terme qu'ils redoutent. Il faut une grande attention sur soi-même, dit Montaigne, et s'être prémuni d'avance contre les illusions et les fausses idées qui nous assiègent pour s'en garantir dans la faiblesse de l'âge. Il rend cette idée avec autant de force que de précision : « Il faut bien bander l'âme pour lui faire sentir comme elle s'écoule ».

Il veut enfin qu'on se laisse doucement entraîner par la nature, cette mère tendre qui a tout disposé pour nos plaisirs et notre bonheur. C'est, suivant notre auteur, une absolue perfection, et comme divine, de savoir dans un âge avancé jouir loyalement de la vie, et de compenser par la vigueur de l'usage, la rapidité de son écoulement.

Telle est en substance le résultat du dernier chapitre des essais. Tout ce que nous avons pu dire, et faire remarquer sur celui-ci, comme sur tous les autres, n'a d'autre but que de disposer le lecteur à puiser l'instruction à la source même. Alors également frappé de l'intarissable fécondité de l'auteur, et de la tournure piquante et originale qu'il se plaît à donner à cette foule de pensées profondes, d'observations délicates dont il sème ses narrations, il se familiarisera bientôt avec sa manière d'écrire, et trouvera même

Digitized by Google

dans ses écarts une diversion aussi agréable qu'intéressante ; il aimera à se reconnaître dans ce que Montaigne dît de lui-même, à converser, à changer de discours et d'opinion avec lui, à le suivre dans tous ses détours pour pénétrer jusqu'aux plus secrets replis du cœur humain, et reconnaîtra facilement combien il a été vrai de dire que Labruyère a peint les hommes de toutes les conditions, La Rochefoucauld ceux de son siècle, et Montaigne, ceux de tous les temps.

FIN.

Niort. — Typographie de L. Favre.

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES

	Pages.
CHAPITRE Ier. — Par divers moyens on arrive à pareille fin.	1
CHAP. II. — De la tristesse	2
CHAP. III. — Nos affections s'emportent au-delà de nous	3
CHAP. IV. — Comment l'âme décharge ses passions sur des objets faux, quand les vrais lui manquent	7
CHAP. V. — Si le chef d'une place assiégée doit sortir pour parlementer	8
CHAP. VI. — L'heure des parlements dangereuse	9
CHAP. VII. — Que l'intention juge nos actions	10
CHAP. VIII. — De l'Oisiveté	11
CHAP. IX. — Des Menteurs	12
CHAP. X. — Du parler prompt ou tardif	14
CHAP. XI. — Des Prognostications	16
CHAP. XII. — De la Constance	17
CHAP. XIII. — Cérémonial de l'entrevue des Rois	18
CHAP. XIV. — On est puni pour s'opiniâtrer en une place sans raison	21
CHAP. XV. — De la punition de la couardise	22
CHAP. XVI. — Un trait de quelques Ambassadeurs	23
CHAP. XVII. — De la Peur	25
CHAP. XVIII. — Qu'il ne faut juger de notre heur qu'après la mort	26
CHAP. XIX. — Que philosopher, c'est apprendre à mourir	27
CHAP. XX. — De la force de l'imagination	33
CHAP. XXI. — Le profit de l'un est dommage de l'autre	34
CHAP. XXII. — De la Coutume, et de ne changer aisément une loi reçue	35
CHAP. XXIII. — Divers évènements de même conseil	38
CHAP. XXIV. — Du Pédantisme	41
CHAP. XXV. — De l'Instruction des enfants ; à madame Diane de Foix, comtesse de Curson	43
CHAP. XXVI. — C'est folie de rapporter le vrai et le faux à notre suffisance	50
CHAP. XXVII. — De l'Amitié	51
CHAP. XXVIII. — Vingt-neuf sonnets d'Etienne de Laboëtie à madame de Grammont, comtesse de Gaissen	54

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES.

Pages.

CHAP. XXIX. — De la Modération..... 55
CHAP. XXX. — Des Cannibales..... 56
CHAP. XXXI. — Il faut sobrement se mêler de juger les ordonnances divines..... 58
CHAP. XXXII. — De fuir les voluptés au prix de la vie..... 59
CHAP. XXXIII. — La fortune se montre souvent au train de la raison..... 61
CHAP. XXXIV. — D'un défaut de nos polices..... 62
CHAP. XXXV. — De l'usage de se vêtir..... 63
CHAP. XXXVI. — Du jeune Caton..... 63
CHAP. XXXVII. — Comme nous pleurons et rions d'une même chose..... 65
CHAP. XXXVIII. — De la Solitude..... 66
CHAP. XXXIX. — Considération sur Cicéron..... 69
CHAP. XL. — Que le goût des biens et des maux dépend en bonne partie de l'opinion que nous en avons..... 71
CHAP. XLI. — De ne communiquer sa gloire..... 74
CHAP. XLII. — De l'inégalité qui est entre nous..... 75
CHAP. XLIII. — Des lois Somptuaires..... 77
CHAP. XLIV. — Du Dormir..... 78
CHAP. XLV. — De la bataille de Dreux..... 80
CHAP. XLVI. — Des Noms..... 81
CHAP. XLVII. — De l'incertitude de notre jugement..... 82
CHAP. XLVIII. — Des destriers..... 83
CHAP. XLIX. — Des coutumes anciennes..... 84
CHAP. L. — De Démocrite et d'Héraclite..... 86
CHAP. LI. — De la vanité des paroles..... 87
CHAP. LII. — De la parcimonie des anciens..... 89
CHAP. LIII. — D'un mot de César..... 90
CHAP. LIV. — Des vaines subtilités..... 92
CHAP. LV. — Des senteurs..... 94
CHAP. LVI. — Des Prières..... 96
CHAP. LVII. — De l'âge..... 100
CHAP. LVIII. — De l'inconstance de nos actions..... 102
CHAP. LIX. — De l'ivrognerie..... 104
CHAP. LX. — Coutume de l'île de Céa..... 109
CHAP. LXI. — A demain les affaires..... 112
CHAP. LXII. — De la conscience..... 114
CHAP. LXIII. — De l'exercitation..... 115
CHAP. LXIV. — Des récompenses d'honneur..... 118
CHAP. LXV. — De l'affection des pères aux enfants ; à madame d'Estissac..... 120
CHAP. LXVI. — Des armes des Parthes..... 128
CHAP. LXVII. — Des livres..... 129

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES.

	Pages.
CHAP. LXVIII. — De la cruauté	135
CHAP. LXIX. — Apologie de Raymond de Sebonde	138
CHAP. LXX. — De juger de la mort d'autrui	141
CHAP. LXXI. — Comme notre esprit s'empêche soi-même	143
CHAP. LXXII. — Que notre désir s'accroît par la malaisance	145
CHAP. LXXIII. — De la gloire	147
CHAP. LXXIV. — De la présomption	150
CHAP. LXXV. — Du Démentir	156
CHAP. LXXVI. — De la liberté de conscience	158
CHAP. LXXVII. — Nous ne goûtons rien de pur	160
CHAP. LXXVIII. — Contre la fainéantise	162
CHAP. LXXIX. Des Postes	163
CHAP. LXXX. — Des mauvais moyens employés à bonne fin	164
CHAP. LXXXI. — De la grandeur romaine	166
CHAP. LXXXII. — De ne contrefaire le malade	167
CHAP. LXXXIII. — Des Pouces	168
CHAP. LXXXIV. — Couardise, mère de la crainte	169
CHAP. LXXXV. — Toutes choses ont leur saison	172
CHAP. LXXXVI. — De la vertu	173
CHAP. LXXXVII. — D'un enfant monstrueux	175
CHAP. LXXXVIII. — De la Colère	176
CHAP. LXXXIX. — Défense de Sénèque et Plutarque	178
CHAP. XC. — L'histoire de Spurina	179
CHAP. XCI. — Observations sur les moyens de faire la guerre, de Jules César	182
CHAP. XCII. — De trois bonnes femmes	183
CHAP. XCIII. — Des plus excellents hommes	185
CHAP. XCIV. — De la ressemblance des enfants aux pères	186
CHAP. XCV. — De l'utile et de l'honnête	189
CHAP. XCVI. — Du repentir	191
CHAP. XCVII. — Des trois Commerces	193
CHAP. XCVIII. — De la Diversion	197
CHAP. XCIX. — Sur des vers de Virgile	200
CHAP. C. — Des coches	208
CHAP. CI. — De l'incommodité de la grandeur	212
CHAP. CII. — Sur l'art de conférer	215
CHAP. CIII. — De la vanité	220
CHAP. CIV. — De ménager sa volonté	233
CHAP. CV. — Des boiteux	236
CHAP. CVI. — De la Physionomie	240
CHAP. CVII. — De l'expérience	248

Niort. — Typographie L. Favre.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google